CEDEM
UK
3576

VIE
DE MONSIEUR
DU GUAY-TROUIN

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. GONZAGUE TRUC

La collection des « CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS *» est imprimée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13,5 × 19,5).*

Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.

Le présent exemplaire porte le N° 1451

Le texte reproduit dans ce volume est celui des manuscrits de Saint-Malo et de Chaumont.

RENÉ DU GUAY-TROUIN

(1673-1736)

Gravé par Achille OUVRÉ

D'après un portrait de GRAINCOURT.

COLLECTION

DES

CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

VIE

DE MONSIEUR

DU GUAY-TROUIN

ÉCRITE DE SA MAIN

NOUVELLE ÉDITION CONTENANT LES PASSAGES INÉDITS DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE ET DES ARCHIVES COMMUNALES DE SAINT-MALO, ET COLLIGÉE SUR LE TEXTE DU MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE CHAUMONT,

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

HENRI MALO

Avec un portrait gravé sur bois par Achille OUVRÉ

ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1922

INTRODUCTION

PAR

HENRI MALO

INTRODUCTION

Lorsque, le 10 août 1723, le cardinal Dubois, premier ministre du Régent, rendit son âme à Dieu, un auteur, qui lui avait confié le manuscrit de ses œuvres, se trouva fort empêché : dans le désordre qui suivit la mort du prélat, le manuscrit s'égara. Et l'auteur dut attendre plus d'un mois avant de le recouvrer, après avoir craint de le perdre définitivement.

A dire le vrai, il ne s'agissait pas d'un homme de lettres du type courant, mais d'un fameux corsaire, devenu chef d'escadre des armées navales du Roi, et chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis. René Du Guay-Trouin atteignait alors la cinquantaine. Environ deux ans auparavant, à la prière de son frère Luc Trouin de La Barbinais et de ses amis, il s'était décidé à rédiger ses mémoires. Il ne céda pas à leurs instances par un motif de vanité : il voulait surtout faire profiter la postérité de son

expérience personnelle ; de plus, l'intérêt de la vérité était en jeu, comme les événements le prouvèrent à quelque temps de là.

Rentré en possession de son manuscrit, Du Guay-Trouin, pour éviter de nouveaux risques de perte, le recopia à plusieurs exemplaires, qu'il distribua autour de lui. Nous en connaissons trois parvenus jusqu'à nous : l'un aux Archives communales, l'autre à la Bibliothèque de Saint-Malo, le troisième à la Bibliothèque de Chaumont. Du Guay-Trouin ne les a pas copiés littéralement l'un sur l'autre : il a pris des libertés avec lui-même, et les trois textes, si semblables qu'ils soient quant au fonds, diffèrent souvent par de légers détails de forme. Le plus concis est celui de Chaumont, publié par Emile Voillard en 1884 ; nous l'avons pris pour base de notre édition, en y ajoutant non pas les variantes infiniment nombreuses, et qui ne touchent pas au sens, des autres manuscrits, mais seulement les passages que ces manuscrits contiennent et qui ne se trouvent pas dans celui de Chaumont.

Le plus complet est celui des Archives Communales de Saint-Malo : il donne la relation détaillée d'un épisode de la jeunesse de Du Guay-Trouin réduit dans les autres à trois ou quatre lignes, et, au lieu de s'arrêter comme

eux à la mort de Louis XIV, il se continue jusqu'à celle du Régent. Son histoire est assez curieuse pour être rapportée : des treize cahiers de vingt-quatre pages qui le composent aujourd'hui, les six premiers furent donnés à la ville de Saint-Malo au commencement de l'année 1848 par Madame veuve Jouanjan et sa famille ; les sept suivants furent découverts en 1905 par le comte Le Nepvou de Carfort dans un lot de papiers provenant de la famille Trouin, et acquis par lui de M. Le Court de Béru : il les donna à la Ville de Saint-Malo en 1911, pour qu'ils fussent réunis aux six premiers. Il en existait un quatorzième, qui manque malheureusement : on a peu de chance de le retrouver désormais. Tel quel, ce manuscrit est le plus complet des trois, plus même que les éditions qui en furent publiées au XVIII^e siècle.

L'un des manuscrits de Du Guay-Trouin tomba, de son vivant, aux mains d'un copiste peu scrupuleux, qui, suivant une habitude assez répandue à cette époque et contre laquelle les auteurs ne parvenaient guère à se défendre, le publia à Amsterdam en 1730, et eut encore l'audace de le dédier à son auteur ! Cette même année paraissaient dans la même ville les *Mémoires* de Forbin.

Forbin et Du Guay-Trouin, commandant chacun une escadre, avaient livré en 1707 un combat qui suscita entre eux une querelle dont le bruit émut la Cour et la Ville, outre le monde de la Marine ; la publication de Forbin la ranimait à vingt-trois ans de distance. Ses inexactitudes incitèrent Du Guay-Trouin à le réfuter ; à la suite d'une observation du cardinal Fleury, il avait mis au net un nouveau manuscrit, celui précisément qui figure aujourd'hui aux Archives communales de Saint-Malo ; il résolut de le donner à l'impression, avec un mémoire justificatif ajouté en guise de préface, et les dépositions des officiers anglais faits prisonniers dans l'affaire. Il se trouvait alors malade, à Toulon ; son frère chargea de la publication MM. de Saint-Hyacinthe et de Lépinau, qui demandèrent à l'auteur des suppressions auxquelles il ne consentit pas ; si bien qu'entre temps il mourut, son frère aussi, et que le soin de publier ses mémoires fut confié par son neveu, Jazier de La Garde, à un homme de lettres, Godard de Beauchamp, qui en défigura outrageusement le texte. On se demande pourquoi, par exemple, ayant sous les yeux le manuscrit qui est aujourd'hui aux Archives Communales de Saint-Malo, il l'arrêta à la mort de Louis XIV,

et résuma le reste en phrases de son crû. Son édition fut la base de toutes celles parues depuis, jusqu'en 1884 où Emile Voillard publia le texte de Chaumont. Celui que nous offrons aujourd'hui au public contient en plus les parties inédites des deux manuscrits de la Bibliothèque et des Archives Communales de Saint-Malo.

On s'étonnera peut-être de voir ces Mémoires d'un marin figurer dans une collection littéraire consacrée aux Chefs-d'œuvre méconnus. A vrai dire, celui-ci en est un. En le lisant, on s'en convaincra vite. Du Guay-Trouin n'était certes pas un écrivain professionnel ; mais il avait mené ses études jusqu'à la rhétorique au collège des Jésuites de Rennes, et les avait continuées à la Faculté des Arts de l'Université de Caen, dont le programme comportait le latin, le grec, la poésie. Sans doute, il fréquenta plus assidûment les académies d'escrime, les salles de danse et de jeu de paume, que les cours de la Faculté : cependant l'enseignement qu'il y reçut laissa dans son esprit une empreinte qui ne s'effaça pas. On lui apprit à ordonner ses pensées, à les clarifier, à les exprimer justement. De là ce style sobre, direct, net, qui mène allégrement des récits aussi compliqués que ceux d'opérations mari-

times, sans abuser des termes techniques ; de là cette précision dans l'expression, cet emploi constant du mot propre, faits pour ravir quiconque aime l'harmonie de la phrase et la pureté de la langue française. Il serait à souhaiter que la leçon de style que nous donnent les hommes de ce temps ne fût pas perdue. Celle-ci est d'autant plus frappante qu'elle émane d'un marin qui ne visait pas au beau langage, qui n'entrevoyait pas un fauteuil académique dans ses rêves d'avenir, et qui ne songeait qu'à exprimer le plus clairement et le plus simplement possible ses pensées logiquement ordonnées.

Quant au fonds, ses mémoires sont exacts. Les documents d'archives en confirment la vérité. Du Guay-Trouin était un honnête homme au sens ancien et au sens moderne du mot. La confrontation des documents d'archives avec les *Mémoires* de Forbin donne un tout autre résultat ; il existe des différences sensibles entre le texte qu'il publia en 1730 et celui des relations de ses campagnes et de ses combats qu'il envoyait au ministre sitôt après l'action. Le pis est que ces différences s'affirment notoirement tendancieuses.

Forbin fut certes un excellent marin, et un homme d'un courage éprouvé, mais de sin-

guliers travers gâtaient ces heureuses qualités. Il était né à Gardanne, près de Marseille. Après un début de carrière orageux, il obtint d'accompagner en 1685 l'ambassade de Louis XIV au roi de Siam : il en revint affublé du titre d'amiral du roi de Siam, sous le nom d'Opra Sac Disom Cram, et fit graver son portrait dans l'extraordinaire costume de l'emploi. Simple lieutenant de vaisseau du roi, il fut, au retour, envoyé à Dunkerque, et placé sous les ordres de Jean Bart. Sur la *Railleuse* et les *Jeux*, tous deux soutinrent le 22 mai 1689, par le travers des Casquets, un combat mémorable. Faits prisonniers et conduits à Plymouth, ils s'évadent et atterrissent à six lieues de Saint-Malo. Jean Bart, qui ne se considère pas comme victorieux et ne veut se présenter devant le roi que sous cet aspect, s'en retourne directement à Dunkerque : Forbin n'hésite pas, et accourt à Versailles. Bientôt, le bruit circule à Dunkerque que seul il va recevoir une commission de capitaine de vaisseau ; l'opinion, qui sait à quoi s'en tenir, s'émeut ; Vauban et l'intendant de la Marine Patoulet écrivent au ministre Seignelay pour mettre les choses au point ; la lettre du grand honnête homme que fut Vauban est particulièrement belle ; elle produisit son effet, et les deux lieutenants

de vaisseau furent promus capitaines en même temps. Mais le trait caractérise déjà Forbin.

Sa querelle avec Du Guay-Trouin est plus grave. Il tenta de s'attribuer une gloire et des profits acquis par d'autres. De même qu'on découvre ses racontars à l'origine des sottes légendes qui défigurèrent et ridiculisèrent la noble figure de Jean Bart, mort trop tôt pour s'en défendre, de même il voulut défigurer la victoire remportée par Du Guay-Trouin, et lui en enlever le bénéfice. Il trouva à qui parler. Il perdit son procès devant le roi comme devant la postérité. Sa propre modestie gène Du Guay-Trouin pour faire entièrement valoir ses mérites dans ses mémoires ; il insiste fort sur la bravoure et la loyauté du chevalier de Tourouvre, mais il ne peut échapper à des yeux non prévenus que par contraste ces éloges critiquent sévèrement la conduite de Forbin. Aussi, pour l'intelligence des faits, est-il nécessaire de les conter ici brièvement.

En octobre 1707, au port de Brest, trois escadres s'apprêtent à prendre la mer : celle de Ducasse, destinée à secourir aux Antilles la cause espagnole compromise, celle de Forbin et celle Du Guay-Trouin.

Forbin revenait d'une longue expédition dans

les mers du Nord. Il avait cinquante-et-un ans. Il avait voulu étonner le monde par quelque exploit sensationnel. Sa relation conte qu'il gagna des mers « où il n'y avait point du tout de nuit », et subit en plein été un froid « si cuisant qu'il peut être au mois de janvier en France. » Il décrit les Lapons « couverts de peaux de mouton avec des bonnets de pareille étoffe et des bottines à la moscovite, les cheveux roux et la barbe de même... Les Laponais, quoique peuple grossier et ignorant, admirent la grandeur du Roi ; un officier que le gouverneur de Kola m'a envoyé pour me complimenter parlait de la France avec un respect et une admiration extraordinaires. »

Au départ, son escadre était ainsi composée :

			canons	hommes	tonneaux
Le *Mars*	comm.	de Forbin, chef d'escadre	54	413	600
La *Dauphine*	»	de Roquefeuil, cap. de v.	60	390	700
Le *Blackwall*	»	de Tourouvre, »	54	359	460
Le *Salisbury*	»	de l'Isle-Kerlo, lieut. de v.	52	340	450
Le *Protée*	»	d'Illier, cap. de v.	48	339	480
Le *Fidèle*	»	d'Hennequin, cap. de v.	58	389	800
Le *Griffon*	»	de Nangis, cap. de v.	44	329	550
Le *Jersey*	»	F. Bart cap. de frég.	46	288	390
La *Driade*	»	Van Crombrugghe cap. de fr.	44	74	350
Le *Chevalier Bart*	»	Jean Van Dael	8	56	29
Le *Duc de Berwick*	»	Jean Roelynck	12	78	

Le *Fidèle* et la *Dauphine* se séparèrent au début de la campagne. Forbin se renforça d'une prise

hambourgeoise qu'il arma de huit canons, confia à l'enseigne Charles de Polhoy, et baptisa la *Comtesse de Forbin*. Guetté au retour par les escadres anglaises sur toutes les routes de Dunkerque, il a contourné l'Irlande par l'Ouest et relâché heureusement à Brest. De là, il lui faut rendre bord à Dunkerque. Il a ramené des prises, il s'est acquis de la renommée : la campagne finie, les prises à l'abri, il ne tient pas à risquer une nouvelle aventure.

Du Guay-Trouin a trente-quatre ans. Capitaine de vaisseau, il n'a pas encore eu sous ses ordres d'escadre aussi forte : quatre vaisseaux et deux frégates, armés par une société de Malouins dont son frère et lui sont les plus forts actionnaires. Voici la composition de son escadre :

			canons	hommes	tonneaux
Le Lys	comm.	Du Guay-Trouin, cap. de v.	72	500	1400
L'*Achille*	»	de Beauharnais, cap. de frég.	64	400	1000
Le *Jason*	»	de Courserac lieut. de v.	54		800
Le *Maure*	»	de La Moignerie-Miniac	50		650
La *Gloire*	»	de La Jaille, cap de brûlot.	38		480
L'*Amazone*	»	de Nesmond, lieut. de v.	40		500

Entré en rade fin août, il venait de guetter inutilement la flotte du Brésil sur les côtes de Portugal. Il carène et ravitaille ses vaisseaux, et ne demande qu'à les joindre à ceux de Forbin pour quelque entreprise d'impor-

tance ; il souhaite, si possible, récupérer les frais, actuellement fort compromis, de son armement. Il propose au ministre Pontchartrain l'attaque des flottes anglaises venant du Portugal, et des vaisseaux de guerre mouillés en rade Plymouth ou à l'île de Wight.

Le ministre a recommandé à Forbin de ranger prudemment les côtes d'Angleterre en tâchant de faire quelque prise ; il autorise Du Guay-Trouin à sortir avec l'escadre de Dunkerque pour tenter un coup sur Wight ou sur Plymouth, mais ne lui prescrit rien de précis afin de ne pas engager la responsabilité du roi : à Du Guay-Trouin de sauvegarder les intérêts de ses armateurs.

Quelques jours plus tard, des nouvelles reçues modifient les idées de Pontchartrain : il approuve une course contre les flottes venant de Portugal, mais trouve de grands risques à une entreprise contre Wight ou Plymouth, que de leur côté Forbin et Coëtlogon, consultés, ne préconisent pas. On sait que dix vaisseaux anglais chassent les corsaires français à l'entrée de la Manche, et que l'escadre du chevalier Hardy se tient à Plymouth. Le ministre avise Du Guay-Trouin et Forbin que cent navires quittent la rade des Dunes sous quatre ou cinq convois, chargés de ravitailler

l'armée anglo-portugaise battue à Almanza six mois plus tôt. Mais les seuls ordres précis qu'il donne sont : à Forbin, de tâcher de s'emparer du *Bourbon*, corsaire nouvellement mis en mer à Middelbourg, à Du Guay-Trouin, de croiser à l'entrée de la Manche avec l'escadre de Dunkerque jusqu'à ce que les vents permettent à Forbin de rendre le bord.

Ces ordres sont du 12 octobre. Le 19, nouvelles lettres à Du Guay-Trouin, à Forbin, et à l'intendant Robert ; au premier, le ministre permet de naviguer avec l'escadre de Dunkerque jusqu'au Lizard ; au second, il signale le danger des escadres ennemies qui de la Méditerranée repassent en Ponant, celui de sept vaisseaux anglais de 70 à 80 canons à l'entrée de la Manche, et du chevalier Leak prêt à quitter Portsmouth avec dix à douze vaisseaux ; les ordres de Forbin sont maintenant d'éviter les rencontres, et de ne pas ranger les côtes d'Angleterre ; enfin, à l'intendant, Pontchartrain exprime ses craintes pour l'escadre de Forbin, et lui demande s'il ne pense pas préférable de la désarmer sur place.

Le jour où il signait ces lettres, les trois escadres sortaient de la rade de Brest ; elles se séparent dans l'Iroise, Ducasse pour aller aux Antilles, les deux autres pour chercher fortune

à la côte d'Angleterre, en attendant le vent d'ouest qui mènera Forbin à Dunkerque. Le 21 au matin, ce dernier distingue, à l'ouest de la Manche, cent vingt voiles faisant route au S. S. O., et sur le point de contourner Ouessant ; c'est la flotte anglaise destinée au Portugal et annoncée par Pontchartrain. Cinq vaisseaux l'escortent. Pour leur gagner l'avantage du vent, Forbin, qui faisait route au N. N. E., vire de bord. Du Guay-Trouin, alors à douze milles sous le vent, conclut de cette manœuvre que l'ennemi est en vue ; il vire de bord à son tour, et force de voiles pour rejoindre Forbin.

Le commandant anglais, Richard Edwards, regarde de haut cette « troupe de misérables pirates » et continue son chemin. Lorsqu'il prévoit l'attaque, il signale aux marchands de se sauver, et vient en travers sous petite voilure, dans l'ordre : *Devonshire* (90 canons) capitaine John Watkins, *Ruby* (50 canons) capitaine Peregrine Bertie, *Cumberland* (82 canons) commodore Richard Edwards, *Chesler* (50 canons) capitaine John Balchen, *Royal-Oak* (76 canons) capitaine baron Wyld.

Forbin se presse si peu d'attaquer que Du Guay-Trouin, qui a pris l'avance et voit les marchands s'éloigner, décide de ne pas l'at-

tendre. Il oppose l'*Achille* au *Royal-Oak*, le *Jason* au *Chester*, le *Lys*, que la *Gloire* accostera et renforcera de monde sitôt l'abordage, au *Cumberland*, et le *Maure* au *Ruby*. Son meilleur marcheur, l'*Amazone*, amarinera les marchands, quitte à porter secours à quelque autre de l'escadre, en cas de nécessité. Du Guay-Trouin néglige le *Devonshire* qui tient la tête de la ligne anglaise, et se trouve sous le vent de son attaque ; il compte sur l'arrivée de Forbin pour n'en être pas incommodé. Plusieurs corsaires malouins et l'*Américaine* de Dunkerque (26 canons, 2 pierriers, 206 hommes) capitaine Adrien Lefranc, suivent les deux escadres françaises.

Son équipage couché sur le pont, attentif seulement à bien manœuvrer, — et il prouve une fois de plus qu'il est un des meilleurs manœuvriers de son temps, — Du Guay-Trouin essuie la bordée du *Chester*, puis du *Cumberland*, et feint de plier. Le commandant Edwards donne dans le piège, et laisse porter pour le tenir sous le feu de ses trois batteries de sous le vent ; le *Lys* revient brusquement au vent, et se fait aborder par le travers : le beaupré du *Cumberland* se prend et se rompt dans ses haubans. La *Gloire*, dans l'impossibilité d'aborder le *Lys* suivant l'ordre reçu,

ose élonger le *Cumberland* et s'y accrocher. « Balayé de l'avant à l'arrière par l'artillerie du *Lys*, dit le comte Le Nepvou de Carfort dans son récit de cette affaire, et par le travers par celle de la *Gloire* », essuyant la pluie de grenades qui tombe des hunes des vaisseaux français, l'équipage anglais n'est plus en état de résister à l'assaut de ses adversaires. Il ne paraît plus qu'un amas de morts et de blessés sur le pont et sur les gaillards du vaisseau anglais ; Du Guay-Trouin fait battre la charge. La Calandre, second sur la *Gloire*, saute le premier ; trois hommes le suivent, le reste se dérobe ; un autre officier, Dumené, est blessé derrière lui ; du *Lys*, le second, de Saint-Auban, a également sauté : il tombe, la cuisse coupée. Un second maître du *Lys*, nommé Toscan, amène le pavillon anglais ; sur le point de se le voir reprendre, il se jette à la mer du haut de la poupe, entre dans le canot du *Cumberland*, coupe l'amarre et appareille une voile : l'*Achille* le recueillera. Avec son mouchoir, La Calandre fait signe à Du Guay-Trouin que les Français sont les maîtres. Le *Cumberland* à peine rendu, ses mâts s'effondrent, criblés de boulets.

Le *Jason* et le *Maure* enlèvent le *Chester* et le *Ruby*. L'*Amazone* secourt l'*Achille* dont les

gappins, jetés sur le *Royal Oak*, ont manqué, et où une explosion de gargousses démolit la dunette et tue quatre-vingts hommes. Le chevalier de Beauharnais s'occupe à réparer son vaisseau. Le *Lys* laisse la *Gloire* amariner le *Cumberland*, déborde et s'apprête à attaquer le *Royal-Oak*, quand enfin Forbin entre en scène. Fort maltraité, le *Royal-Oak* parvient cependant à fuir, non sans appuyer une chasse au corsaire de Dunkerque l'*Américaine*.

Forbin joint le *Ruby* comme ce vaisseau se rendait au *Maure* ; il a lancé le *Blackwall* et le *Salisbury* contre le *Devonshire*, mais tous deux manquent leur abordage, et l'ennemi les foudroie de ses trois batteries. Du Guay-Trouin voit le danger, abandonne la poursuite du *Royal-Oak*, et accourt ; Forbin arrivait aussi.

Sauf l'*Amazone* et la *Driade* qui donnent dans la flotte marchande en compagnie des corsaires particuliers, « tous les autres s'acharnent sur le *Devonshire*, magnifique proie dont chacun veut avoir sa part. Entouré d'ennemis, ce vaisseau avait laissé porter, et, manœuvrant d'une façon admirable au dire des témoins, fuyait grand largue, embardant de temps en temps pour foudroyer de ses trois batteries ceux qui le serraient de trop près. Le *Lys*, marchand et gouvernant mieux que les

autres, se trouva enfin en position de l'aborder, et déjà les vergues se croisaient, lorsque Du Guay-Trouin s'aperçut que l'Anglais brûlait ; il n'eut que le temps de s'écarter pour n'être pas embrasé, lui aussi. On eut alors un spectacle terrifiant ; en moins d'un quart d'heure, le feu se communiqua d'un bout à l'autre du bâtiment : les voiles et la mâture s'enflammèrent. La mer était houleuse ; le malheureux *Devonshire*, n'étant plus appuyé par sa voilure, se mit à rouler ; les sabords de sa batterie basse étaient ouverts ; l'eau envahit au roulis, et bientôt il coula sans que les bâtiments qui l'entouraient, gênés par la mer, et trop occupés eux-mêmes à se préserver de l'incendie, aient eu le temps de sauver son équipage. » Trois Anglais se sauvent par miracle, neuf cents périssent. Jusqu'à sa mort, Du Guay-Trouin se rappellera l'horreur de ce spectacle.

Le capitaine Watkins périt avec son vaisseau. Edwards et Balchen, à leur retour de France, furent par la suite acquittés par la cour martiale ; Bertie était mort en captivité ; quant à Wyld, accusé d'avoir mal manœuvré en brisant la ligne, il fut rayé des cadres ; on le réintégra plus tard.

Le *Royal-Oak*, qui a perdu douze tués et

vingt-sept blessés, et les marchands se réfugient à Kinsale et dans d'autres ports d'Irlande. Dix prises entrent à Brest, Audierne et Port-Louis. Laissant Du Guay-Trouin se raccommoder sur place, — le *Lys* ne pourra remettre à la voile que dans deux jours, — Forbin reparaît à Brest le 27 octobre ; il traîne triomphalement à sa suite les trois vaisseaux de guerre anglais qui se sont rendus. Son rapport, habilement tendancieux, est remis au roi par le chevalier de Tourouvre, qui avait montré une belle audace dans son attaque ; l'évidence décide Louis XIV à accorder de suite (2 novembre) une pension de mille livres à Du Guay-Trouin, et une gratification de quatre mille à Tourouvre. En attendant mieux, Forbin est vivement félicité.

Mais bientôt il devient patent qu'il a cherché à s'attribuer le mérite de la victoire, et la vérité éclate. On se demande comment le *Royal-Oak* a pu s'échapper ; on s'étonne du petit nombre des prises. Tourouvre, au cours des conversations, ne peut s'empêcher de rendre justice à Du Guay-Trouin ; des correspondances privées confirment ses dires ; Du Guay-Trouin lui-même, indigné des bruits qui lui parviennent, précise les faits par écrit. Forbin, parti de Brest le 5 novembre et arrivé

en rade de Dunkerque le 8, débarque aussitôt et se hâte d'accourir à Versailles. Les deux commandants se rencontrent dans le bureau de Pontchartrain : la violence de la scène scandalise le monde maritime lorsque l'écho lui en parvient.

Louis XIV ne s'y trompe pas ; il reporte sur le grand Malouin l'honneur de la victoire, dont les résultats s'avèrent aussi heureux pour la cause du duc d'Anjou que celle d'Almanza : le manque de ressources annihilera l'action de l'armée anglo-portugaise.

Au *Te Deum* célébré à Notre-Dame de Paris, le second-maître du *Lys,* promu premier-maître et honoré d'une médaille d'or, porta solennellement le glorieux trophée qu'il avait conquis, le pavillon du *Cumberland.* Du Guay-Trouin, autorisé à faire sa cour au roi, passa l'hiver à Versailles. Dix-huit mois plus tard, il aura conquis ses lettres de noblesse.

Sa conduite offre un singulier contraste avec celle de Forbin. L'un fait reporter la pension de mille livres qui vient de lui être attribuée, sur son second, de Saint-Auban, dont un boulet avait emporté la cuisse à l'abordage du *Cumberland* ; le second prouve avec trop d'évidence que, suivant sa propre expression, « les Provençaux ont bonne main, » mais pas seu-

lement au détriment de l'ennemi. La liquidation de ses prises, copieusement pillées, s'opère difficilement et ménage des déboires ; la Cour se convaine de son avidité. La faveur du roi va à Du Gnay-Trouin. Un jour, comme Louis XIV le priait de conter son combat devant un cercle d'auditeurs, Du Guay-Trouin ayant dit : « J'ordonnai à la *Gloire* de me suivre », le roi l'interrompit en souriant : « Elle vous fut fidèle ! » Un de ces mots pleins de grâce et d'à-propos avec lesquels Louis XIV s'attachait les cœurs, flattait délicatement les amours-propres, et suscitait les dévoûments.

L'année suivante, Forbin s'imagina conquérir en Ecosse le brevet de lieutenant général auquel il aspirait : l'échec de l'expédition lui enleva cet espoir. Désormais, il ne fera plus rien qui vaille. Son caractère s'aigrit ; il assaille le ministre de récriminations ; il suscite des difficultés ; plus que jamais ambitieux du grade supérieur, il pense l'obtenir en offrant sa démission à un moment où il se croit indispensable : à sa grande surprise, le roi l'accepte. Il se retire dans son château de Saint-Marteil, près de Marseille ; il y finit ses jours dans l'opulence. Les grands corsaires, Du Guay-Trouin, Jean Bart, Cassard, mou-

rurent pauvres, ou à peu près : seul, Forbin s'enrichit au cours de sa carrière. Il n'eut pas l'occasion d'écrire au ministre une lettre semblable à celle que Du Guay-Trouin, malade, adressait à Pontchartrain en 1710, et dont le texte est trop instructif pour n'être pas reproduit ici : « Nous nous voyons aujourd'hui sans bien, et quoique la plus noire envie ne puisse rien trouver à redire à ma conduite, on ne trouve guère de gens qui veuillent suivre la fortune d'un honnête homme, quand il est malheureux... Nous ne sommes plus en état, mon frère et moi, de suppléer au défaut de nos intéressés, qui sont absolument rebutés, ni même de prendre intérêt nous-mêmes, puisque je puis vous assurer qu'après nos dettes payées, je ne crois pas qu'il nous reste pour vivre que mes appointements, ma pension, le revenu de ma capitainerie, et quelque peu d'héritage. J'ai honte, dans le temps présent, de vous représenter que depuis plus de quatre ans que je suis capitaine de vaisseau, je n'ai pas reçu deux mois d'appointements, que la pension dont le roi m'a honoré ne m'a pas été payée... qu'allons-nous devenir, Monseigneur, après avoir tout sacrifié pour le service et pour vous plaire, si vous ne nous protégez pas ? Je vous avoue que ces tristes

réflexions me sont plus funestes que le mal même dont je suis depuis si longtemps accablé. »

L'année suivante, Du Guay-Trouin menait à bien son expédition de Rio-de-Janeiro. En 1712, Louis XIV le nomma commandant de la Marine à Saint-Malo, et, en 1715 seulement, chef d'escadre. La paix venue lui enleva l'occasion de déployer sa valeur. En 1723, sur les instances du cardinal Dubois, il accepta de faire partie du conseil de la Compagnie des Indes, et c'est à ce moment que s'arrêtent ses mémoires tels qu'ils nous sont parvenus. Il ne conserva pas longtemps ces fonctions, mais se maintint auprès du Cardinal et du Régent comme conseiller technique en matière maritime, aussi bien pour la manœuvre que pour la construction des vaisseaux, et pour la bonne organisation du service. Il a laissé à ce propos des lettres qui prouvent à la fois sa conscience et sa haute compétence. Après la mort du Régent, la Cour lui continua sa faveur. Le 1er mars 1728, le roi le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et, le 27 du même mois, lieutenant-général et chef et inspecteur de la marine à Brest.

En 1731, Maurepas lui confia une mission en Méditerranée et dans le Levant, pour ob-

tenir réparation des pirates barbaresques et montrer nos couleurs le long des Echelles. Du Guay-Trouin reçut le commandement de quatre vaisseaux : l'*Espérance*, de 72 canons, qu'il montait en personne ; le *Léopard*, de 60 canons, capitaine de Canilly ; le *Toulouse*, de 60 canons, capitaine de Voisins ; l'*Alcyon*, de 54 canons, capitaine de La Valette-Thomas.

Il appareilla le 3 juin, cingla vers Alger, força le dey à élargir des prisonniers italiens capturés sur nos côtes, obligea le bey de Tunis à restituer des navires et des hommes indûment enlevés par ses pirates, affermit l'alliance établie entre la France et le dey de Tripoli de Barbarie, puis, détachant le *Léopard* et l'*Alcyon* pour visiter Alexandrie, Saint-Jean-d'Acre et Saïda, se montra avec l'*Espérance* et le *Toulouse* à Alexandrette et Tripoli de Syrie. Les quatre vaisseaux se rallièrent à Chypre, mouillèrent devant plusieurs îles de l'Archipel, et enfin devant Smyrne, d'où l'escadre regagna Toulon. Elle rendit le bord le 1er novembre. Du Guay-Trouin avait rempli sa mission avec tout le succès possible.

Deux ans plus tard, la paix étant menacée, il reçut l'ordre d'armer à Brest seize vaisseaux de guerre. Il les mit rapidement en état de prendre la mer. La politique pacifiste du

cardinal Fleury ayant éloigné le danger, la flotte repassa de la rade dans le port, et désarma.

Depuis plus de douze ans, Du Guay-Trouin, qui avait au cours de ses campagnes subi de graves attaques de dyssenterie, souffrait de maladies et d'infirmités graves. En 1736, son état empira au point qu'il dut se faire transporter de Brest à Paris : les médecins s'avouèrent impuissants devant le mal. Il succomba le 27 septembre, dans la maison de la rue de Richelieu qu'il occupait habituellement pendant ses séjours dans la capitale. On l'inhuma dans la cave de la chapelle de la Vierge, à l'église Saint-Roch. Le comte Le Nepvou de Carfort essaya de nos jours de retrouver sa tombe : il a lui-même conté comment sa tentative fut arrêtée. Il conclut en exprimant sa conviction que les restes du grand marin reposent toujours là où ils furent ensevelis, le 28 septembre 1736.

Du Guay-Trouin demeure comme un des plus grands marins de notre histoire. Sa carrière offre avec celle de Jean Bart un indéniable parallélisme : tous deux sont le type accompli du corsaire ; même à la tête d'escadres de vaisseaux du roi, — qui, d'ailleurs, les prêtait moyennant une participation aux bénéfices de la campagne, — même nantis des

plus hauts grades dans le corps de la Marine royale, ils naviguent et combattent en corsaires. Jean Bart mourut prématurément en 1702, au début de la guerre de la Succession d'Espagne pendant laquelle le gouvernement royal, devant l'impossibilité de mener la grande guerre navale contre les Anglais et les Hollandais, suivit les avis de Vauban et découpla ses escadres de course : au moins espérait-il ruiner ainsi le commerce ennemi, source de la richesse et de la puissance des nations commerçantes qu'il combattait.

Du Guay-Trouin s'en acquitta avec une admirable valeur et un désintéressement absolu. Il appartenait à cette race de corsaires peu goûtés par les armateurs, qui recherchaient plus volontiers les coups que le profit. Louis XIV savait les distinguer, et se les attacher en récompensant leurs services. Du Guay-Trouin, dit un Malouin, « avait assisté à plus de batailles et vu plus de sang que quatre capitaines bout à bout. » Il fut avec cela marin dans l'âme, et un admirable manœuvrier. Sa *Vie*, écrite par lui-même, prouve les qualités d'écrivain qu'il possédait par surcroît, dont, sans doute, il se soucia fort peu, mais qui nous permettent de goûter son style, et, par suite, de mieux apprécier l'homme.

BIBLIOGRAPHIE

Relation de l'expédition de Rio-de-Janeiro par une escadre de vaisseaux du Roy que commandoit M^r Du Guay-Trouin en 1711 [par R. Du Guay-Trouin]. Paris, 1712, in-4°, carte.

Relacion que haze el senor Du Gué-Trouin de lo executado en la costa del Brasil, en el puerto y ciudad del Rio-Janeiro, desde el dia 8 *de junio de* 1711, *hasta* 6 *de febrero de* 1712, *que leego a Brest.* Madrid, 1711.

Mémoires de Du Gué-Trouin, chef d'escadre des armées de S. M. T. C. [publ. par Villepontoux]. Amsterdam, 1730, in-8°, et 1732, in-12.

Mémoires de M. Du Guay-Trouin, lieutenant-général des armées navales de France [continués par M. de La Garde, son neveu, et publiés par Godard de Beauchamp]. s. l., 1740, in-4°. Portrait, pl., cartes et vignettes gravées.

Le même, à Amsterdam, 1740, in-8°.

Mémoires de M. Du Guay-Trouin, lieutenant-général des armées navales, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, augmentés de son *Eloge* par M. Thomas. Vignettes et cartes. Rouen, 1788, in-12.

Le même, Rennes-Fougères, 1853, in-12.

Duguay-Trouin. *Mémoires.* Paris, 1854, in-8°. Portrait. Dans Michaud et Poujoulat, *Mémoires sur l'histoire de France*, tome 33.

Vie de M. Du Guay-Trouin, écrite de sa main et dont il a fait présent à la famille de MM. de Lamothe à Brest [publ. par H. Cavaniol. Notice bibliographique par Émile Voillard]. Paris, 1884, in-8°. Portr., carte, f.-s.

Adolphe Badin. *Du Guay-Trouin.* 1866, in-12.

G. de La Landelle. *Histoire de Du Guay-Trouin*, 1844, in-12.

F. de Bona. *Histoire de Du Guay-Trouin*, 1890, in-8°.

Abbé M.-J. Poulain, *Histoire de Du Guay-Trouin et de Saint-Malo la cité-corsaire.* 1886, in-8°.

Frédéric Kœnig. *Du Guay-Trouin.* 1891, in-8°.

Bercherelle aîné. *Histoire de Du Guay-Trouin.* 1891. in-8°.

Comte Le Nepvou de Carfort. *La querelle de Forbin et de Du Guay-Trouin. Revue des Deux-Mondes,* 15 octobre 1910.

Comte Le Nepvou de Carfort. *Du Guay-Trouin, sa maison natale. Sa sépulture. Les manuscrits de ses mémoires. Documents inédits.* Paris, 1912, in-8°. Ill. et plans.

Marquis Dantin, capitaine de vaisseau en second embarqué sur l'*Espérance. Journal de la campagne des quatre vaisseaux du Roy* l'Espérance, *le* Léopard, *le* Toulouse et *l'*Aleyon, *armés à Toulon en* 1731, *commandés par M. Du Guay-Trouin, lieutenant-général des armées navales de Sa Majesté, ayant pavillon quarré à l'artimon.* Mss. Bibliothèque du Service hydrographique de la Marine. De superbes dessins l'illustrent.

VIE

DE MONSIEUR

DU GUAY-TROUIN

Les évènements de ma vie sont accompagnés de circonstances si extraordinaires et si propres à donner de l'émulation à ceux dont les inclinations sont nobles, que j'ai vaincu ma répugnance pour un travail de cette espèce, afin de laisser à mes amis et dans ma famille une puissante exhortation à bien servir le Roi et l'État.

L'aveu sincère que je fais des égarements de ma jeunesse, et des extrémités où m'ont jeté les mauvaises compagnies et mon inclination trop violente pour le beau sexe, doit servir de leçon aux jeunes gens pour les engager à éviter de pareils précipices, et à ne pas se livrer à cette passion tyrannique qui nous rend ses esclaves le reste de notre vie.

Au reste, on ne trouvera dans ces mémoires que des entreprises militaires, que des combats, que des abordages. Doit-on attendre autre chose d'un homme qui n'a percé les ténèbres, et ne s'est fait une assez haute réputation, que par une suite de dangers et d'actions entassées les unes sur les autres ? Mon style simple fera voir qu'ils sont écrits de la main d'un soldat incapable de farder la vérité, et peu instruit des règles de l'éloquence. J'espère aussi qu'on me passera quelques termes indispensables de l'art, dans les endroits où j'ai été forcé de les employer.

Je suis né à Saint-Malo, l'année 1673 (a), d'une famille accoutumée au commerce maritime. Mon père y commandait des vaisseaux armés tantôt en guerre, tantôt pour le commerce, et s'était acquis la réputation d'un très brave homme, et très entendu au fait de la marine. Il me fit étudier au collège de Rennes, et ensuite tonsurer, à dessein de m'envoyer en Espagne, auprès de l'évêque de Malaga, frère naturel du feu roi d'Espagne. C'était un prélat d'un rare mérite et d'une piété exemplaire, qui de long-

(a) Le 10 juin.

temps aimait et protégeait ma famille, laquelle, depuis plus de deux cents ans, possédait de père en fils le consulat de Malaga. La vue de mes parents était de m'obtenir par son crédit quelque bénéfice considérable. La Providence en ordonna différemment. Mon père mourut comme j'étais en rhétorique à Rennes, et ma mère m'envoya à Caen faire ma philosophie et mes exercices. Ce fut là que je commençai à négliger entièrement l'étude, et à faire mon unique occupation du jeu, des salles d'armes, de la danse et de la paresse. Dès lors je commençai de sentir les premiers aiguillons de Mars et de Vénus, mes deux passions dominantes. Comme j'étais né avec d'heureuses dispositions pour tous les exercices, j'avais en cela de l'avantage sur mes compagnons, et, fier dc mon adresse, je ne pouvais croire que la vue d'une épée pût me faire plus d'impression que celle d'un fleuret. Cette présomption me fit un jour proposer à un de mes cousins, jeune homme de mon age, aussi fort adroit, de nous pousser et parer à la muraille avec des épées nues, pour voir si nous aurions peur. Il y consentit, et sur-le-champ les ayant tirées, nous nous poussâmes d'abord quelques bottes assez doucement ; ensuite, nous animant peu à peu, nous nous en portâmes à toutes feintes avec une animosité digne des petites maisons.

Déjà la manche de mon habit était percée, déjà le sien l'était aussi, et bientôt la scène allait être ensanglantée, quand notre hôtesse, effrayée du bruit des épées, accourut [dans la chambre où nous nous escrimions, et nous obligea de cesser en se saisissant de nos épées].

Ce ne fut pas là ma seule extravagance de cette espèce. Je me mis en tête d'éprouver si je me tirerais bien d'un combat effectif, et fis, à cet effet, diverses querelles d'Allemand. Enfin ma brutalité fut telle, qu'un beau soir, au clair de la lune, j'insultai un académiste (a) bien plus âgé que je n'étais, à qui je donnai un grand coup de coude en passant, à vingt pas d'un café d'où il sortait ; sur quoi, ayant mis tous deux l'épée à la main et nous poussant vivement, nous vînmes aux prises. Heureusement pour moi, le pied lui glissa comme nous saisissions nos épées, de manière que, tombant, il m'attira sur lui. Le bruit que nous fîmes fit sortir du café beaucoup de gens, qui, nous trouvant dans cette posture, nous séparèrent assez à temps pour nous empêcher de nous percer, et nous en fûmes quittes pour avoir les mains un peu coupées.

Un gentilhomme du pays, qui se trouva des premiers à nous séparer, [eut pitié de ma grande

(a) Ici, familier d'une académie d'escrime.

jeunesse, et fut assez généreux pour vouloir me mettre à couvert des menaces de cet académiste que j'avais attaqué, lequel, ayant trouvé deux de ses camarades, voulait à toutes forces m'assommer ; mais mon protecteur m'emmena malgré eux souper et coucher à son auberge. Ce gentilhomme] était grand joueur, et son amitié devint en peu de temps pour moi si particulière, que nous devinmes inséparables. Il était cependant un honnête filou que je ne connaissais pas, et même qui n'était pas bien connu pour tel. Je l'appelle honnête en ce qu'il perdait son argent très honnêtement quand il était en fonds, mais aussi, dès qu'il en manquait, il mettait son adresse en pratique pour payer ses créanciers. Au demeurant, il était brave, et joignait à une belle figure beaucoup d'esprit et des manières fort engageantes ; le tout accompagné d'une passion pour le vin et pour le beau sexe, qui allait jusques à la débauche outrée (belle école pour un jeune homme de mon âge). Il voulait que je fusse de tous ses plaisirs, me faisant le confident et souvent le compagnon de ses entreprises ; il m'apprit même quelques tours de cartes et de dés dont je ne me suis jamais servi. Ce galant homme, dont je tais le nom à cause de sa famille, perdit son argent peu de jours après notre connaissance, et comme je reçus alors un quartier pour ma

pension et mes exercices, je le lui prêtai volontiers. Ce quartier fut bientôt perdu, parce qu'il avait dans ce temps-là des ménagements à garder qui ne lui permettaient pas de se servir de ses talents.

Sur ces entrefaites, un de mes parents, grand bretteur et fort débauché, vint de Paris à la foire franche de Caen, accompagné d'une espèce de filou. Ils étaient tous deux de la connaissance de mon ami ; ainsi nous nous voyions souvent, et allions ensemble jouer à la foire. Un soir, y étant allés suivant notre coutume, le compagnon de mon parent fut surpris jouant quelques-uns de ses tours, et fut tout d'un coup attaqué si vivement, que, pour le défendre, nous fûmes obligés de mettre tous l'épée à la main. Ce coquin, jugeant que nous allions être accablés par le nombre, prit la fuite, et nous eûmes bien de la peine à nous tirer d'intrigue par notre adresse et notre agilité. Mon ami y reçut un léger coup d'épée dans la cuisse, et cette aventure donna à mon parent une si bonne idée de moi, qu'il me jugea propre à lui servir de second en cas de besoin, et me proposa d'aller à Paris avec lui, sous l'assurance qu'il me défraierait. La proposition fut acceptée, et nous ne tardâmes pas à nous mettre en chemin.

Étant arrivés à Rouen, il apprit qu'une fille,

qu'il aimait fort, y avait été débauchée par un conseiller du Parlement, qui l'entretenait et la tenait enfermée. Aussitôt il fut résolu de l'aller enlever, et nous le fîmes en plein jour, lui, un autre bretteur, et moi. Les portes de la maison furent enfoncées, les domestiques mis en fuite, et mon parent sortit à l'instant de Rouen avec sa conquête, me laissant la dangereuse commission d'aller prendre nos malles à l'auberge, et de venir le joindre à un village sur le chemin de Paris.

Le conseiller, averti de cet enlèvement, mit sur-le-champ des archers sur nos traces, qui vinrent droit à notre auberge. Par bonheur, je les aperçus de la fenêtre de ma chambre comme ils entraient dans la cour, et n'eus que le temps de sortir par une porte de derrière, d'où, sans m'arrêter, je courus au village marqué. J'y trouvai mon parent qui s'enivrait d'amour et de vin. Je voulus aussi me dédommager, avec sa belle, du danger que j'avais couru. Il s'y opposa ; nous mîmes l'épée à la main et commençâmes un combat odieux. La pauvre fille effrayée poussa de grands cris ; ces cris attirèrent les gens du cabaret, qui nous empêchèrent de nous égorger. Sitôt que ma colère et ma passion furent un peu ralenties, il me revint assez de raison pour réfléchir sur les mal-

heurs auxquels ma brutalité venait de m'exposer. Honteux d'un personnage aussi indigne, je ne balançai pas à demander à ce mauvais parent de quoi retourner à Caen (car je n'avais pas un sou). Il me donna un louis [d'or], et nous nous quittâmes mal satisfaits l'un de l'autre.

De retour à Caen, j'y trouvai mon bon ami en meilleure posture que je ne l'avais laissé. Il avait non seulement regagné tout son argent, mais encore sept cents pistoles au-delà ; aussi me rendit-il généreusement ce que je lui avais prêté, et vingt pistoles de gratification. Je ne m'étais jamais vu si grosse somme, et, la croyant suffisante pour me mettre en état d'aller voir Paris dont j'entendais dire des merveilles, je me mis en chemin sans autre réflexion, et m'y rendis moitié par eau, moitié sur des mazettes (a) de louage. Je fis mon entrée par la porte Saint-Honoré, descendis dans un cabaret, vers le carrefour de Richelieu, pour prendre langue et y manger un morceau. A peine étais-je assis, qu'il entra un laquais qui demanda deux bouteilles de vin de Bourgogne pour un certain M. Trouin de La Barbinais ; c'était le nom de mon frère aîné que la guerre avait obligé de quitter la ville de Malaga, où il avait été établi consul, et qui,

(a) Mauvais petits chevaux.

par un effet du hasard, se trouva logé vis-à-vis le cabaret où j'étais. Ce nom n'eut pas plutôt frappé mes oreilles, que je questionnai le laquais. Ses réponses ne me permirent pas de douter que ce ne fût mon frère. Aussitôt, réfléchissant sur le voyage téméraire que j'avais entrepris sans congé et sans en donner avis, la peur me saisit au point que, sans achever mon repas, je sortis du cabaret et de Paris même, avec d'autant plus d'impatience que je m'imaginais voir à tous moments mon frère à mes trousses. Je revins diligemment à Caen, et, quinze jours après, le même hasard qui me l'avait fait trouver à Paris voulut qu'il passât par Caen pour s'en retourner à Saint-Malo. Il s'informa, en arrivant, de ma conduite, et vint me trouver dans un jeu de paume où j'étais. Il fut bien aise de m'examiner de dessous la galerie avant de se faire connaître, et connut, à mes façons d'agir et de parler, que j'étais un vrai libertin. Cette connaissance détermina ma mère à me faire revenir peu de temps après à Saint-Malo.

ANNÉE 1689.

J'y arrivai dans le temps où on armait des vaisseaux en course, et bientôt on me fit embarquer sur la frégate la *Trinité*, de 18 canons,

armée par ma famille. Je fis dessus, en qualité de volontaire, une campagne si rude et si orageuse, que je fus toujours incommodé du mal de mer. Cependant nous prîmes un vaisseau anglais chargé de sucre et indigo. [Nous fîmes route pour retourner à Saint-Malo. Nous fûmes surpris en chemin par un coup de vent du Nord très violent, qui nous jeta sur la côte de Bretagne au milieu d'une nuit fort obscure ; notre prise échoua (par un heureux hasard) sur des vases, après avoir passé sur un grand nombre d'écueils, au milieu desquels nous fûmes obligés de mouiller nos ancres afin de reculer de quelques moments une mort qui paraissait inévitable : nous amenâmes (a) en même temps nos vergues, nos mâts de hune et de misaine, et mîmes notre chaloupe à la mer. Mais l'orage devint tellement impétueux que malgré tous nos efforts il nous jeta contre les rochers ; notre chaloupe fut engloutie. Dans leurs brisants, et dans l'instant même que notre vaisseau était près d'avoir la même destinée, et que tout l'équipage gémissait dans l'attente d'une mort très certaine, le vent sauta tout d'un coup du Nord au Sud, et, faisant tourner le vaisseau, le poussa aussi loin des écueils que la longueur de ses câbles le pouvait

(a) Amener les voiles : abaisser les voiles.

permettre. Ce changement inespéré apaisa en même temps l'orage et l'agitation des vagues, et le lendemain nous n'eûmes pas beaucoup de peine à lever de dessus les vases notre prise, que nous conduisîmes à Saint-Malo. Notre frégate y fut carénée (a) de frais, et, ayant remis en mer], nous attaquâmes un corsaire de Flessingue de même force que nous, lequel, malgré sa vigoureuse résistance, fut enlevé à l'abordage.

Je m'étais présenté des premiers pour y monter ; mais ayant vu notre maître d'équipage, près duquel j'étais, tomber entre les deux vaisseaux qui, en se joignant, lui écrasèrent à mes yeux la cervelle et tous les membres, cet objet effrayant m'arrêta, d'autant que n'ayant pas, comme lui, le pied marin, je crus qu'il ne me serait pas possible d'éviter ce hideux genre de mort. Le corsaire ennemi, après avoir soutenu trois abordages successifs, fut pris l'épée à la main, et l'on trouva que, pour un novice, j'avais témoigné assez de fermeté.

ANNÉE 1690.

Cette campagne [dans laquelle le hasard m'avait fait éprouver toutes les horreurs d'un naufrage et celles d'un abordage opiniâtre et

(a) Caréner : nettoyer la partie immergée du navire.

sanglant, ne me rebuta pas, et je me rembarquai sur une frégate de 28 canons, nommée le *Grenedan*]. Elle ne fut pas si rude, et j'eus le bonheur de m'y distinguer dans la rencontre que nous fîmes de quinze vaisseaux marchands anglais, depuis 15 jusqu'à 28 canons. La plupart des officiers assuraient qu'ils étaient vaisseaux de guerre, et notre capitaine balançait à prendre son parti ; mais je sus lui remontrer avec force qu'il y allait de son honneur de ne pas perdre une si belle occasion, et que c'était assurément des vaisseaux marchands très riches, par des observations que je lui fis faire avec une lunette d'approche. Il déféra à mes prières, et nous attaquâmes hardiment la flotte.

Le vaisseau commandant, de 28 canons, fut abordé et enlevé. Je sautai le premier à son bord, et ayant essuyé un coup de pistolet du capitaine anglais, je m'en rendis maître après l'avoir blessé d'un coup de sabre. Ce vaisseau ne fut pas plutôt rendu, que notre capitaine me pria de repasser dans le sien avec une partie des braves qui m'avaient suivi. J'obéis, et un moment après nous abordâmes un autre vaisseau ennemi, de 24 canons. Je m'avançai sur notre bossoir (a) pour m'élancer le premier dedans ; mais la se-

(a) Pièce de bois ou de fer en saillie sur l'avant, et qui supporte l'ancre.

cousse de l'abordage, et celle de notre beaupré (a) qui brisa la poupe (b) de l'ennemi, fut si grande qu'elle me fit tomber à la mer avec un autre volontaire qui se trouva très près de moi. Comme il ne savait pas nager, il s'accrocha heureusement aux débris de la poupe de l'ennemi, et fut sauvé par le canot du premier vaisseau que nous avions pris. Pour moi, qui tenais une manœuvre (c) à la main, je ne la quittai point, et fus raccroché par quelques gens de notre équipage, qui me tirèrent par les pieds à bord de notre vaisseau. Étourdi de cette chute, et mouillé par-dessus la tête, je ne laissai pas de sauter à bord de l'ennemi et de contribuer à nous en rendre maîtres. Cette seconde action fut suivie de la prise d'un troisième vaisseau, et notre petite victoire eût été plus complète, si la nuit nous avait permis de la suivre.

Cette aventure me fit tant d'honneur, par le témoignage du capitaine et des équipages, que, malgré ma grande jeunesse, ma famille me jugea digne d'un petit commandement.

(a) Mât d'avant incliné presque horizontalement.
(b) L'arrière.
(c) Cordage servant à gouverner les voiles, les vergues, etc...

ANNÉE 1691.

On me confia une flûte (a) de 14 canons, avec laquelle je fus jeté par un coup de vent dans la rivière de Limeric. J'y fis descente, m'emparai du château de milord Clare, et brûlai deux vaisseaux marchands échoués à terre, malgré un détachement de la garnison de Limeric, qui voulut s'y opposer. Mais comme la flûte que je montais n'allait pas bien, et que ce défaut m'avait fait manquer de bonnes occasions, on me donna, quand je fus de retour à Saint-Malo, le commandement d'une meilleure frégate de 18 canons, nommée le *Coetquen*.

ANNÉE 1692.

Je repris la mer en compagnie d'un autre vaisseau de pareille force (1), avec lequel j'attaquai, le long de la côte d'Angleterre, une flotte de trente voiles, escortée par deux frégates de guerre anglaises de 16 canons. Je les combattis seul, et m'en rendis maître, tandis que mon camarade amarinait (b) des vaisseaux marchands.

(a) Bâtiment de charge.
(b) Envoyer des hommes remplacer l'équipage d'un bâtiment pris.

Nous en prîmes douze que nous escortâmes à la côte de Bretagne ; nous y trouvâmes une escadre de cinq vaisseaux de guerre anglais qui nous en reprit deux, et me fit essuyer bien des coups de canon pour sauver le reste. Je me réfugiai moi-même dans la rade d'Argui, entourée de rochers et située à neuf lieues de Saint-Malo [écueils inconnus à ces vaisseaux de guerre anglais. Ceux qui se trouvèrent les plus près de moi et les plus opiniâtres à me poursuivre furent dans un danger évident de se briser dessus, et se virent contraints de m'abandonner]. Ma frégate y fut échouer pour la caréner et la mettre en état de retourner en croisière (a).

Je sortis de cette rade sans aucuns pilotes ; les miens avaient été tués ou blessés, et ceux de mes officiers qui auraient pu m'en servir au besoin, étaient aussi restés à terre à cause de leurs blessures. Cela me mit dans le cas de régler moi-même la course de mon vaisseau tout le reste de la campagne, non sans travail d'esprit et de corps. Je fus jeté par la tempête dans la Manche de Bristol, si près de terre que je me vis forcé de mouiller sous une île nommée Londey, qui gît à l'entrée de la rivière de Bristol. Ce péril fut suivi d'un autre assez embarrassant. Il parut,

(a) Parages où un navire va et vient pour y surveiller le mouvement de la navigation.

dès que l'orage eut cessé, un vaisseau de guerre anglais, de 56 canons, qui faisait route pour venir mouiller où j'étais. Le danger était pressant. Pour l'éviter, je mis à la voile par un côté de l'île, tandis qu'il entrait par l'autre. Ce vaisseau me chassa jusqu'à la nuit, sans laquelle j'aurais été pris. Échappé de ce péril, je me remis en croisière, et fis deux prises anglaises avec lesquelles j'allai désarmer à Saint-Malo.

Dans l'intervalle de ces campagnes, je me dédommageai des fatigues de la mer par tous les plaisirs que l'on peut goûter à terre. Le jeu, les exercices et le beau sexe m'occupaient tour à tour. Je jouais même assez heureusement, et me trouvais par là en situation de donner carrière à ma passion dominante pour les femmes, qui n'avait point de bornes. Il semble qu'un cœur épuisé par sa propre inconstance, et accoutumé à courir après tous les objets, soit incapable de s'arrêter à un seul, et de réunir, à l'égard d'une personne, les désirs vastes qu'il formait pour toutes les autres.

[Cependant, je devins éperdûment amoureux d'une jeune demoiselle des plus aimables de Saint-Malo, à l'occasion d'une pièce qu'elle concerta avec ses compagnes pour me tourner en ridicule. Elles s'étaient assemblées un certain soir pour se réjouir et pour danser ; et comme je

m'en acquittais assez bien, elles m'envoyèrent prier d'être de la partie. J'allai les trouver, et la demoiselle en question, après m'avoir un peu agacé par de petites manières séduisantes, propres à flatter la vanité d'un jeune étourdi, me prit à danser, et, d'une façon subtile et mystérieuse en apparence, coula un billet dans la manche de mon habit. Impatient de savoir ce qu'il contenait, je trouvai, sans qu'on s'en aperçût, le moyen de me satisfaire, et je fus ravi de voir que c'était un rendez-vous pour le lendemain, à l'entrée de la nuit, devant un certain autel de la cathédrale. Je m'y rendis avant l'heure marquée, affublé d'un manteau couleur de muraille, en équipage d'un homme à bonne fortune ; mais l'on m'y laissa morfondre un si long temps, que, la porte de l'église allant être fermée, j'en sortis avec la honte et le dépit dans le cœur. Pour comble de mortification, en sortant, je vis dans un coin du vestibule une troupe de ces demoiselles qui éclataient de rire à mes dépens. Outré de cet affront, je résolus de m'en venger, en feignant de m'attacher à celle qui en avait fait le principal personnage, et de m'efforcer à la captiver par des soins empressés et un amour simulé, dans le dessein de l'outrager à mon tour. Vains projets qui ne firent que me convaincre de ma faiblesse. Je me trouvai pris moi-même

dans les filets que je lui avais tendus, et tout mon dépit ne put me garantir de l'ardent amour qu'elle sut m'inspirer. De son côté, elle fut assez sensible pour consentir à un rendez-vous secret ; mais, par un accident imprévu, sa famille en ayant eu connaissance, on la fit mettre dans un couvent. J'eus besoin de cette absence, et des occasions d'honneur qui se présentèrent, pour arracher de mon cœur la tendre impression de cette première passion. Cependant le libertinage que j'avais contracté me fit bientôt retomber dans mon premier genre de vie, tant il est vrai que l'habitude au vice devient un mal incurable.

ANNÉE 1693.

Mon frère obtint, en ce temps-là, la flûte du roi le *Profond*, de 32 canons, et je fus obligé de me rendre à Brest pour en prendre le commandement. Cette campagne fut des plus malheureuses. Je croisai trois mois sans faire aucune prise, et j'essuyai un assez fâcheux combat de nuit avec un vaisseau de guerre suédois de 40 canons, qui, me prenant pour un Turc, me combattit le premier, et s'y opiniâtra jusqu'au jour qui lui fit connaître son erreur. Pour comble de malheur, la fièvre chaude se mit dans mon équipage, qui fit périr 70 hommes, et m'obligea

de relâcher à Lisbonne pour le rétablir et pour caréner mon vaisseau.

Dans cette relâche, il m'arriva une aventure assez désagréable. Mon maître canonnier m'ayant déserté, je le trouvai peu de jours après dans une place qui donne sur la Marine. Je voulus le saisir, mais il fit un saut en arrière, et eut l'insolence de mettre la dague et l'épée à la main. Je fonçai dessus avec la mienne, et le blessai d'abord en deux endroits ; il fit volte-face pour s'enfuir, et je l'aurais bientôt atteint si une troupe de Portugais, mettant aussi l'épée à la main, ne m'eussent fermé le passage. Je m'avançai dessus à bras raccourci, et, m'ouvrant le chemin, je joignis cet insolent. J'avais déjà le bras levé pour le sabrer, lorsque je donnai du bout du pied contre une pierre. La vitesse dont j'allais me fit tomber avec tant de violence, que j'en eus les mains et le visage tout en sang. Je me relevai, et, suivant ma pointe, je n'en étais plus qu'à six pas, quand il entra dans une église, où il il n'est pas permis d'attenter impunément. Les moines, suivant leur louable coutume, firent évader ce coquin.

Mon vaisseau étant caréné, et mon équipage bien rétabli, je sortis de la rivière de Lisbonne et pris un vaisseau espagnol chargé de sucre. Ce fut le seul que je pus joindre, de plusieurs

autres que je rencontrai ; le mien allant fort mal, je revins désarmer dans le port de Brest, et de là me rendis à Saint-Malo.

Les influences de cette fâcheuse campagne m'y suivirent encore. J'avais embarqué un jeune homme qui avait été prévôt de salle du Coeq, maître d'armes à Paris, pour qu'il donnât leçon aux officiers et volontaires de mon vaisseau, et pour m'entretenir moi-même dans cet exercice que j'aimais fort. Ce prévôt ayant fait le mutin, je le fis châtier et mettre deux fois aux fers. Il se vanta, à ce que je sus depuis, qu'il se vengeroit de cet affront à terre. En effet, il eut l'insolence de publier à Saint-Malo qu'il avait voulu me faire mettre l'épée à la main, et que je n'avais osé. Ce fut un lieutenant d'infanterie de la garnison qui vint m'annoncer cette nouvelle. Je lui demandai s'il savait la demeure de cet imposteur, et m'ayant répondu qu'oui, je sortis dans le moment pour aller le relancer jusque chez lui. Je n'eus pas cette peine, car je le rencontrai avec deux autres bretteurs au milieu de la grande rue. Je m'avançai à dessein de le charger d'une canne que j'avais. Il pénétra mon dessein, fit un saut en arrière, et mit l'épée à la main ; je courus dessus avec la mienne, et le renconnai entre un mur et une charrette qui était auprès. J'étais si ému de colère, que je rompis mon

épée à un demi-pied de la pointe sans m'en apercevoir, et je le bourrai de plusieurs coups qui ne percèrent point. Dans cette situation, je reçus, d'un des camarades de ce prévôt de salle, un coup d'épée par derrière, que je ne sentis pas. Cependant il accourut beaucoup de gens qui nous séparèrent et qui m'entraînèrent chez moi. En y entrant, ma mère s'aperçut du sang qui avait taché le derrière de mon habit ; alors je sentis ma blessure que je fis panser, et qui ne se trouva pas dangereuse.

J'obtins dans ce temps-là (1) le commandement de la frégate du roi l'*Hercule*, de 28 canons, dont l'armement se fit dans le port de Brest. J'en sortis, et m'étant mis en croisière, je fis cinq ou six prises sur les Anglais et Hollandais, entr'autres deux vaisseaux venant de la Jamaïque, considérables par leur force et leurs richesses. Les circonstances de cette action sont trop singulières pour ne pas les détailler.

J'avais croisé plus de deux mois, et n'avais plus que pour quinze jours de vivres. J'étais d'ailleurs embarrassé de prisonniers et de soixante malades. Mes officiers et tout l'équipage, voyant que je ne parlais pas encore de relâcher, me représentèrent qu'il était temps d'y penser, et que l'ordonnance du roi était positive là-dessus. Je ne l'ignorais pas, mais j'étais saisi

d'un pressentiment secret de quelque heureuse aventure, qui me faisait reculer de jour en jour. Quand je me vis pressé, j'assemblai tout mon équipage, et, après l'avoir bien harangué, je les engageai, moitié par douceur, moitié par autorité, à m'accorder encore huit jours de croisière, les assurant que nous ferions fortune et que je leur accorderais le pillage (1). Dans le fonds ce parti n'était pas trop raisonnable, et je ne comprends pas ce qui me portait moi-même à leur parler aussi affirmativement ; mais j'étais en cela poussé par une voix inconnue, à laquelle je ne pouvais résister.

Le hasard voulut qu'au bout de ces huit jours je crus voir en songe deux gros vaisseaux venant à toutes voiles sur nous. Cette vision mit tous mes esprits en mouvement, et me réveilla en sursaut. Je sortis à l'instant sur le pont, et comme l'ombre du jour commençait à paraître, je portai ma vue autour de l'horizon. Le premier objet qui me frappa fut deux vaisseaux réels dans la même situation et avec les mêmes voiles que j'avais cru les voir en dormant. Je crus d'abord qu'ils étaient vaisseaux de guerre, parce qu'ils venaient sur nous à toutes voiles et qu'ils étaient d'une apparence à me le faire croire. Dans cette idée, je pris chasse (a) ; mais ayant reconnu

(a) Prendre chasse : fuir à toutes voiles pour se dérober à la poursuite.

que j'allais bien mieux qu'eux, je revirai de bord, et leur ayant livré combat, je m'en rendis maître après trois heures de résistance assez vive. Ces vaisseaux étaient percés à 46 canons, et en avaient chaque 28 de montés ; ils se trouvèrent chargés de sucre, d'indigo et de beaucoup d'or et d'argent. Le pillage qui fut très grand, et sur lequel je voulus bien me relâcher à cause de la parole que j'en avais donnée, n'empêcha pas mes armateurs d'y gagner encore très considérablement. Je conduisis ces deux prises à Nantes, où je fis caréner ma frégate pour retourner en croisière. Je fis encore trois autres prises, et vins désarmer à Brest.

Comme je dois la prise de ces deux vaisseaux riches dont je viens de parler à ce pressentiment secret qui me fit demander huit jours de croisière à mon équipage, je ne peux m'empêcher de dire ici que j'en ai eu plusieurs autres qui ne m'ont pas trompé. Je laisse aux philosophes à expliquer la nature et le principe de cette voix intérieure qui m'a souvent annoncé les biens et les maux. Qu'ils l'attribuent, s'ils veulent, à une imagination vive et échauffée, ou à notre âme elle-même qui, dans des moments heureux, perce les ténèbres de l'avenir pour y découvrir certains événements, je ne les chicanerai point sur leurs explications ; mais je ne sens rien de

plus marqué dans moi-même que cette voix basse, mais distincte et pour ainsi dire opiniâtre, qui m'a annoncé, et m'a fait annoncer plusieurs fois à d'autres, jusqu'au jour et aux circonstances des événements à venir.

ANNÉE 1694.

Sitôt que je fus de retour à Brest, je quittai le commandement de l'*Hercule* pour prendre celui de la *Diligente*, frégate du roi de 40 canons. J'allai d'abord croiser à l'entrée du détroit, où je fis trois prises, et fus ensuite relâcher à Lisbonne pour y faire caréner mon vaisseau. Mon attention à remplir très régulièrement tous mes devoirs ne m'empêcha pas d'y faire, selon ma coutume, bon nombre de maîtresses passagères, entr'autres une fort riche, entretenue par un comte, grand de Portugal. Elle joignait à ses attraits une générosité peu commune, et il ne tint qu'à moi d'en profiter ; mais de tous les bijoux de prix qu'elle voulait me forcer de recevoir, je n'acceptai qu'une tabatière plus jolie que riche, et une perruche fort aimable. Le comte, amant de cette aimable personne, et un autre marquis, son cousin, étaient alors disgrâciés du roi de Portugal, et poursuivis vivement par son ordre pour avoir tué le corrégidor de Lis-

bonne. L'ambassadeur de France, qui y résidait, m'ordonna de les passer en France. Je les reçus sur mon vaisseau avec d'autant plus de plaisir et de déférence, que l'un d'eux était gendre de Monsieur le maréchal de Villeroy, l'un de nos plus respectables généraux d'armée. La surprise du comte fut extrême à la vue de la tabatière que je tenais de sa maîtresse, de laquelle je me servais ordinairement. Ne sachant pas l'intérêt qu'il y prenait, je compris bientôt, par des questions réitérées qu'il me fit là-dessus, que son inquiétude n'était pas petite, et je fis, en galant homme, tout ce qui me fut possible pour le tranquilliser. Quoi qu'il en soit, chemin-faisant pour les conduire en France, je fis rencontre de quatre riches vaisseaux flessinguois, venant de Curaçao, chargés de cacao et de quelques piastres, tous quatre de 20 à 30 canons. Je les attaquai, et me rendis maître d'un des plus gros. Je menai cette prise à Saint-Malo, les trois autres s'étant sauvées à la faveur de la nuit, et je me servis de cette relâche pour débarquer Messieurs les grands de Portugal, que je laissai fort contents de toutes les attentions que j'avais eues pour eux.

Je remis sans perte de temps à la voile, et courus sur la côte d'Angleterre. J'y découvris une flotte de trente voiles, escortée par un vais-

plus marqué dans moi-même que cette voix basse, mais distincte et pour ainsi dire opiniâtre, qui m'a annoncé, et m'a fait annoncer plusieurs fois à d'autres, jusqu'au jour et aux circonstances des événements à venir.

ANNÉE 1694.

Sitôt que je fus de retour à Brest, je quittai le commandement de l'*Hercule* pour prendre celui de la *Diligente*, frégate du roi de 40 canons. J'allai d'abord croiser à l'entrée du détroit, où je fis trois prises, et fus ensuite relâcher à Lisbonne pour y faire caréner mon vaisseau. Mon attention à remplir très régulièrement tous mes devoirs ne m'empêcha pas d'y faire, selon ma coutume, bon nombre de maîtresses passagères, entr'autres une fort riche, entretenue par un comte, grand de Portugal. Elle joignait à ses attraits une générosité peu commune, et il ne tint qu'à moi d'en profiter ; mais de tous les bijoux de prix qu'elle voulait me forcer de recevoir, je n'acceptai qu'une tabatière plus jolie que riche, et une perruche fort aimable. Le comte, amant de cette aimable personne, et un autre marquis, son cousin, étaient alors disgrâciés du roi de Portugal, et poursuivis vivement par son ordre pour avoir tué le corrégidor de Lis-

bonne. L'ambassadeur de France, qui y résidait, m'ordonna de les passer en France. Je les reçus sur mon vaisseau avec d'autant plus de plaisir et de déférence, que l'un d'eux était gendre de Monsieur le maréchal de Villeroy, l'un de nos plus respectables généraux d'armée. La surprise du comte fut extrême à la vue de la tabatière que je tenais de sa maîtresse, de laquelle je me servais ordinairement. Ne sachant pas l'intérêt qu'il y prenait, je compris bientôt, par des questions réitérées qu'il me fit là-dessus, que son inquiétude n'était pas petite, et je fis, en galant homme, tout ce qui me fut possible pour le tranquilliser. Quoi qu'il en soit, chemin-faisant pour les conduire en France, je fis rencontre de quatre riches vaisseaux flessinguois, venant de Curaçao, chargés de cacao et de quelques piastres, tous quatre de 20 à 30 canons. Je les attaquai, et me rendis maître d'un des plus gros. Je menai cette prise à Saint-Malo, les trois autres s'étant sauvées à la faveur de la nuit, et je me servis de cette relâche pour débarquer Messieurs les grands de Portugal, que je laissai fort contents de toutes les attentions que j'avais eues pour eux.

Je remis sans perte de temps à la voile, et courus sur la côte d'Angleterre. J'y découvris une flotte de trente voiles, escortée par un vais-

seau de guerre anglais de 56 canons, nommé le *Prince d'Orange*. J'arrivai dessus dans le dessein de le combattre, et même de l'aborder ; mais ayant parlé chemin-faisant à un vaisseau de sa flotte, et su de lui qu'elle n'était chargée que de charbon de terre, je ne crus pas devoir hasarder un combat douteux pour un si vil objet, et, prêt à le prolonger (a), je repris mes amures en l'autre bord (b) sous pavillon anglais, pour aller chercher meilleure aventure.

Le capitaine de ce vaisseau de guerre, qui m'avait cru d'abord de sa nation, voyant par ma manœuvre qu'il s'était trompé, se mit en devoir de me donner chasse. Je fus bien aise alors de lui faire connaître que ce n'était pas la crainte qui m'avait fait éviter le combat, et, carguant mes basses voiles, je mis aussitôt en panne (c). Cette manœuvre lui fit aussi carguer les siennes et revenir en travers. Je crus en avoir assez fait, et fis rapareiller les miennes ; mais s'étant mis une seconde fois en mesure de me poursuivre,

(a) Prolonger : se ranger le long d'un navire pour l'aborder.

(b) Les amures sont les cordages fixant les coins d'une basse voile du côté d'où vient le vent. Prendre ses amures de l'autre bord, c'est présenter au vent l'autre côté du vaisseau, et ainsi changer de route.

(c) Il brasse certaines voiles sur le mât pour équilibrer celles qui reçoivent le vent sur leur face postérieure, et arrêter l'élan du navire.

je remis en panne, et faisant amener le pavillon anglais que j'avais encore à poupe, je le fis rehisser en berne pour me moquer de lui. Il fut irrité de cette bravade, et me tira deux ou trois coups de canon à balle, auxquels je répondis par autres autant, sans daigner mettre pavillon blanc. Cependant, voyant que cette fanfaronnade n'aboutissait à rien, je mis le vent dans mes voiles, et le laissai avec sa flotte. La suite fera voir dans quel embarras cette mauvaise gasconnade faillit me jeter.

Quinze jours après, je tombai, d'un temps fort embrumé, dans une escadre de six vaisseaux de guerre anglais, de 50 à 70 canons ; et me trouvant par malheur entre la côte d'Angleterre et eux, je fus forcé d'en venir au combat. Le vaisseau l'*Adventure* se trouva le premier à portée de le commencer. Nous combattîmes, toutes voiles dehors, pendant près de quatre heures, avant qu'aucun des autres vaisseaux pût nous joindre. Je commençai même d'espérer qu'étant près de doubler l'île de Sorlingues, qui me gênait dans ma course, la bonté de mon vaisseau pouvait me sauver, lorsque mes deux mâts de hune furent coupés dans une dernière bordée du vaisseau l'*Adventure*. Cet accident m'arrêta, et fit qu'il me joignit dans un instant à la portée du pistolet. Il largua ses basses voiles et vint me ranger

de si près, que je pris tout d'un coup la résolution de l'aborder, et de sauter moi-même dedans avec tout mon équipage. J'ordonnai sans balancer aux officiers qui se trouvèrent à portée, d'aller faire monter tous nos gens sur le pont, et je fis en même temps pousser la barre de mon gouvernail à bord et préparer les grappins. Déjà j'étais tout près de l'accrocher, quand par malheur un de mes lieutenants qui commandait les canons de dessous le gaillard de l'arrière (a), et qui n'avait pas encore connaissance de mon dessein, aperçut par un de ses sabords (b) le vaisseau ennemi fort près de nous, et crut que le timonnier s'était mépris. Dans cette prévention, il fit changer la barre du gouvernail, ne pouvant croire que mon intention pût être d'aborder l'ennemi. J'ignorais ce fatal changement, et attendais avec une impatience inexprimable la jonction des deux vaisseaux ; mais voyant que le mien n'obéissait pas comme il aurait dû faire à son gouvernail, je courus à l'habitacle (c) où je trouvai la barre changée contre mon ordre ; je la fis remettre, et je vis, avec le désespoir

(a) Gaillard d'arrière : partie du pont surélevée à l'arrière du mât d'artimon. Gaillard d'avant : partie du pont surélevée en avant du mât de misaine.
(b) Embrasures des canons.
(c) Sorte d'armoire où l'on place la boussole, les horloges, etc...

dans le cœur, que le capitaine du vaisseau l'*Adventure*, s'étant aperçu de mon dessein, avait fait rapareiller ses deux basses voiles et pousser son gouvernail à m'éviter. Nous étions si près l'un de l'autre que mon beaupré brisa le couronnement de sa poupe. Cependant je perdis, par cette méprise, l'occasion de tenter une des plus surprenantes actions dont on ait jamais ouï parler ; car dans la résolution où j'étais de périr ou d'enlever ce vaisseau qui était le meilleur de toute l'escadre, il est vraisemblable que j'aurais réussi et que j'aurais mené en France un vaisseau plus fort que celui qu'il m'était impossible de conserver [lequel d'ailleurs étant démâté ne se pouvait jamais sauver].

Après cet abordage manqué, le vaisseau le *Monck* vint me combattre à portée de pistolet, tandis que les vaisseaux le *Cantorbery*, le *Dragon* et le *Ruby* me tiraient de leur avant. Le commandant seul de l'escadre ne voulut jamais m'honorer d'un coup de canon. Pour l'y contraindre, je mis en travers, et lui en fis tirer cinq à six coups sans qu'il daignât me répondre d'un seul. Dans cette extrémité, je fus abandonné de tous mes gens qui se jetèrent dans le fond de la cale, malgré tous mes efforts. J'étais occupé à les arrêter, et en avais même blessé deux ou trois avec l'épée ou le pistolet, quand, pour comble de

malheur, le feu prit à ma saint-barbe (a). La peur de sauter en l'air m'y fit descendre, et, l'ayant fait éteindre, je me fis apporter sur les écoutilles (b) des barils pleins de grenades. J'en jetai un si grand nombre dans le fond de cale, que je contraignis la meilleure partie de mon équipage à remonter sur le pont. Je rétablis ainsi quelques postes, et je fis tirer quelques volées de canon de la première batterie, avant de remonter sur mon gaillard.

Je fus outré d'y trouver le pavillon bas, soit que la drisse (c) en eût été coupée par une balle, ou que, dans un moment d'absence, quelque misérable l'eût amenée. J'ordonnai à l'instant de le remettre ; mais tous mes officiers me représentèrent que cela paraissait contre les lois de la guerre, et que j'allais inutilement livrer le reste de notre équipage à la boucherie des Anglais qui ne feraient quartier à personne, si on rehissait le pavillon après l'avoir amené ; que d'ailleurs, dans l'état pitoyable où nous étions, démâtés de tous mâts et entourés d'ennemis, il était impossible de pousser plus loin la résistance,

(a) Emplacement qui contient les munitions et les ustensiles d'artillerie.

(b) Ouvertures pratiquées dans le pont pour communiquer avec l'intérieur du vaisseau.

(c) Cordage destiné à hisser ou à *amener* (abaisser) une vergue, un pavillon, etc...

à moins de vouloir tous périr de gaîté de cœur Touché de cette vérité et outré de douleur, j'allai m'enfermer dans ma chambre, ou plutôt on m'y porta, car je fus blessé d'un boulet sur la hanche, qui me jeta par terre et me fit perdre la connaissance pendant plus d'un quart d'heure. Le capitaine du vaisseau le *Monck* envoya le premier son canot me prendre. Je fus porté à son bord avec une partie de mes officiers. Il nous fit mille honnêtetés, et voulut absolument me céder sa chambre, donnant ordre de me faire panser et traiter aussi soigneusement que si j'avais été son fils.

Toute l'escadre me conduisit à Plymouth, et pendant tout le séjour qu'elle y fit, j'y fus régalé de tous les capitaines de l'escadre. Après leur départ, on me donna la ville pour prison. Cette liberté me donna occasion de lier une amitié assez étroite avec une fort jolie marchande, qui me fut d'un grand secours pour me délivrer de captivité, ainsi qu'on va le voir ; mais, pour cela, il faut se rappeler un moment l'aventure que j'ai marquée ci-dessus m'être arrivée avec le vaisseau de guerre anglais le *Prince d'Orange*, qui escortait une flotte chargée de charbon, et mon imprudence à lui riposter de deux coups de canon à balle, avant d'arborer pavillon blanc. Cette étourderie m'attira une affaire

des plus sérieuses et des plus embarrassantes.

Le capitaine de ce vaisseau, après avoir escorté sa flotte dans les lieux de sa destination, relâcha par hasard dans la rade de Plymouth, peu de jours après qu'on m'y eût conduit. Il reconnut fort bien le vaisseau que je commandais lors de notre rencontre, et présenta aussitôt requête à l'Amirauté, tendant à me faire faire mon procès pour lui avoir tiré sans pavillon, contre les lois de la guerre, et demanda que je fusse mis en prison, jusques au retour d'un courrier qu'il allait dépêcher à la reine d'Angleterre là-dessus. L'Amirauté, sur cette requête, me fit arrêter et conduire dans une chambre grillée, avec une sentinelle à ma porte ; on me laissa seulement la liberté de faire faire à manger dans ma chambre, avec permission aux officiers français de venir m'y tenir compagnie. Les capitaines mêmes des compagnies anglaises, qui gardaient les prisonniers tour à tour, y dînaient assez souvent, et ma chère marchande y venait aussi tous les jours me rendre visite. Un heureux hasard voulut qu'un Français réfugié, capitaine d'une de ces compagnies anglaises, devînt éperdûment amoureux de cette aimable personne, et, voyant la familiarité avec laquelle j'en usais avec elle, il crut que je voudrais bien lui rendre service dans ses projets amoureux, et me le proposa sans beau-

coup de cérémonie. J'eus l'esprit assez présent pour apercevoir que je pouirais tirer avantage de cette propcsition, ct je lui répondis que je le servirais très volontiers, mais qu'étant trop obsédé dans ma chambre, je ne croyais pas pouvoir jamais y réussir, s'il ne me procurait les occasions de lui parler dans un lieu plus libre ; que, s'il le jugeait à propos, je pourrais l'entretenir plus aisément, et sans aucun soupçon, dans un cabaret qui était vis-à-vis de la prison ; que je me flattais, en ce cas, de la bien disposer en sa faveur, et de le faire ensuite avertir pour qu'il vînt passer avec elle le reste de la soirée. Son amour lui fit goûter avidement cette proposition, et nous choisîmes, pour cela, le premier jour qu'il serait nommé pour la garde des prisonniers français. J'eus soin d'en prévenir ma chère marchande, et de lui représenter vivement que je succomberais bientôt à la douleur de me voir emprisonné, si elle n'avait pas la bonté de contribuer à ma liberté. Je fus assez heureux pour la toucher, et pour tirer parole d'elle qu'elle se résoudrait à faire toutes les démarches que je croirais nécessaires pour cela, son honneur sauf.

Cette précaution étant prise, j'écrivis à un capitaine d'un vaisseau suédois qui était de relâche dans la rivière de Plymouth, et que j'avais vu dans la ville. Je lui proposai de me vendre une

chaloupe équipée d'une voile, de six avirons, six fusils, autant de sabres, avec du biscuit, de la bière, un compas de route et quelques autres provisions nécessaires, le priant, avant toutes choses, de vouloir bien envoyer à la prison huit de ses matelots, sous prétexte de visiter les prisonniers français, et en même temps de leur faire porter en cachette un habit pareil au leur, pour le remettre à mon maître d'équipage, lequel, parlant suédois, et étant aussi de haute stature, pouvait se sauver mêlé avec eux quand ils sortiraient de la prison.

Ce projet fut heureusement exécuté. Mon maître d'équipage se mêla parmi ces matelots suédois et s'échappa sous ce déguisement. Il convint ensuite, avec leur capitaine, du prix de la chaloupe toute équipée pour trente-cinq livres sterling, à condition qu'elle serait prête à un jour marqué, et que six de ses matelots m'attendraient à un rendez-vous pour m'escorter jusque dans la chaloupe.

Il est bon de savoir que le cabaret, où je devais aller entretenir la marchande, était situé au penchant d'une montagne, et qu'au second étage il y avait un petit jardin qui donnait sur une rue écartée, vers le haut de cette montagne. C'était par-dessus les murs de ce jardin que j'avais imaginé de me sauver, dans le temps que ce

capitaine amoureux me croirait occupé à disposer sa maîtresse en sa faveur. J'avais ordonné pour cet effet à mon valet de chambre, qui avait la liberté de sortir pour m'acheter des provisions de table, et à mon chirurgien, qui avait aussi la permission d'aller panser nos blessés à l'hôpital, de ne pas manquer de se trouver sur les quatre heures du soir derrière ce jardin, et de m'y attendre, pour me conduire à l'endroit où les Suédois devaient venir me prendre.

Enfin ce jour tant désiré parut. Le capitaine vit entrer dans le cabaret son aimable marchande ; il me donna aussitôt congé de l'aller trouver avec un de mes officiers, qui, de son consentement, était entré dans cette confidence. A peine eus-je le temps d'embrasser cette charmante personne, et de lui dire un tendre adieu, que, plein d'impatience, j'escaladai les murs du jardin avec l'officier qui m'accompagnait. Je trouvai, derrière, mon valet de chambre et mon chirurgien, qui me conduisirent diligemment au rendez-vous marqué. Nous y trouvâmes six matelots suédois bien armés, qui [nous firent faire deux bonnes lieues à pied, et] nous escortèrent jusqu'à la chaloupe. Nous nous y embarquâmes vers les dix heures du soir, cinq que nous étions, savoir : l'officier compagnon de ma suite, mon maître d'équipage, mon chirurgien, mon valet et moi.

Aussitôt nous fîmes route, et passâmes près de deux vaisseaux de guerre anglais mouillés dans la rade, qui nous interrogèrent en passant. Nous leur répondîmes comme aurait fait un bateau du pays pêcheur, et, continuant notre chemin, nous nous trouvâmes à la pointe du jour au dehors de la grande rade, assez près d'une frégate anglaise qui courait sa bordée pour entrer à Plymouth. Par malheur pour nous, elle s'opiniâtra à vouloir nous parler, et nous allions être repris si le vent, qui cessa tout à coup, ne nous eût mis en état de l'éloigner à force de rames. Nous voilà en pleine mer, très fatigués d'avoir longtemps ramé. La nuit survint, pendant laquelle nous nous relevions, mon maître d'équipage et moi, pour gouverner, sur un compas éclairé d'un petit fanal. Je me trouvai tellement excédé de lassitude, que je m'endormis le gouvernail à la main ; mais je fus bientôt et bien cruellement réveillé par une bourrasque de vent, qui, donnant subitement et avec impétuosité dans notre voile, coucha la chaloupe et la remplit de mer dans un instant. Aussitôt je larguai l'écoute (a), et poussant le gouvernail à arriver vent arrière, j'évitai, par cette prompte manœuvre, un naufrage d'au-

(a) Il lâche le cordage amarré au coin de la voile par le bas et qui s'écarte en deux sens différents, pour donner moins de prise au vent.

tant plus évident que nous étions à quinze lieues de la plus prochaine terre. Mes compagnons, qui dormaient, se réveillèrent en sursaut avec l'eau par-dessus la tête. Notre biscuit et notre baril de bière, dans lequel la mer entra, fut tout gâté, et nous fûmes très longtemps occupés à vider l'eau avec nos chapeaux. Dès que la chaloupe fut soulagée, je fis remettre à route pendant le reste de la nuit et le jour suivant. Enfin, vers les huit heures du soir, nous abordâmes à la côte de Bretagne, deux lieues près de Tréguier. La joie de me voir échappé de tant de périls fit que je me jetai sur le rivage pour embrasser de grand cœur ma terre natale, et nous eûmes le temps de gagner un village avant la nuit, où nous trouvâmes du lait, du pain et de la paille fraîche (1).

Le jour étant venu, nous nous rendîmes à Tréguier pour y prendre des chevaux de louage qui nous menèrent à Saint-Malo. En y arrivant, j'appris que mon frère aîné était parti pour Rochefort, où il armait le vaisseau du roi le *Français*, de 48 canons, à dessein de m'en conserver le commandement jusqu'à mon retour d'Angleterre. Je pris aussitôt la poste pour l'aller joindre, et je trouvai ce vaisseau mouillé aux rades de La Rochelle, tout prêt à faire voile.

Je montai dessus, et cinglant en haute mer,

j'établis ma croisière sur les côtes d'Irlande et d'Angleterre. Je pris d'abord cinq vaisseaux chargés de sucre ou de tabac, ensuite un sixième chargé de mâts et de pelleteries venant de la Nouvelle-Angleterre ; ce dernier s'était séparé, depuis deux jours, d'une flotte de cinquante voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre anglais, l'un nommé le *Sans-Pareil* [the *Non-Such*], monté de 50 pièces de canon, et l'autre le *Boston*, monté de 38, mais qui était percé à 72. Les habitants de Boston avaient fait construire exprès ce dernier vaisseau, et l'envoyaient en présent au prince d'Orange, tout chargé de gros mâts et de pelleterie. J'eus grand soin de m'informer de l'aire du vent [a] où cette flotte pouvait être, et, courant à toutes voiles de ce côté, j'en eus connaissance vers midi.

L'impatience que j'avais de prendre ma revanche me fit, sans balancer, attaquer les deux vaisseaux de guerre qui l'escortaient. Je fus heureux, dans mes premières bordées, de démâter le vaisseau le *Boston* de son grand mât de hune, et de lui couper sa grande vergue, ce qui le mit hors d'état de troubler le dessein que j'avais d'aborder le vaisseau le *Sans-Pareil*. Cet abordage ne tarda pas à être exécuté, et notre grappin

[a] Direction du vent.

fut jeté au milieu de notre feu mutuel de canon, de mousqueterie et de grenades. J'en fis jeter un si grand nombre sur ses ponts et ses gaillards, qu'ils furent bientôt nettoyés. Alors, faisant battre la charge, et mes gens se présentant pour sauter à l'abordage, le feu prit à sa poupe si vivement, que, dans la crainte de brûler avec lui, je fus contraint de faire pousser au large. Cet embrasement ne fut pas plutôt éteint que je raccrochai le vaisseau le *Sans-Pareil* une seconde fois ; mais le feu prit aussi dans ma voile de misaine, et dans la hune, qui me mit encore dans la nécessité de déborder (a). Sur ces entrefaites la nuit vint, pendant laquelle toute la flotte se dispersa. Les deux vaisseaux de guerre furent les seuls qui se conservèrent (b), et que je conservai de même très soigneusement. Cependant, je fus obligé de faire changer toutes mes voiles criblées ou brûlées, pendant que les ennemis étaient occupés de leur côté à se raccommoder.

Dès que le jour parut, je recommençai le combat avec la même vigueur, et me présentai une troisième fois à l'abordage du vaisseau le *Sans-Pareil* ; mais au milieu de notre feu mutuel de canon et de mousqueterie, ses deux grands

(a) Se détacher, se dégager de l'abordage.
(b) Continuèrent à naviguer de conserve.

mâts tombèrent sur notre porte-haubans (a). Cet accident, qui le mettait hors de combat, me fit pousser au large sans permettre qu'on sautât à bord de l'ennemi, afin de pouvoir courir, sans perte de temps, sur le vaisseau le *Boston*, qui faisait alors force de voiles pour s'enfuir. Je le joignis, et, m'en étant rendu maître après quelque résistance, je revins sur le *Sans-Pareil* qui se rendit aussi, étant rasé comme un ponton, et hors d'état de s'enfuir et de résister.

Ces deux vaisseaux étant soumis, un Hollandais, capitaine d'une prise que j'avais faite quelques jours auparavant, monta de notre fond de cale sur le gaillard, pour venir m'en faire compliment. Il me dit qu'il venait aussi de gagner une petite victoire sur le capitaine de la prise anglaise, qui m'avait le premier donné avis de cette flotte, et qu'étant descendus tous deux ensemble au fond de cale, un moment avant notre combat, l'Anglais lui avait dit :

— Camarade, réjouissez-vous, car vous serez bientôt en liberté ; le vaisseau le *Sans-Pareil* est commandé par un des plus braves hommes d'Angleterre, qui, avec ce même vaisseau, a pris à l'abordage M. Bart et M. de Forbin. D'ailleurs, il s'est fortifié de l'équipage d'un vais-

(a) Pièces de bois en saillie sur les côtés du vaisseau, où s'attachent les cordages qui maintiennent les mâts.

seau de guerre, de 40 canons, qui s'est perdu à la côte de Boston ; son camarade est, de son côté, bien armé et bien commandé ; ils prendront certainement ce vaisseau français qui n'est pas capable de leur résister longtemps.

Le capitaine hollandais m'assura qu'il lui avait répondu que j'étais plus brave qu'eux, et qu'il parierait sa tête que je remporterais la victoire. L'Anglais indigné répliqua à celui-ci qu'il en avait menti, et l'autre lui ayant donné un bon soufflet, ils en étaient venus aux prises. Le Hollandais fut vainqueur, et vint, dans le moment, me raconter son combat, en me demandant en grâce de faire monter l'Anglais sur le pont pour lui faire voir ses deux vaisseaux rendus, et le faire crever de dépit. En effet, je l'envoyai chercher ; il faillit à devenir fou, quand il eut vu le *Boston* et le *Sans-Pareil* dans le pitoyable état où je les avais réduits ; il se retira bien confus, jurant comme un païen et s'arrachant les cheveux.

Cependant, j'eus beaucoup de peine à pouvoir amariner ces deux vaisseaux. Ma chaloupe et mon canot étaient hachés de coups de canon, et il survint un orage qui nous mit tous trois dans un très grand péril, par le désordre où nous avait mis un combat si long et si opiniâtre. Le capitaine et les officiers du vaisseau le *Sans-*

Pareil furent tous tués ou blessés, et l'on m'apporta les brevets de Messieurs Bart et Forbin, qui avaient été ci-devant pris par ce même vaisseau. J'eus dans cette action près de la moitié de mon équipage hors de combat, et la tempête nous sépara les uns des autres. M. Boscher, mon capitaine en second, qui s'était distingué dans cette action, et à qui j'avais donné le commandement du vaisseau le *Sans-Pareil*, fut obligé de faire jeter à la mer tous ses canons de dessus son second pont et son gaillard, et se trouvant sans mâts, sans canons et sans voiles, se sauva miraculeusement au Port-Louis, par l'habileté de celui qui le montait. Le vaisseau le *Boston* fut repris par quatre corsaires flessinguois, à la vue de l'île d'Ouessant, et ce fut avec bien de la peine que je gagnai le port de Brest avec mon vaisseau démâté de son petit mât de hune, de son artimon, et tout délabré. Mon malheur fut tel en cette campagne, que quatre de mes prises firent naufrage ou tombèrent aux mains des ennemis.

Le feu roi Louis-le-Grand, toujours attentif à récompenser la vertu militaire, voulut honorer cette action d'une épée. Je la reçus avec une lettre très obligeante du ministre de la Marine, qui m'exhortait à remettre mon vaisseau en état de reprendre la mer, et d'aller joindre M. le mar-

quis de Nesmond aux rades de La Rochelle. J'obéis, et ne perdis pas un moment à me rendre à destination.

ANNÉE 1695.

Nous nous trouvâmes cinq vaisseaux de guerre sous son commandement, savoir : l'*Excellent*, de 62 canons, monté par M. le marquis de Nesmond (1) ; le *Pélican*, de 50, par M. le chevalier Des Augers ; le *Fortuné*, de 56, par M. de Beaubriand-l'Evesque ; le *Saint-Antoine*, de 56 canons, vaisseau de Saint-Malo, par M. de La Ville-Estreux, et le *Français*, de 48 canons, que je montais.

Cette escadre étant allée croiser à l'entrée de la Manche, nous y trouvâmes trois vaisseaux de guerre anglais, que nous chassâmes sous pavillon anglais, et m'étant trouvé un peu de l'avant du reste de notre escadre, dans les eaux du plus gros vaisseau ennemi, monté de 76 canons, et nommé l'*Espérance*, je le joignis à bonne portée de fusil, et me préparai à l'aller aborder, avec dessein de ne lui pas tirer un coup avant d'avoir jeté mes grappins à son bord.

Dans cette situation, M. le marquis de Nesmond tira un coup de canon à balle sous le vent, sous pavillon anglais. Tous mes officiers me repré-

sentèrent que puisqu'il n'avait pas arboré pavillon blanc, ce coup de canon à balle ne pouvait être qu'un commandement pour moi de l'attendre, et que, si je n'y déférais pas, je tomberais dans le cas de désobéissance. Le dessein du commandant ne pouvant être de me faire combattre sous pavillon anglais, j'eus une peine infinie à céder à leurs remontrances, et à consentir qu'on carguât ma grande voile et qu'on amenât un peu les perroquets, très contrit de laisser échapper une si belle occasion de me distinguer. Je le fus bien davantage un quart d'heure après, quand je vis que M. le marquis de Nesmond mettait enfin pavillon blanc, et tirait un autre coup de canon à balle pour commencer le combat. Je fis à l'instant rapareiller ma grande voile, et donner toute ma bordée au vaisseau l'*Espérance* ; M. de La Ville-Estreux attaqua en même temps le vaisseau l'*Anglesey*, de 58 canons ; mais à peine eûmes-nous tiré trois ou quatre bordées, que M. le marquis de Nesmond joignit le vaisseau l'*Espérance*, et le combattit si vivement, qu'il le démâta de son grand mât, et s'en rendit maître après une assez belle résistance. M. de la Ville-Estreux, capitaine de réputation, fut blessé à mort en combattant l'*Anglesey*, et son vaisseau fut tellement désemparé, que l'autre se sauva avec son camarade à la faveur de la nuit.

Je fis mes justes plaintes à M. le marquis de Nesmond de ce qu'il m'avait obligé de carguer ma grande voile, par le premier coup de canon à balle qu'il avait tiré sous pavillon anglais, m'ayant privé par là de l'honneur que j'aurais acquis en abordant le vaisseau l'*Espérance* ; que mes officiers et tout mon équipage pouvaient lui en rendre témoignage, et qu'il était bien triste pour moi qu'il se fût servi de son autorité pour profiter de cette occasion à mon préjudice. Il me répondit qu'il en était très fâché pour l'amour de moi, mais que c'était une méprise de son capitaine de pavillon, qui n'avait pas fait attention au pavillon anglais.

Il est aisé de juger par cet exposé qu'il n'y avait certainement pas de ma faute. Cependant, les équipages des autres vaisseaux, qui avaient tous les yeux sur moi comme étant le plus près des ennemis et qui me virent carguer ma grande voile, ne firent pas attention que notre général avait tiré un coup de canon à balle sous pavillon anglais, et furent assez injustes pour interpréter à mon désavantage la manœuvre que j'avais faite par obéissance. Ils me taxèrent même de peu de zèle dans leurs chansons matelotes, mais ils en ont fait tant d'autres depuis à mon honneur, qu'ils ont bien authentiquement réparé cette injustice. Quoi qu'il en soit, M. le marquis de

Nesmond fut si content de ma conduite, qu'il se fit un plaisir d'en rendre témoignage à la Cour. Elle voulut bien me continuer le commandement du vaisseau du roi le *Français*, pour aller avec le vaisseau le *Fortuné*, monté par M. de Beaubriand-Lévêque, détruire les baleiniers hollandais sur les côtes du Spitzberg.

Dans ce dessein, nous appareillâmes tous deux du Port-Louis, après y avoir fait caréner nos vaisseaux, et nous fûmes tellement contrariés par les vents, que nous nous trouvâmes forcés d'aller faire de l'eau aux îles Féroë ; après quoi, la saison étant trop avancée pour aller jusqu'aux côtes du Spitzberg, nous restâmes à croiser sur les Orcades. Enfin, rebutés de n'y trouver aucun vaisseau ennemi, nous fîmes route pour aller consommer le reste de nos vivres sur les côtes d'Irlande.

Le malheur que nous avions eu de ne rien rencontrer pendant près de trois mois de croisière avait consterné les officiers et les équipages de nos deux vaisseaux. J'étais le seul qui les encourageais, par un secret pressentiment qui ne me quitta jamais, et qui me donnait un air content au milieu d'une tristesse générale.

La joie et la confiance que je m'efforçais de leur inspirer se trouva heureusement justifiée par la rencontre que nous fîmes, sur les Blasques, de trois vaisseaux anglais venant des Indes orientales, de 58, 56 et 38 canons, très considérables par leur force et par leur richesse. Le vaisseau le *Fortuné*, qui se trouva le plus près d'eux, m'attendit, et sitôt que je l'eus joint, nous les attaquâmes sans balancer. Mon camarade, comme le plus fort, donna le premier sa bordée en passant au commandant anglais, et, poussant sa pointe, alla combattre le second et s'en rendit maître. Pour moi, qui le suivais mon beaupré sur sa poupe, je m'attachai à réduire le commandant sitôt qu'il l'eut dépassé ; après quoi je courus sur le troisième vaisseau que je combattis, et dont je me rendis maître après une résistance opiniâtre. Nous amarinâmes ces trois prises d'une manière à pouvoir se défendre en cas de besoin, et nous les escortâmes jusque dans le Port-Louis. La richesse de ces trois vaisseaux produisit à mes armateurs plus de vingt pour un de profit, malgré les grands pillages que les équipages y firent, et que j'avais empêchés de tout mon pouvoir.

Après cette campagne, je voulus faire un voyage de Paris pour me faire connaître de Monseigneur l'Amiral (1) et du ministre de la Marine (2),

mais surtout pour me donner la satisfaction de contempler à mon aise la personne de Louis-le-Grand, pour lequel, dès ma tendre jeunesse, j'avais eu des sentiments d'amour et de vénération inexprimables. Mon admiration redoubla à la vue de cet auguste monarque. M. de Pontchartrain voulut bien me présenter à Sa Majesté, qui daigna me témoigner être content de mes faibles services. Je sortis du cabinet de ce prince le cœur pénétré de la douceur et de la noblesse qui régnaient dans ses paroles et dans ses moindres actions. Le désir que j'avais de me rendre digne de son estime en devint plus ardent, mais, par malheur pour moi, les occasions ne s'en présentèrent pas sitôt, et je n'eus que trop de temps pour exercer la passion violente que j'avais pour le beau sexe. Cependant, las de mener une vie si honteuse, je me rendis au Port-Louis à dessein d'y armer le vaisseau de guerre le *Sans-Pareil*, que j'avais pris sur les Anglais, et je ne fis monter dessus que 42 canons, au lieu de 50 qu'il avait, afin de le rendre plus léger et plus propre à courir.

ANNÉE 1696.

Ce vaisseau étant prêt, je mis à la voile et fus croiser sur les côtes d'Espagne. J'appris

par quelques vaisseaux neutres que je trouvai, que trois vaisscaux hollandais marchands attendaient, dans le port de Vigo, l'arrivée d'un vaisseau de guerre anglais qui devait les prendre en passant et les conduire à Lisbonne. Sur ces avis, je résolus d'aller en faire le personnage.

En effet, je m'y présentai sous pavillon anglais avec mes basses voiles carguées, mes perroquets en bannière, et un yach (a) anglais au bout de ma vergue d'artimon, manœuvre que j'avais souvent vu faire aux Anglais en pareille occasion.

Deux dc ces trois vaisseaux hollandais, trompés par la fabrique anglaise de mon vaisseau et par ma manœuvre, mirent à la voile et se rangèrent sous ma bannière. Le troisième en eût fait autant s'il eût été prêt. Ces vaisseaux étaient chargés de gros mâts et autres bonnes marchandises, et je fis route pour les conduire dans le premier port de France. Chemin-faisant, je me trouvai un beau matin à trois lieues sous le vent de l'armée navale des ennemis. Dans cette extrémité, je pris mon parti sans balancer. J'ordonnai à mes deux prises de faire aussitôt vent arrière sous pavillon hollandais, ensuite, me confiant dans la bonté et surtout dans la fabrique de mon

(a) Pavillon.

vaisseau qui était anglais, je fis voile vers l'armée ennemie, avec autant de confiance que j'aurais pu faire si j'avais été véritablement un de leurs vaisseaux qui, après avoir parlé à des vaisseaux étrangers, eût voulu se rallier à son corps.

Il s'était d'abord détaché deux gros vaisseaux et une frégate d'environ 36 canons, pour venir me reconnaître ; mais ces vaisseaux, abusés par ma manœuvre, cessèrent bientôt la chasse et retournèrent à leurs postes. La seule frégate s'opiniâtra à vouloir parler à mes deux prises, et les joignait visiblement. Je naviguais alors avec toute l'armée, avec autant de tranquillité que si j'en avais fait partie.

Cependant, fâché de voir mes prises prêtes à tomber au pouvoir de cette frégate, [et comme j'avais remarqué que mon vaisseau allait beaucoup mieux que le vaisseau le plus près de nous], je fis courir mon vaisseau un peu largue (a), pour me mettre insensiblement de l'avant des vaisseaux les plus voisins, et tout d'un coup je forçai de voiles, pour aller me placer entre mes prises et la frégate qui les poursuivait. J'y arrivai assez à temps pour lui barrer le chemin et pour la combattre, à la vue de toute l'armée. Je l'aurais même enlevée, s'il m'avait été pos-

(a) Obliquement par rapport à la route précédemment suivie.

sible de l'aborder, mais le capitaine qui la commandait, quoi qu'il eût mis d'abord son canot à la mer pour venir à mon bord, eut assez d'habileté et de défiance pour conserver le vent sur moi et pour revirer, sous le feu de mon canon et de ma mousqueterie, à la rencontre de plusieurs vaisseaux qui se détachèrent à l'instant pour courir à son secours. Leur approche me fit prendre la chasse à mon tour ; mais cette frégate se trouva tellement maltraitée, qu'elle fut obligée de mettre à la bande (a) avec un pavillon rouge sous ses barres de hune, et des coups de canon de distance en distance. Ce signal pressant d'incommodité fit que les vaisseaux les plus près s'arrêtèrent à la secourir ; ils recueillirent en même temps son canot qui, après avoir débordé pour venir à mon vaisseau, nous avait reconnus à moitié chemin, et n'avait pu regagner son bord. Toutes ces circonstances favorables me donnèrent le temps de rejoindre mes deux prises avant la nuit, et de les conduire dans le Port-Louis.

Après avoir mis ces prises en sûreté, j'allai croiser à l'entrée de la Manche, où je trouvai un vaisseau flessinguois venant de Curaçao. Je m'en rendis maître et le conduisis dans le port

(a) S'incliner de manière à élever au-dessus du niveau de la mer les avaries de sa coque.

de Brest. J'y fis caréner mon vaisseau, auquel je joignis une frégate de 16 canons, dont je confiai le commandement à un de mes jeunes frères, qui m'avait donné, en plus d'une occasion, des marques de valeur et d'une capacité au-dessus de son âge.

Nous allâmes croiser ensemble sur les côtes d'Espagne, et nous y consommâmes la meilleure partie de nos vivres sans y rien rencontrer. Cela me fit naître l'envie de retourner visiter le port de Vigo, dans l'espérance d'y trouver encore quelque vaisseau, ou d'y faire au moins l'eau dont nous commencions à manquer. Pour cet effet, nous fûmes mouiller entre ce port et les îles de Bayonne, et, n'y ayant rien découvert, nous nous attachâmes à découvrir quelque endroit propre à faire aiguade. Dans cette vue, nous nous embarquâmes, mon frère et moi, dans mon canot avec quelques volontaires, et ayant remarqué une anse située du côté de babord en entrant, d'où paraissait couler un ruisseau, nous avançâmes pour le reconnaître ; mais en l'approchant nous fûmes salués de plusieurs coups de fusil, qu'on nous tira des retranchements qui bordaient le rivage. Ma première idée fut de retourner à bord de nos vaisseaux, pour ne pas s'exposer témérairement. Cependant, comme j'y avais laissé ordre, en cas de besoin, de nous envoyer

du renfort dans nos chaloupes, au premier signal que j'en ferais, mon frère, jeune homme ardent aux occasions d'honneur, me représenta qu'il serait honteux de se retirer pour de malheureux paysans qui n'étaient pas capables de tenir devant nous, que sans balancer il fallait les aller attaquer, et faire en même temps signal à nos vaisseaux de nous envoyer du secours.

J'avoue qu'une mauvaise honte et un ridicule point d'honneur l'emporta, dans cette occasion, sur la répugnance que j'avais à suivre ce conseil. Je fis mettre pied à terre à une vingtaine de jeunes gens qui étaient dans mon canot, et nous forçâmes, l'épée à la main et la baïonnette au bout du fusil, les retranchements d'où l'on nous avait tiré. Après en avoir chassé ceux qui les gardaient, nous nous établîmes dedans pour attendre le secours de nos vaisseaux. On ne tarda pas à nous envoyer cent cinquante hommes bien armés. J'en laissai vingt à la garde des retranchements que nous fortifiâmes avec les pierriers de nos chaloupes, afin d'assurer en cas de besoin notre retraite. J'en donnai cinquante autres à commander, à mon frère, lui ordonnant d'aller prendre à revers un gros bourg où les milices espagnoles s'étaient assemblées, tandis que je l'attaquerais de front avec quatre-vingts hommes qui me restaient.

Dans cette disposition, je m'avançai, tambour battant, vers l'endroit où je croyais trouver plus de résistance. Mon jeune frère, qui brûlait d'envie de se distinguer, se laissa trop emporter à son ardeur, et, pressant sa marche, attaqua devant moi les retranchements du bourg, qu'il prit à revers et qu'il emporta à la tête de sa troupe. Sa valeur lui devint funeste : il reçut, en les franchissant le premier, une blessure mortelle d'une balle de fusil qui lui traversa l'estomac. Je combattais de mon côté, et, ayant pénétré dans les retranchements, j'étais occupé à faire donner quartier à quatre-vingts Espagnols qui avaient mis bas les armes, quand je reçus cette triste nouvelle. Il me serait impossible d'exprimer jusqu'à quel point j'en fus touché. Ce trop valeureux et trop infortuné frère m'était encore plus cher par son intrépidité et par son caractère aimable, que par les liens du sang. Je devins immobile à ce récit funeste, et tout d'un coup, devenant furieux, je courus comme un forcené vers ceux des ennemis qui résistaient encore, et j'en sacrifiai plusieurs à mon ressentiment.

Cependant mes soldats s'abandonnant au pillage, et quelque troupe de cavalerie ayant paru sur une hauteur, je les ralliai promptement et courus avec empressement chercher mon frère, que je trouvai couché par terre, et baigné

dans son sang qu'un chirurgien s'efforçait d'arrêter. Je l'embrassai, les yeux baignés de larmes et le cœur percé de la plus vive douleur, et je le fis sur-le-champ emporter à bord de mon vaisseau, où je voulus l'accompagner, ne pouvant me résoudre à l'abandonner un instant dans le cruel état où je le voyais. Je donnai en même temps ordre à mes officiers de faire embarquer tous mes gens, et je chargeai un de mes cousins-germains, premier lieutenant sur mon vaisseau, du soin de les couvrir, et d'assurer notre retraite, qui se fit sans perte et sans confusion.

Mon jeune frère ne vécut que deux jours, et rendit entre mes bras son dernier soupir, avec des sentiments de religion et une fermeté héroïque. La tendresse et la douleur me rendirent éloquent pour l'exhorter dans ses derniers moments, et je demeurai dans un accablement extrême. Cependant je fis mettre nos vaisseaux à la voile pour porter son corps à Viana, place sur les frontières du Portugal, où je lui fis rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs dus à sa valeur et à son mérite, qui certainement n'était pas commun. Toute la noblesse des environs assista à ses funérailles, et parut sensible à la perte d'un jeune homme si bien fait et si valeureux.

Ce triste devoir étant achevé, je remis en

croisière et pris un vaisseau hollandais venant de Curaçao, assez riche. Je le conduisis à Brest, et j'y désarmai, l'esprit toujours travaillé de l'idée de mon frère expirant entre mes bras, qui me réveillait en sursaut toutes les nuits, et qui, pendant un fort long temps, ne me laissa pas un moment de repos.

ANNÉE 1697.

Trois mois [six mois] après, M. Des Clouseaux, intendant de la marine à Brest, m'engagea à prendre le commandement des vaisseaux le *Saint-Jacques-des-Victoires*, de 48 canons, le *Sans-Pareil*, de 42, et de la frégate la *Léonore*, de 16, qu'il faisait armer à Brest pour aller au-devant de la flotte de Bilbao. Je montai le premier vaisseau, et confiai le second à M. Boscher, mon cousin-germain, qui avait été mon capitaine en second, et dont j'avais éprouvé la valeur.

Huit jours après notre départ de Brest, j'eus connaissance de cette flotte, escortée par trois vaisseaux de guerre hollandais, commandés par le baron de Wassenaer (a), sçavoir : le *Delft* et l'*Honslardic*, de 54 canons chaque, et un troisième de 38. Le grand vent m'obligea de les

(a) Vice-amiral de Hollande.

conserver deux jours, au bout desquels j'étais près de hasarder le combat, lorsque je découvris heureusement deux frégates de Saint-Malo, de 30 et 28 canons, l'une nommée le *Faluère*, montée par M. Des Sandrais du Fresne, et l'autre, l'*Aigle-Noir*, par M. de Belle-Isle-Pépin. Nous tîmmes conseil, et disposâmes notre attaque de la manière suivante :

Les trois vaisseaux de guerre hollandais étaient en panne au vent de leur flotte : le *Delft*, commandant, au milieu ; l'*Honslardic*, à son arrière ; et le troisième de l'avant. Je devais en passant donner ma bordée à l'*Honslardic*, et, poussant ma pointe, aller aborder le *Delft*. Le vaisseau le *Sans-Pareil* devait me suivre, le beaupré sur ma poupe, et sa destination était d'accrocher l'*Honslardic* sitôt que je l'aurais dépassé. Les frégates l'*Aigle-Noir* et la *Faluère* devaient s'attacher au troisième vaisseau de guerre hollandais, et donner ensuite dans le milieu de la flotte. La frégate la *Léonore* avait ordre de prendre le plus de vaisseaux marchands qu'elle pourrait. Dans cette disposition, nous arrivâmes sur les ennemis ; mais comme j'allais ranger sous le vent le vaisseau l'*Honslardic*, il mit le vent dans ses voiles d'avant et appareilla sa misaine. Ce changement imprévu de manœuvre en apporta nécessairement à notre dis-

position, en ce qu'étant venu à l'abri des voiles de ce vaisseau, il me fut impossible de le dépasser pour aller aborder le *Delft* ; et celui-ci ayant pris le parti d'arriver sur moi, pour me mettre entre deux feux, je n'en eus point d'autre à prendre que celui d'accrocher l'*Honslardic*. Alors, le capitaine du *Sans-Pareil*, qui me suivait de fort près, se détermina sans balancer à couper le chemin au *Delft*, et ensuite à l'aborder de long en long avec une intrépidité merveilleuse. Les frégates l'*Aigle-Noir* et la *Faluère* attaquèrent en même temps le troisième vaisseau, et la *Léonore* donna dans le milieu de la flotte.

Les deux abordages des vaisseaux l'*Honslardic* et le *Delft* furent exécutés avec une égale fierté, mais avec un succès bien différent. Je fis sauter à bord du premier cent vingt de mes meilleurs hommes et la moitié de mes officiers, qui l'enlevèrent d'emblée. A l'instant même je fis pousser au large pour aller secourir le *Sans-Pareil*, qui, toujours accroché au commandant, en essuyait un feu terrible. J'arrivai près d'eux comme la poupe de mon camarade sautait en l'air, par le feu qu'un boulet avait mis à des caisses pleines de cartouches. Plus de soixante-dix hommes en furent écrasés ou jetés à la mer, et le feu était près de se communiquer à la soute aux poudres, de manière que j'attendais avec terreur le moment

de le voir sauter en l'air. Mais dans un danger aussi affreux, M. Boscher, qui commandait le *Sans-Pareil*, conserva tant de fermeté et de sang-froid, qu'il fit couper ses grappins et pousser au large, dans un état qui me fait encore frémir quand j'y pense. Piqué de ce malheureux contre-temps, et désespéré de la perte de ce brave capitaine, que je croyais inévitable, je m'avançai pour prendre sa place, et le venger, s'il était possible. Ce nouvel abordage fut très sanglant, par la vivacité de notre feu mutuel, et par le grand courage du baron de Wassenaer, qui me reçut avec une fierté étonnante. Les plus braves de mes officiers et de mes soldats furent repoussés jusqu'à quatre fois ; il y en périt même un si grand nombre, que, malgré mon dépit et tous mes efforts redoublés, je fus contraint de faire pousser au large, afin de redonner un peu d'haleine et de courage à mes gens rebutés, et de travailler à réparer ce désordre qui n'était pas petit.

Dans cet intervalle, les frégates l'*Aigle-Noir* et la *Faluère* s'étaient rendues maîtres du troisième vaisseau de guerre, et cette dernière se trouvant à portée de ma voix, j'ordonnai à M. Des Sandrais du Fresne, qui la commandait, de s'avancer sur le vaisseau le *Delft* et d'entretenir le combat, pour me donner le temps de pouvoir

revenir à la charge. Il s'y présenta avec audace et fut malheureusement tué des premiers coups. Cet accident ayant mis le désordre dans cette frégate, elle mit en travers pour m'attendre. J'appris avec douleur la mort de ce brave homme, et j'ordonnai au sieur de Langavan, son second, de me suivre pour en prendre vengeance. En effet, je retournai tête baissée raborder cet intrépide baron de Wassenaer, en résolution de périr ou de vaincre. Cette dernière scène fut si vive et si sanglante, que tous les officiers de ce généreux commandant furent tués ou blessés en soutenant l'abordage ; il fut lui-même très dangereusement blessé en quatre endroits, et tomba sur son gaillard d'arrière, où il fut pris les armes à la main. La frégate la *Faluère* jeta dans mon vaisseau quarante hommes de renfort, dont la plupart sautèrent à bord de l'ennemi.

Plus de la moitié de mon équipage périt en cette action. J'y perdis un cousin-germain, lieutenant avec moi, et deux autres parents sur le vaisseau le *Sans-Pareil*. Ce combat fut suivi d'une tempête et d'une nuit des plus affreuses, qui nous sépara tous les uns des autres. Mon vaisseau, percé de coups de canon à l'eau, et entr'ouvert par les abordages réitérés, coulait bien. Il ne me restait qu'un officier et cinquante-cinq hommes des moindres de mon équipage,

et j'avais à garder plus de cinq cents Hollandais qui étaient employés à pomper et puiser l'eau de l'avant à l'arrière ; ainsi nous étions forcés, cet officier et moi, d'avoir continuellement l'épée et le pistolet à la main, pour les contenir. Cependant toutes nos pompes et nos puits n'étant pas capables d'empêcher mon vaisseau de couler, je fis jeter à la mer tous les canons du second pont et des gaillards, boulets, pinces de fer, mâts et vergues de rechange, et jusqu'aux cages à poules. Enfin cette extrémité devint si pressante, que l'eau se déchargeait, au roulis, du fond de cale dans l'entrepont. Dans cet accablement, rien ne me toucha plus que de voir quatre-vingt malheureux blessés, fuyant l'eau qui les gagnait, se traîner à quatre pieds, avec des gémissements pitoyables, sans pouvoir leur donner aucun secours. L'horreur et la mort nous environnant de toutes parts, je me déterminai à faire gouverner sur la côte de Bretagne, qui ne pouvait être loin, dans la vue de périr au moins plus près de terre, avec le faible mais unique espoir que quelqu'un, par hasard, pouvait s'y sauver sur les débris de notre vaisseau. Mais comme, en faisant cette route, nous présentions le côté de babord au vent, et que c'était le plus endommagé de l'abordage et des coups de canon, il arriva que ce côté se trouvant en partie au-dessus de la

mer, elle n'y entra plus avec la même rapidité ; en sorte que, redoublant nos efforts, nous soulageâmes le vaisseau de deux bons pieds d'eau.

Sur ces entrefaites, les matelots que j'avais mis de garde sur le beaupré crièrent qu'ils voyaient les brisants des rochers, et que nous allions périr dessus, si on ne revenait pas dans le moment sur tribord. Il est naturel de fuir le danger le plus pressant pour allonger sa vie ; aussi nous changeâmes de route, et, en moins de trois quarts d'heure, le vaisseau se remplit d'eau comme auparavant. Trois fois nous fîmes cette manœuvre, et trois fois nous la changeâmes avant qu'il fût jour. Dès qu'il parut, nous connûmes que nous étions entre l'île de Groix et la côte de Bretagne. Je fis mettre aussitôt pavillon rouge sous les barres de hune, et tirer des coups de canon de distance en distance pour attirer un prompt secours. Par bonheur le vent avait beaucoup diminué, et nombre de bateaux se rendirent à mon bord, qui soulagèrent nos pauvres gens épuisés, et firent entrer mon vaisseau dans le port-Louis. Un heureux hasard voulut que les trois vaisseaux de guerre hollandais, et douze autres marchands de leur flotte, y arrivèrent le même jour, aussi bien que les frégates l'*Aigle-Noir*, la *Faluère* et la *Léonore*. Le vaisseau le *Sans-Pareil* s'y rendit le lendemain, tout délabré,

après avoir eu toutes les peines du monde à éteindre son feu, et à réparer dans la tempête le désordre où cet accident l'avait mis.

Un de mes premiers soins, en arrivant à terre, fut de m'informer du baron de Wassenaer, que je savais très grièvement blessé. Je sus qu'on l'avait transporté au Port-Louis dans un état très dangereux, et je courus avec empressement lui offrir ma bourse, et tous les secours qui pouvaient dépendre de moi. Ce valeureux guerrier, dont la vertu m'avait inspiré de l'amour et de l'émulation, n'accepta point mes offres, et se contenta de me témoigner beaucoup de reconnaissance. Il ne put cependant s'empêcher de me marquer que, dans la confusion d'un affreux abordage, on n'avait pas eu pour sa vertu tous les égards qu'elle méritait. Je sentis de cet aveu une confusion et une indignation si grandes contre l'officier qui commandait dans le vaisseau le *Delft* après qu'il avait été enlevé (a), qu'après lui en avoir fait des reproches très aigres et des mortifications encore plus sensibles, je n'ai pu de ma vie, quoiqu'il fût mon proche-parent, le regarder d'un bon œil. En effet, quiconque n'est pas capable d'aimer et de respecter la valeur dans son ennemi, n'a pas le cœur bien fait ni les

(a) Le capitaine de prise du *Delft*.

inclinations généreuses, et c'est une des plus grandes mortifications que j'aie ressenties de ma vie, que celle de n'avoir pu témoigner à ce brave baron de Wassenaer, toute l'estime et la vénération que j'avais pour son mérite distingué.

Sur le compte que M. de Pontchartrain rendit au feu roi de cette action, il eut la bonté de me prendre à son service en qualité de capitaine de frégate légère. Sensible à cette grâce, autant que peut l'être un sujet plein de zèle et d'admiration pour son prince, je ne pus attendre le désarmement de mes vaisseaux délabrés, pour aller en remercier Sa Majesté. Je lui fus présenté par M. de Pontchartrain dans son cabinet, et j'y reçus des marques de sa bonté et de sa satisfaction, qui touchèrent mon cœur d'autant plus vivement, qu'une forte inclination m'attachait naturellement à cet auguste monarque. Le baron de Wassenaer eut aussi l'honneur de lui faire sa révérence après qu'il fut guéri de ses blessures, et sa valeur lui fit recevoir de Sa Majesté des marques de bienveillance et d'estime tout à fait distinguées. Il est vrai que personne ne connaissait si bien qu'Elle le prix de la vertu, et ne savait aussi mieux la récompenser. L'aversion que j'ai toujours eue pour le personnage de courtisan ne m'empêchait cependant pas de lui faire assidûment ma cour, et même d'y trouver du plai-

sir ; mais comme ce n'était pas par cet endroit que je désirais le plus mériter la continuation de ses bontés, je sollicitai et j'obtins de Sa Majesté ses vaisseaux le *Solide* et l'*Oiseau*, pour aller faire la guerre à ses ennemis, et croiser sur les côtes d'Angleterre. Dans cette vue, je pris congé d'Elle, et me rendis en poste à Brest. J'engageai même, en passant à Saint-Malo, deux de mes amis à m'y venir joindre, avec deux autres vaisseaux de 36 canons ; et nous étions prêts de mettre ensemble à la voile, quand le roi jugea à propos de donner la paix à l'Europe, ce qui m'obligea à faire rentrer mes vaisseaux dans le port de Brest, et d'y désarmer.

Pendant les quatre années que dura cette paix, je passais les hivers à Brest, lieu de mon département, et les étés à Saint-Malo, où, depuis le bombardement de cette ville par les Anglais, le roi envoyait tous les printemps un corps d'officiers et de soldats de la Marine. Je traînais en tous lieux après moi la même faiblesse pour le beau sexe, et le même goût pour toutes sortes d'exercices. Au milieu de cette occupation, il m'arriva une affaire, à Saint-Malo, qui tirait son origine de la première campagne que j'avais faite sur mer ; la voici :

Un gentilhomme des environs de cette ville, avec qui j'avais fait cette première campagne,

et qui, dans ce temps-là, me témoignait toutes sortes d'amitiés, ayant vu qu'à notre retour j'avais gagné quelque argent au jeu, entreprit de me le filouter, et comme cela était malaisé, par la connaissance que j'avais de la plupart des tours ordinaires, il s'avisa de me proposer une partie de campagne chez son frère aîné, homme avide de ces sortes d'aubaines autant que son cadet, sous prétexte de m'y procurer le plaisir de la chasse. J'acceptai la proposition, et y fus reçu de la meilleure grâce du monde. Le résultat de tant d'honnêtetés fut de m'engager à jouer tous les soirs au piquet avec l'aîné. Je m'y livrai sans défiance, et ne m'aperçus pas que mon infidèle ami regardait, en se promenant, mon jeu, et, par des signes bien concertés, marquait à son frère à quoi il devait porter; ainsi c'était un miracle quand de dix parties j'en pouvais gagner une.

Les caresses simulées de mon perfide camarade m'avaient si bien aveuglé, que, quoiqu'initié dans ces mystères, je ne m'en défiai qu'après avoir perdu quarante pistoles que j'avais, et trente autres sur ma parole. Je fus obligé, en prenant congé d'eux, de leur en laisser mon billet, et je les priai de n'en point parler à cause de ma famille, les assurant qu'au retour de ma seconde campagne que j'étais prêt de faire, je les paierais régulièrement.

En effet, malgré ma juste défiance, il est sûr que j'aurais acquitté ma parole, s'ils avaient tenu la leur ; mais je ne fus pas sitôt embarqué qu'ils firent signifier mon billet à ma mère le plus malhonnêtement du monde. Ils en furent déboutés, et leur vilain procédé me piqua très vivement. Aussi, bien loin de vouloir les satisfaire à mon retour, je prétendis au contraire leur faire rendre, si j'avais pu, les quarante pistoles qu'ils m'avaient filoutées. Cependant cette affaire en était demeurée là, lorsqu'ils s'avisèrent, fort longtemps après, de me faire signifier devant les maréchaux de France par-dessus les haies, et faute à moi d'avoir comparu, ils surprirent un ordre de m'arrêter. J'en reçus l'avis à Versailles où j'étais, et j'allai, sans balancer, me présenter devant mes juges. Je leur fis une peinture si naturelle du vilain procédé de ces gens-là, et de quelques autres de leurs tours, dont j'offris de fournir des preuves s'il en était besoin, qu'ils demeurèrent persuadés de cette vérité, firent une très sévère réprimande à mes parties, et me renvoyèrent hors de cour et de procès.

Or, depuis cette scène, il y avait fort longtemps que nous ne nous étions vus, mon indigne camarade et moi, et j'en avais perdu la mémoire, quand il vint, à l'heure que j'y pensais le moins, s'asseoir près de moi sur le théâtre d'une comédie

qui se donnait à Saint-Malo. Je changeai de couleur, et m'informant adroitement de sa demeure, j'allai l'attendre au passage, lui fis mettre l'épée à la main, et le couchai sur le pavé de deux coups d'épée. Il en fut six semaines au lit, et cette affaire s'étant passée la nuit, à la clarté des lanternes des rues, elle n'eut point d'autre suite que celle de nous faire comparaître tous deux, quand il fut guéri, devant le commandant de la place, qui nous défendit, de la part du roi, toutes voies de fait.

ANNÉE 1702.

Sur la fin de ces quatre années, je fus nommé, pour embarquer en second, sur le vaisseau du roi la *Dauphine*, monté par M. le comte d'Hautefort, aujourd'hui lieutenant-général. Mais la guerre s'étant déclarée, on me fit débarquer pour armer en course les frégates du roi la *Bellone* et la *Railleuse*, de 38 et 24 canons. Comme il n'y avait point alors d'autres vaisseaux à Brest propres à croiser, je fus obligé de me borner à ces deux-là, et j'en engageai deux autres, de 40 canons chaque, à venir me joindre de Saint-Malo à Brest.

L'un d'eux, commandé par M. Porée, de Saint-Malo, capitaine de réputation, s'y rendit

le premier, et l'autre tardant trop, nous mîmes tous trois à la voile, et fûmes croiser sur les Orcades. Nous y prîmes trois vaisseaux hollandais venant des côtes du Spitzberg ; mais la tempête nous ayant tous séparés les uns des autres, elle fit périr deux de nos prises sur les côtes d'Écosse. L'orage ayant cessé, je me trouvai seul, et cherchant à rejoindre mes camarades, je rencontrai, au lieu d'eux, un vaisseau de guerre hollandais de 38 canons, qui croisait pour couvrir les pêcheurs de harengs et qui m'attendit en panne avec ses basses voiles carguées et son grand hunier sur le mât. Je voulus le prolonger sous le vent et l'aborder de long en long, mais sitôt que mon beaupré fut par le travers de sa poupe, il appareilla sa misaine, traversa ses voiles d'avant, mit son grand hunier en ralingue et arriva si promptement, que malgré mon attention et mes précautions, je ne pus l'empêcher de mettre mon beaupré dans ses grands haubans (a). Cette situation désavantageuse fit que j'essuyai le feu de toute son artillerie, sans pouvoir lui riposter que de deux canons de l'avant ; et j'étais perdu, si je n'avais pris le parti de faire sauter, à l'instant même, tout mon équipage à

(a) Par cette manœuvre, le Hollandais s'est placé de manière à prendre la frégate de Du Guay-Trouin en enfilade sous le feu de son artillerie.

bord du vaisseau ennemi. Le plus jeune de mes frères, qui était mon premier lieutenant, sauta le premier dedans, tua un des officiers à ma vue, et se distingua par des actions de valeur au-dessus de son âge. Cet exemple d'intrépidité anima si puissamment le reste de mes gens, qu'il ne resta dans mon vaisseau que les mousses, un seul pilote et les timonniers. Le capitaine hollandais et tous ses officiers furent tués, et leur vaisseau fut enlevé d'emblée, sans quoi je ne pouvais m'empêcher de succomber, ayant déjà reçu deux coups de canon dans ma fosse aux lions (a), quatre autres dans mes mâts de beaupré et de misaine, et trois autres dans mon grand mât ; de manière que toute son artillerie m'enfilant de l'avant à l'arrière, c'était une nécessité de vaincre brusquement ou de périr sans ressources.

Nos deux vaisseaux furent tellement maltraités dans cet abordage, que pour les rétablir je fus obligé de relâcher dans un port de l'île d'Hitland [Shetland]. Nous y fûmes surpris par un coup de vent impétueux, qui, m'ayant mis dans un danger évident de périr à l'ancre, me força de mettre à la voile, et d'y laisser le vaisseau de guerre hollandais. Il en sortit aussi peu de temps après,

(a) Chambre où l'on garde les agrès et apparaux de rechange, le goudron, etc...

et fit naufrage sur les côtes d'Écosse. Je pris encore un autre vaisseau hollandais qui coula bord, et dont je sauvai l'équipage avec bien de la peine et du péril.

Rebuté de ces tempêtes continuelles et ne retrouvant point mes camarades, je fis route pour aller croiser à l'entrée de la Manche. La tempête opiniâtre m'y accompagna et me démâta de mon beaupré, de mon mât de misaine et de mon grand mât de hune, au milieu de la nuit. Cet accident me fit encore envisager la mort d'assez près ; mais la Providence me conserva, et me donna la force de gagner le port de Brest, où je désarmai.

Mes deux camarades ne furent pas plus heureux. M. Porée ayant rencontré et attaqué vivement un vaisseau de guerre hollandais, eut le bras emporté d'un boulet de canon, comme il était prêt de l'aborder, et reçut un instant après, une autre blessure au bas-ventre, dont il n'échappa que par miracle.

La frégate la *Railleuse*, montée par un de mes cousins-germains, se trouva forcée de faire vent arrière au gré du vent qui la poussa vers Lisbonne. Elle y relâcha, et de là se rendit à Brest, sans avoir fait aucune prise.

ANNÉE 1703.

L'année suivante, le roi m'accorda ses vaisseaux l'*Eclatant*, de 66 canons, le *Furieux*, de 60, et le *Bien-Venu*, de 30. Je montai le premier, sur lequel je ne fis monter que 58 canons, et sur le *Furieux* que 56, afin de les rendre plus légers. M. Desmarets-Herpin, lieutenant du port de Brest, prit le commandement de ce dernier, et M. Des Marques, lieutenant de vaisseau, celui du *Bien-Venu*. Je fis joindre à ces trois vaisseaux deux frégates de Saint-Malo, de 30 canons, pour aller tous cinq détruire la pêcherie des Hollandais, sur les côtes du Spitzberg.

Ces deux frégates m'étant venues joindre à Brest, nous mîmes à la voile, à dessein d'aller croiser quelque temps sur les Orcades, au-devant de quinze vaisseaux hollandais venant des Indes orientales, qui devaient passer dans ces parages, suivant les avis que j'en avais reçus. Y étant arrivés, nous eûmes connaissance de quinze vaisseaux que nous ne pûmes bien distinguer, à cause de la brume. L'attente où nous étions de pareil nombre de vaisseaux des Indes nous fit espérer que c'était eux, et nous fîmes de la voile pour les reconnaître de plus près ; mais le brouillard s'étant dissipé, nous connûmes que

c'était une escadre de gros vaisseaux de guerre hollandais, qui croisaient au-devant de ceux que nous cherchions. Nous mîmes sans balancer toutes nos voiles au vent, afin de les éviter. Cependant il se trouva parmi eux cinq ou six vaisseaux frais carénés, allant si bien, contre l'ordinaire des Hollandais, qu'ils joignaient à vue d'œil les vaisseaux le *Furieux* et le *Bien-Venu*. Ce dernier surtout était prêt à tomber entre leurs mains ; et comme l'*Eclatant* que je montais était le meilleur de ma petite escadre, je fis carguer mes basses voiles, et restai de l'arrière d'eux pour les couvrir, faisant en cela l'office du bon pasteur qui veut bien se sacrifier pour son troupeau.

Dieu bénit mes soins, et permit que le premier vaisseau ennemi de 60 canons, qui vint me combattre à la portée du pistolet, fut, en trois ou quatre bordées de canon et de mousqueterie, démâté de tous ses mâts, et mis hors de combat. Les quatre vaisseaux les plus près, qui chassaient sur le *Furieux* et le *Bien-Venu*, lancèrent aussitôt de mon côté pour soutenir leur camarade. Je les attendis sans me presser, les saluant l'un après l'autre de quelques volées de canon, afin de les amuser et de les attirer davantage. En effet, ils s'engagèrent alternativement à me canonner un assez long temps pour donner

lieu à tous les vaisseaux de mon escadre de les éloigner sensiblement, et même de les perdre de vue dans un brouillard qui se leva. Les vaisseaux ennemis s'opiniâtrèrent à me poursuivre et à me tirer du canon tant que je fus à leur portée ; mais sitôt que je vis mes camarades hors de péril, je fis de la voile, et je quittai cette escadre en assez peu de temps ; après quoi je repris mes amures du côté que mes vaisseaux avaient fait route, et fus assez heureux pour les rejoindre avant la nuit.

M. le chevalier de Courserac, lieutenant de vaisseau, qui était mon capitaine en second, me seconda de la tête et de la main dans cette occasion scabreuse, avec beaucoup de valeur et de sang-froid. Nous n'eûmes qu'environ trente hommes hors de combat ; c'est pourtant de toutes mes aventures celle qui m'a le plus satisfait, et qui m'a paru le plus propre à m'attirer l'estime des cœurs vraiment généreux.

La rencontre de cette escadre hollandaise m'empêcha de croiser plus longtemps sur ces parages, et me fit aller droit aux côtes du Spitzberg. Nous y prîmes, rançonnâmes ou brûlâmes plus de quarante vaisseaux hollandais. La brume nous en fit manquer un grand nombre d'autres. Il y en avait deux cents dans le port de Groen-

haven (a), et sur l'avis que j'en eus, je me présentai pour y entrer. Déjà j'étais engagé entre les deux pointes qui forment cette baie, quand il se leva un brouillard si épais, avec un calme si profond que nos vaisseaux, ne pouvant gouverner, furent jetés par les courants jusqu'au nord de l'île Vorland, par les 81 degrés de latitude nord, et si près d'un banc de glace qui s'étend à perte de vue, que nous eûmes beaucoup de peine à nous empêcher de donner dedans. Heureusement il vint un peu de vent qui nous poussa au large, et nous mit en état de retourner visiter le port de Groenhaven ; mais y étant arrivés, nous trouvâmes que les deux cents vaisseaux hollandais en étaient sortis, avec l'aide d'un grand nombre de bateaux dont ils sont pourvus pour la pêche de la baleine, qui les remorquèrent pendant le calme qui nous avait transportés vers le Nord, et que tous ces vaisseaux rassemblés avaient pris le parti de s'en retourner promptement en Hollande, sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre. Ainsi nous ne trouvâmes dans ce port qu'environ cinquante vaisseaux neutres, munis de leurs passeports.

Les brumes sont si fréquentes dans ces parages qu'elles nous firent tomber dans une erreur fort

(a) Et non St-Gravenhagen ou La Haye, comme l'interprète l'édition Voillard.

singulière. On se sert, dans nos vaisseaux, d'horloges de sable d'une demi-heure, que les timonniers ont soin de tourner huit fois pour marquer chaque quart, qui est de quatre heures, au bout duquel l'équipage se relève. Or, il est assez ordinaire que les timonniers, pour abréger un peu leur quart, tournent cette horloge avant qu'elle soit toute écoulée (cela s'appelle manger du sable). Cette erreur, ou plutôt cette malice, ne se peut redresser qu'en prenant hauteur au au soleil, et comme nous le perdîmes de vue pendant neuf jours consécutifs, par une brume continuelle, que d'ailleurs, dans la saison et dans la latitude où nous étions, le soleil ne fait que tourner autour de l'horizon, ce qui rend alors les jours et les nuits également claires, il arriva que les timonniers, à force de manger du sable, parvinrent, au bout de huit jours, à faire du jour la nuit et de la nuit le jour, si bien que tous les vaisseaux de l'escadre, sans exception, trouvèrent au moins dix à onze heures d'erreur avant que le soleil reparût. Cela avait tellement dérangé les heures des repas et du sommeil, qu'en général nous avions tous envie de manger quand il fallait dormir, et de dormir quand il était question de manger ; mais nous n'y fîmes attention qu'après avoir été désabusés en prenant hauteur.

Au bout de deux mois de croisière sur ces parages, la saison nous obligea de faire route avec nos prises pour retourner en France. Nous essuyâmes, dans cette longue traversée, des coups de vent impétueux, qui nous séparèrent d'une partie. Il y en eut quelques-unes qui firent naufrage, quelques autres qui furent reprises par les ennemis, et nous en escortâmes quinze dans la rivière de Nantes, avec un vaisseau anglais que nous prîmes chemin faisant, et de là nous nous rendîmes à Brest pour y désarmer.

ANNÉE 1704.

A mon retour, j'obtins permission du roi de faire construire à Brest les deux vaisseaux le *Jason* et l'*Auguste*, de 54 canons chaque, avec la corvette la *Mouche*, de 8. Je pris le commandement du *Jason*, M. Des Marques celui de l'*Auguste*, et M. du Bourgneuf-Gravé monta la *Mouche*. J'établis ma croisière sur l'île des Sorlingues, qui sert ordinairement d'atterrage (a) aux vaisseaux marchands, et qui est fort fréquentée des vaisseaux de guerre anglais. J'y trouvai d'abord le vaisseau de guerre la *Revanche* [*Revenge*], de 12 canons, qui vint me reconnaître

(a) Ici, point où l'on reconnaît la terre.

à portée de canon. Mes camarades étaient alors trois lieues loin de moi ; cette considération ne m'empêcha pas de m'avancer sur l'ennemi avec ma civadière (a) prolongée, en intention et en posture de l'aborder. Il prit bientôt chasse du côté des Sorlingues, et je ne pus le joindre plus près que la portée du fusil. Nous étions même si égaux de voiles, que sans perdre ni gagner un pouce de terrain, nous combattîmes pendant trois heures, et perdîmes mes camarades de vue. Cependant, je m'opiniâtrai à le chasser et à le combattre si vivement, que ce vaisseau, pour éviter l'abordage, fut obligé de se réfugier dans le port des Sorlingues, et moi de revirer de bord pour rejoindre mes camarades.

Peu de jours après, la corvette la *Mouche* s'étant séparée la nuit, fut rencontrée par ce même vaisseau la *Revenge*, qui la joignit et s'en rendit maître. Il s'était fortifié de la compagnie du vaisseau de guerre anglais le *Falmouth*, de 54 canons, à dessein de nous chercher, l'*Auguste* et moi, pour nous combattre ; du moins s'en vanta-t-il au capitaine de la corvette la *Mouche*, quand celle fut en son pouvoir.

Sur ces entrefaites, nous eûmes connaissance pendant la nuit, d'une flotte de trente voiles

(a) Voile du mât de beaupré.

qui sortait de la Manche, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre anglais, de 54 canons, nommé le *Coventry*. Nous les conservâmes, et à la pointe du jour je fis signal au vaisseau l'*Auguste* de donner dans la flotte, et je m'avançai vers le vaisseau de guerre, en l'intention de l'aborder. Un peu trop d'ardeur me fit manquer mon abordage et le dépasser de la portée du pistolet ; mais à l'instant je revins dessus, et m'en rendis maître en moins d'une heure de combat. Douze autres vaisseaux marchands furent pris, et le reste s'échappa à la faveur de la nuit qui survint.

En conduisant toutes ces prises à Brest, nous vîmes deux gros vaisseaux avec une corvette, qui arrivaient vent arrière sur nous, et qui mirent en travers à une portée de canon au vent. Je n'eus pas de peine à reconnaître la pauvre *Mouche*, avec la *Revenge* et le *Falmouth*. Cet objet me mit tous les sens en agitation ; et quoique je fusse affaibli d'équipage et embarrassé de toutes ces prises, je ne balançai pas à mettre toutes mes voiles au vent pour les joindre et leur livrer combat. Alors, bien loin de soutenir la gageure, ils prirent la fuite honteusement, et nous les chassâmes jusques à la nuit, qui me fit rejoindre mes prises. Je les conduisis dans le port de Brest, et obtins, dans cette relâche, la permission du roi de faire encore construire la frégate du roi la *Valeur*,

de 26 canons, pour en donner le commandement à mon jeune frère, dont l'application et la valeur promettaient infiniment. Mais en attendant que cette frégate pût être achevée, je remis en mer avec le *Jason* et l'*Auguste*, et deux autres frégates de 20 canons qui se joignirent à nous. Je fis en leur compagnie, trois prises anglaises chargées de sucre, à la vue du cap Lizard. J'avais mis ma chaloupe dehors avec deux officiers et soixante de mes meilleurs hommes, pour les amariner, quand tout d'un coup il parut, à la pointe du cap, deux gros vaisseaux qui fondirent sur nous avec tant de vitesse, que je n'eus pas le loisir de reprendre mes gens, ni celui de me bien préparer au combat. J'en fis pourtant le signal à mes camarades, et courant à l'encontre du plus gros vaisseau ennemi, nommé le *Rochester*, de 64 canons, je me mis en devoir de l'aborder. Quand je fus à portée de pistolet, prêt à le prolonger, il me lâcha sa bordée de canon et de mousqueterie, qui me hacha toutes mes voiles d'avant, lesquelles se trouvant dénuées de bras de boulines [a] et d'écoutes [b] se coiffèrent sur les mâts, et firent prendre vent d'avant à mon vaisseau, malgré son gouvernail. Dans cette situation fâcheuse, l'ennemi eut le temps de me tirer

(a) Cordages pour la manœuvre des voiles.
(b) *Idem.*

une seconde bordée, qui, m'enfilant de l'arrière à l'avant, me mit beaucoup de gens hors de combat. Tous mes mâts en furent endommagés, et ma vergue de grand hunier ayant aussi été coupée en deux, tomba par malheur sur ma grande voile, qu'elle perça à droite et à gauche, et qu'elle embarrassa tellement, que je ne pouvais manœuvrer.

Sitôt que mon vaisseau eut fait son abatée (a), je ne pus que donner ma bordée à l'ennemi, et gouverner ensuite vent arrière pour travailler à me remettre en état de revenir à la charge. Je fus obligé, en faisant cette manœuvre forcée, de passer bord à bord du second vaisseau ennemi, nommé le *Modéré*, de 56 canons, contre lequel le vaisseau l'*Auguste* canonnait d'assez loin. Nous nous tirâmes en passant nos bordées mutuelles de canon et de mousqueterie, et je continuai de faire vent arrière, afin de joindre mon camarade et de me rétablir plus vite. Je voudrais pouvoir dissimuler ici que, bien loin de m'attendre, il mit des voiles pour s'éloigner de moi et des deux vaisseaux de guerre ennemis. Ceux-ci se mirent, l'une à tribord, l'autre à babord du mien, et me combattirent pendant plus d'une heure très vivement. Je faisais aussi

(a) Cédé au vent et à la lame, et écarté sa proue de la ligne du vent.

feu sur eux des deux bords, et, dans cette situation pressante, ne voulus jamais consentir qu'on appareillât mon perroquet d'avant, mes civadières, ni mes voiles d'étai, ni même que l'on coupât le cablot d'un chaloupe que j'avais à la remorque, pour ne pas témoigner aucune crainte devant des vaisseaux qui n'étaient pas plus forts que nous, et pour ne pas intimider davantage le vaisseau l'*Auguste*, qui avait mis toutes ses voiles dehors pour s'éloigner de nous. Mais par une permission particulière de la Providence, mon vaisseau, sans avoir de grand hunier ni de menues voiles, et ayant une chaloupe à la remorque, allait encore mieux que mon camarade ; en sorte qu'après avoir fait pendant un trop long temps son signal de m'attendre et de venir me parler, je fus contraint de lui lâcher un coup de canon de l'avant, qui le fit carguer ses voiles. Sitôt que les ennemis nous virent joints ensemble, ils jugèrent à propos d'arriver vent arrière, et de cesser le combat, après avoir tiré chacun leur bordée au vaisseau l'*Auguste*, pour lui marquer quelle était l'estime qu'ils avaient de sa manœuvre. Je passe le plus légèrement qu'il m'est possible sur l'ingrat procédé de cet officier, que j'avais, l'année précédente, sauvé de l'escadre hollandaise, et je n'en parlerais certainement pas, si je ne croyais être obligé

de me justifier de n'avoir pas pris ces deux vaisseaux, que je n'aurais pas dû manquer, si j'avais été passablement bien secondé. La manœuvre des deux frégates ne fut pas plus estimable ; elles se tinrent au vent avec mes prises, et hors de portée, pour juger des coups en toute sûreté.

Après cette aventure, je me rendis, avec bien de l'impatience, à Brest, dans la résolution de faire tomber le commandement du vaisseau l'*Auguste* à quelqu'autre officier de meilleure volonté ; mais celui-ci trouva tant de protection auprès de celui qui commandait dans ce port, que je fus contraint de souffrir qu'il continuât de le monter pendant le reste de la campagne. Il est vrai que nous la fîmes en compagnie du vaisseau du roi le *Protée*, commandé par M. de Roquefeuil(1), capitaine de beaucoup de réputation, aimant mieux servir sous les ordres d'un brave homme, que de commander à gens sur qui je ne pouvais plus compter. Nous croisâmes à l'entrée de la Manche, sans faire aucune rencontre digne d'attention, et je revins désarmer à Brest.

Les vaisseaux le *Jason* et l'*Auguste* y furent carénés de frais ; mais ce dernier fut monté par M. le chevalier de Nesmond, lieutenant de vaisseau, et, la frégate la *Valeur* se trouvant achevée, mon jeune frère en prit le commandement, et nous allâmes tous trois croiser à l'entrée

de la Manche. Nous y trouvâmes les deux vaisseaux de guerre anglais l'*Elisabeth*, de 70 canons, et le *Chatam*, de 54, qui arrivèrent vent arrière sur nous à dessein de nous combattre. Nous leur épargnâmes la moitié du chemin, et je me présentai pour aborder l'*Elisabeth*. Nous nous tirâmes nos bordées mutuelles de canon et de mousqueterie à bout touchant ; et, au milieu de la fumée, son petit mât de hune tomba sans que je l'eusse vu, à cause du grand feu qui sortait des deux vaisseaux. Cela fut cause que je ne pus arrêter ma course assez à temps pour jeter mes grappins à bord de l'ennemi, et que je le dépassai malgré moi de la portée du pistolet. Il profita de cette occasion, et, arrivant par ma poupe, me lâcha sa bordée de tribord, qu'il n'avait pas tirée. J'arrivai en même temps que lui, et, lui ripostant de la mienne, je le tins sous le feu de ma mousqueterie, et fis gouverner mon vaisseau de façon à ne pas manquer un second abordage. Le capitaine de l'*Elisabeth* fit tous ses efforts pour l'éviter ; mais, à la fin, je le serrai de si près, que ne pouvant se dispenser d'être accroché, et voyant mes officiers et mes soldats rangés sur le bord, tous prêts à sauter dans son vaisseau, et n'osant soutenir l'abordage, baissa son pavillon après une heure et demie de combat.

Les vaisseaux l'*Auguste* et la *Valeur*, dès le

commencement de l'action, avaient tiré leurs bordées aux deux vaisseaux ennemis, et me voyant occupé à combattre opiniâtrement le vaisseau l'*Elisabeth*, s'étaient mis en devoir d'aborder son camarade ; mais celui-ci s'étant tenu un peu au vent de l'autre, il leur fut impossible de le joindre d'assez près pour l'accrocher. Sitôt qu'il vit l'*Elisabeth* rendue, il ne balança pas à mettre toutes ses voiles dehors pour se sauver. J'étais encore à bord de l'*Elisabeth* quand il fit cette manœuvre ; je fus assez attentif pour la remarquer, et comme mon vaisseau allait beaucoup mieux que celui de mes camarades, je crus devoir leur laisser le soin de l'amariner, pour courir après le vaisseau le *Chatam*, que je savais qui était excellent. En effet, je mis tout en usage pour le joindre, et ne pus jamais l'approcher plus près que la portée du pistolet ; il fut même assez heureux pour n'être ni démâté, ni désemparé, de plusieurs bordées que je lui tirai, et l'approche de la nuit m'obligea de cesser la chasse, après l'avoir suivi jusqu'à la vue de la côte d'Angleterre.

Je rejoignis mes camarades, et le lendemain la tempête nous sépara tous les uns des autres ; le vaisseau l'*Elisabeth* se trouva même en danger de périr à la côte de Bretagne. Cet orage ayant cessé, je retrouvai le lendemain les vaisseaux

l'*Auguste* et l'*Elisabeth*, et fis route avec eux pour me rendre dans le port de Brest.

Chemin faisant, nous eûmes connaissance de deux corsaires de Flessingue sous le vent, qui nous attendirent effrontément. Je fis de la voile, et ayant gagné deux lieues sur mes camarades, je joignis le premier ces deux Flessinguois, qui étaient en panne à une portée de fusil l'un de l'autre. Je jugeai à propos de donner en passant toute ma bordée de canon et de mousqueterie au plus fort, qui était de 40 canons, et se nommait l'*Amazone*. J'espérais qu'il en aurait été démâté ou désemparé, et que le laissant au vaisseau l'*Auguste*, qui s'avançait à toutes voiles, j'aurais pu joindre et réduire aisément l'autre corsaire, qui était de 36 canons ; mais le premier n'ayant pas été fort incommodé de ma bordée, ces deux vaisseaux prirent aussitôt chasse, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ainsi je me trouvai dans le cas d'opter. Je revins sur le plus fort, qui se trouva commandé par un déterminé capitaine, lequel se défendit comme un lion pendant près de deux heures. Il est vrai que, dans le peu de temps que j'avais couru sur son camarade, il avait eu l'habileté de gagner une portée de fusil au vent, et par cette raison je n'étais pas à bien de pouvoir l'accrocher ; je n'avais même, par trop de confiance, pris aucune

précaution pour tenter ou soutenir l'abordage.

Cependant il eut bien l'audace d'arriver sur moi au milieu même du combat, et de prolonger sa civadière pour venir m'aborder ou me forcer à plier. Je fis à l'instant cesser le feu de mon canon et de ma mousqueterie, et, détachant au plus vite deux sergents pour aller chercher des haches d'armes, des sabres, des pistolets et des grenades, je fis border mon artimon (a), et pousser mon gouvernail à venir au vent, afin de seconder le dessein qu'il avait pris de venir m'aborder. Cette manœuvre arrêta son ardeur, et le fit retenir tout d'un coup le vent ; en sorte qu'il ne fit que toucher mon bossoir en passant, et pousser en même temps au large. Dans cette situation, je lui lâchai toute ma bordée de mousquetcrie et de canon, que j'avais fait charger à mitrailles ; cette décharge fut suivie de trois autres coups sur coup, qui, données à bout touchant, le démâtèrent de tous ses mâts et le rasèrent comme un ponton. Ce brave corsaire ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Je le remarquai souvent pendant le combat, qui, l'épée à la main, se portait, tête levée, de l'arrière à l'avant de son vaisseau, essuyant une grêle de coups de fusil, dont ses habits furent percés : aussi me

(a) Tendre la voile d'artimon par le bas.

fis-je un plaisir de le traiter avec toute la distinction que méritait sa valeur. Je suis même fâché d'avoir oublié le nom d'un si brave homme, pour le faire connaître au public.

Le vaisseau l'*Auguste* ayant donné chasse un assez long temps à l'autre corsaire flessinguois, et ne le pouvant joindre, vint avec l'*Elisabeth* se rallier à nous, et tous quatre joints ensemble arrivâmes en peu de jours à la rade de Brest.

La frégate la *Valeur*, commandée par mon jeune frère, s'étant séparée de nous par la tempête, le lendemain de la prise du vaisseau l'*Elisabeth*, elle rencontra un corsaire de Flessingue, aussi fort qu'elle d'équipage et de canons. Mon frère l'attaqua, et, l'ayant abordé, s'en rendit maître après une résistance opiniâtre. Il était occupé à faire raccommoder sa prise, qu'il avait démâtée d'un mât de hune, et de rétablir le désordre où cet abordage l'avait mis, quand deux autres corsaires ennemis, de 36 canons, fondirent sur lui, le forcèrent d'abandonner le vaisseau pris, et le chassèrent jusque dans le port de Saint-Jean-de-Luz, où il se réfugia. Il en sortit peu de temps après, et fit une bonne prise anglaise chargée de sucre et d'indigo, qu'il voulut escorter jusque dans le port de Brest, où il espérait me rejoindre. Il eut le malheur, chemin faisant, de trouver un autre corsaire flessinguois, de

44 canons, qui lui livra combat pour lui faire abandonner sa prise. Cependant, quoique l'équipage de la frégate la *Valeur* fût déjà fort diminué, et qu'elle fût de moitié moins forte en artillerie, mon frère soutint cette attaque, et essuya deux abordages consécutifs sans plier ; il se comporta enfin avec tant de fermeté et de conduite, qu'au rapport de tout son équipage, il aurait enlevé ce corsaire ennemi, si, dans le dernier choc, il n'avait été mortellement blessé d'une balle qui lui brisa toute la hanche. Il reçut ce malheureux coup dans le temps même que le pont et les gaillards du Flessinguois étaient abandonnés, et qu'une partie de l'équipage de la *Valeur* pénétrait dans son bord. Ce funeste accident les fit se rembarquer, mais l'ennemi rebuté n'eut jamais l'audace de revenir à la charge, et de profiter de la consternation que cela avait causé dans la frégate la *Valeur*. Enfin mon pauvre frère, après avoir mis sa prise en sûreté, arriva mourant dans le port de Brest.

Sitôt que j'en reçus la nouvelle, je courus à son bord avec un empressement et une inquiétude extrêmes. Je le fis mettre sur des matelas dans ma chaloupe, pour le transporter moi-même à terre, et lui faire donner tous les secours praticables. Mes soins et ma tendresse ne purent le sauver de sa blessure mortelle : il mourut peu

de jours après, avec une fermeté et une résignation parfaites.

C'est ainsi que la Parque inhumaine m'enleva deux frères l'un après l'autre. Le caractère d'honneur que je leur avais remarqué dans un âge aussi tendre promettait infiniment, et leur valeur m'aurait été d'une ressource infinie dans toutes mes expéditions. Je les aimais fort tendrement, et je demeurai d'autant plus abattu de la mort de ce dernier, qu'elle réveilla dans mon cœur la touchante idée du premier, qui avait expiré dans mes bras. Ce triste souvenir, malgré le temps et la raison, me pénètre encore d'une vive douleur.

Dans ce même temps, il y avait dix-sept gros vaisseaux de guerre dans la rade de Brest, sous le commandement de M. le marquis de Coëtlogon, alors lieutenant-général, et sur la nouvelle que les Anglais avaient formé, de tous leurs garde-côtes rassemblés, une escadre de vingt-et-un vaisseaux de guerre qui barrait l'entrée de la Manche, ce général, plein de valeur et de zèle pour le service du roi, brûlait d'envie de mettre à la voile, et de les aller combattre. Cette occasion d'honneur suspendit mon affliction, et me fit presser la carène des vaisseaux le *Jason* et l'*Auguste*. L'activité avec laquelle je fis travailler à leur armement me mit bientôt en état d'aller

offrir mes services à M. le marquis de Coëtlogon, et lui témoigner que je me faisais un devoir et un plaisir sensible de servir sous ses ordres dans une occasion où j'espérais me rendre digne de son estime, ajoutant que je l'attendrais tant et si longtemps qu'il le jugerait à propos. Ce général reçut mes offres avec de grandes marques de bienveillance ; cependant ma bonne volonté devint inutile, par un conseil de guerre que tint là-dessus M. le maréchal de Châteaurenaud, commandant à Brest, dans lequel on jugea les ennemis trop supérieurs, et on décida de faire rentrer dans le port une partie des vaisseaux qui composaient cette escadre.

Cette résolution me fut annoncée par M. le marquis de Coëtlogon ; il m'en parut mortifié, et je le fus extrêmement par l'intérêt que je prenais à la gloire des armes du roi, qui certainement aurait triomphé dans cette occasion. J'en peux discourir savamment, puisque j'eus le malheur, peu de jours après, de tomber dans l'escadre anglaise et d'en être enveloppé. Je connus bien que les vaisseaux dont elle était composée, quoique plus nombreux, étaient beaucoup moins forts que ceux de M. le marquis de Coëtlogon. C'est le sort de presque tous les conseils qui ont été tenus dans la Marine, de choisir toujours le parti le moins avantageux,

et c'est une expérience que j'ai faite moi-même dans les escadres que j'ai depuis ce temps-là commandées. Ainsi le meilleur est, selon mon sens, qu'un général prenne sur lui tout le mérite ou le démérite des bons ou mauvais événements.

Quoi qu'il en soit, M. le marquis de Coëtlogon, n'étant pas le maître de suivre les mouvements de son courage, me pria de ne pas différer plus longtemps mon départ, et, sur cette déclaration, je mis à la voile avec les vaisseaux le *Jason* et l'*Auguste*. Deux jours après, étant à l'ouverture de la Manche, nous eûmes connaissance la nuit d'un vaisseau qui venait à l'encontre de nous, et qui passa entre nous deux. Nous revirâmes de bord sur lui, et le conservâmes jusqu'au jour. Je le reconnus aussitôt pour le vaisseau le *Chatam*, de 54 canons, qui m'avait échappé lorsque l'*Elisabeth* fut pris. Je me trouvai, à la pointe du jour, à portée de fusil un peu au vent et à l'arrière de lui, et le vaisseau l'*Auguste* se trouva un peu sous le vent, à peu près à même distance. Ainsi toutes les apparences étaient qu'il se pourrait sauver. Cependant le capitaine du *Chatam* reconnut de son côté mon vaisseau à un lion doré qu'il avait à son avant, et se détermina tout d'un coup à revirer de bord, vent arrière. Nous imitâmes sa manœuvre, et le tînmes toujours entre nous deux. Dans cette pressante

situation, il commença le combat avec mon camarade, qui, de son côté, se mit à le canonner très vivement. La crainte que j'avais que ce vaisseau ne m'échappât encore m'avait fait mettre tout mon équipage au pied du grand mât et couché sur le tillac (a) afin de le joindre plus vite. Mon dessein était de l'accrocher sans tirer, et j'en étais fort près, quand la sentinelle cria du haut du grand mât qu'il découvrait plusieurs vaisseaux venant à toutes voiles sur nous. Je pris mes lunettes d'approche, et, reconnaissant que c'était l'escadre anglaise, je revirai de bord sans balancer, et fis signal au chevalier de Nesmond d'en faire autant. Il tarda un peu, à cause de la fumée qui l'empêcha de distinguer mon signal. Dès qu'il l'aperçut, il revira aussi de bord, et laissa le vaisseau le *Chatam*, qu'il avait incommodé de manière à être obligé de mettre à la bande pour se rétablir. Nous prîmes chasse, et mîmes toutes nos voiles au vent ; mais cette escadre, composée des meilleurs vaisseaux d'Angleterre, frais carénés, joignait à vue d'œil mon camarade, que je ne voulais pas quitter, et l'affaire me paraissant très sérieuse, je conseillai au chevalier de Nesmond de jeter à la mer ses ancres, sa chaloupe, ses mâts, ses vergues de rechange, en un mot

(a) Le pont.

de ne rien ménager pour sauver, s'il était possible, le vaisseau du roi.

Toutes ees précautions furent vaines ; les vaisseaux ennemis, qui apportaient le premier vent (a) avee eux, parvinrent à la portée du canon vers les einq heures du soir. J'avais une répugnanee extrême à me séparer du vaisseau l'*Auguste* ; cependant, réfléchissant que mon sccours lui était inutile eontre un si grand nombre de vaisseaux supérieurs, qui tous allaient mieux que lui, et qu'il y aurait un exeès dc témérité à perdre deux vaisseaux au lieu d'un, je jugeai à propos de lui faire signal de tenir un peu le vent, parce que j'avais remarqué quc c'était la situation où il allait moins mal ; et, dans mon particulier, je pris le parti d'arriver un demi-rumb (b) davantage. Mon idée en eela était que l'eseadre ennemie ne voudrait pas se partager, par rapport à celle de M. de Coëtlogon, qui aurait pu, la trouvant séparée, leur tomber sur le corps ; et eonséquemment j'avais lieu de eroirc qu'un de nous au moins se sauverait, et peut-êtrc même tous les deux, si par hasard les cnncmis s'attaehaient au *Jason* seul, qui était un exeellent vaisseau.

(a) Le premier vent qui donne dans les voiles lorsqu'il s'élève.

(b) L'une des 32 parties de la boussole.

Ce beau raisonnement fut déconcerté par leur manœuvre. Ils détachèrent six vaisseaux sur mon camarade, et les quinze autres continuèrent à me poursuivre. L'un d'eux, nommé le *Honster*, de 60 canons, m'atteignit à portée de pistolet, avec une vitesse surprenante. A peine eus-je le temps de me bien disposer au combat, et de ranger chacun à son poste, que ce vaisseau fut sur nous. La précipitation avec laquelle mes gens se préparèrent, fit que les canonniers de la première batterie jetèrent à la mer une partie des avirons du vaisseau, n'ayant pas le loisir de les rattacher aux baux (a) du second pont. Avant de commencer le combat, la curiosité me prit d'apprendre le nom d'un si étonnant vaisseau pour la légèreté, et je le fis demander par un interprète. La réponse que je reçus fut suivie de toute sa bordée de mousqueterie et de canon, qu'il me tira à bout touchant. Tous ces coups donnèrent dans le corps de mon vaisseau ; et la mer étant fort unie, il est certain que j'en aurais eu beaucoup de gens hors de combat, si je n'avais pris la précaution de faire mettre ventre à terre à tout mon équipage, et aux officiers même, avec ordre de se relever à mon premier signal, de pousser un cri de *Vive le Roi* ! et de pointer

(a) Poutres placées dans le sens de la largeur du vaisseau.

tous leurs canons les uns après les autres, sans se presser. Cette disposition réussit à merveille. Je n'eus que deux hommes tués, et trois de blessés ; mais de ma seule décharge de mousqueterie et de canon chargé à mitraille, je mis plus de quatre-vingts hommes sur le carreau dans le vaisseau le *Honster*. Le désordre y fut si grand, qu'il arriva vent arrière pour se rétablir, et ne revint que plus de trois quarts d'heure après. Cependant comme il était soutenu de plusieurs vaisseaux qui le suivaient de près, et qui étaient témoins de sa manœuvre, il continua de me canonner dans la hanche (a) sans oser revenir par mon travers.

Sur ces entrefaites, le vent cessa tout à fait ; et les ennemis, après m'avoir harcelé jusqu'à près de minuit, m'entourèrent de toutes parts, et me laissèrent en repos, persuadés que je ne pourrais jamais leur échapper, et qu'à la pointe du jour ils se rendraient maîtres de mon vaisseau avec moins de risques et plus de facilité. J'en étais moi-même si bien convaincu, que j'assemblai tous mes officiers pour leur déclarer que, ne voyant aucune apparence de pouvoir sauver le vaisseau du roi, il fallait au moins soutenir la gloire de ses armes jusques à la dernière extrémité ;

(a) Partie arrondie du vaisseau qui va du flanc à l'arrière.

que la manière, selon mon sens, la plus favorable d'y procéder, était de nous mettre tous ventre à terre, et d'essuyer, sans tirer, le feu de tous les vaisseaux dont nous étions environnés, pour aller tête baissée aborder, debout au corps (a), le commandant de l'escadre ; que j'étais résolu de commander moi-même au gouvernail, et de conduire le *Jason* à son bord, afin que le pavillon du roi ne pût être baissé que par la main de ses ennemis, et que nous ne fussions au moins pas exposés à la douleur d'y consentir. MM. de La Jaille et de Bourgneuf-Gravé, mes deux principaux officiers, parurent charmés de ma résolution, et tous unanimement assurèrent qu'ils périraient avant de m'abandonner. Quand j'eus bien pris mon parti, et donné tous les ordres nécessaires pour rendre cette action plus vive et plus éclatante, je me crus plus tranquille, et voulus prendre un moment de repos ; mais il me fut impossible de fermer l'œil, et je revins sur mon gaillard faire des réflexions bien tristes et regarder tous les vaisseaux dont j'étais environné, surtout celui du commandant, remarquable par trois feux à poupe, et un à sa grande hune.

Au milieu de cette morne occupation, je crus

(a) L'éperon dans le flanc.

m'apercevoir, demi-heure avant le jour, qu'il se formait une noirceur à l'horizon, par le travers de notre bossoir de tribord, et que cette noirceur augmentait peu à peu. Je jugeai que le vent allait venir de ce côté-là, et fis, sans perdre un instant, appareiller mes basses voiles (que j'avais fait carguer à cause du calme), et bien orienter toutes les autres pour recevoir la fraîcheur qui s'avançait. Elle vint en effet, et trouvant mes voiles disposées à la recevoir, elle fit tout d'un coup aller mon vaisseau de l'avant. Les ennemis qui dormaient en sûreté ne furent pas attentifs à prendre la même précaution ; ils prirent tous vent d'avant, et perdirent un temps considérable à revirer vent arrière, et à mettre toutes leurs voiles pour me rejoindre. Cela me fit les éloigner d'une bonne portée de canon. Depuis ce moment, le vent augmenta peu à peu, et mon vaisseau allant des mieux quand il ventait un peu frais, les ennemis n'eurent plus, à beaucoup près, sur moi, le même avantage qu'ils avaient eu. Le seul vaisseau le *Honster* me rejoignit encore à la portée du fusil, et continua de me canonner dans la hanche ; mais je lui répondis si vivement, que chaque bordée le rebutait. Cette manœuvre dura jusqu'à midi, et le vent augmentant toujours, j'éloignai sensiblement la plupart des vaisseaux de cette escadre ; le *Honster*

même commença à rester un peu de l'arrière de nous.

Il est certain que nous nous considérâmes alors comme des gens ressuscités, après avoir cru nous ensevelir sous les ruines de mon pauvre *Jason*. Je me prosternai pour en rendre grâce à Dieu du profond de mon cœur, et continuai ma route pour aller relâcher dans le premier port de France, ayant fait jeter à la mer toutes mes ancres, à l'exception d'une, mes mâts et vergues de rechange, afin de pouvoir sauver le vaisseau du roi. Échappé de ce danger, je trouvai, le lendemain, le corsaire flessinguois le *Paon*, de 20 canons. Je le poursuivis jusqu'à la vue de Belle-Ile, et m'en étant rendu maître, je le menai au Port-Louis. J'arrivai sous l'île de Groix, où je trouvai tous les vaisseaux du roi : l'*Elisabeth*, que j'avais pris la campagne précédente, l'*Achille* et le *Fidèle*, commandés par M. de Riberet, qui n'attendait qu'un vent favorable pour se rendre à Brest. J'eus soin de me munir, au Port-Louis, d'une seconde ancre et d'un mât de hune de rechange ; et comme j'avais donné rendez-vous au chevalier de Nesmond, au cas que nous [ne] pussions échapper de l'escadre ennemie, je crus qu'il était de mon devoir de m'y rendre, et de ne pas laisser un vaisseau du roi plus longtemps exposé à tomber entre leurs mains ;

d'autant plus qu'il n'allait pas bien, et que les garde-côtes anglais s'étaient mis sur le pied de croiser au moins deux ensemble ou trois. Quelques envieux cependant voulurent me taxer de témérité, et me blâmèrent hautement d'avoir remis en mer avec un vaisseau aussi délabré que le *Jason*. Il est vrai que dans ses œuvres mortes (a) il était très maltraité, et que sa poupe était percée à jour ; mais d'ailleurs il ne faisait pas une goutte d'eau, et ses mâts étaient en assez bon état ; ainsi ce délabrement de poupe ne pouvait que me causer personnellement un peu d'incommodité, chose que je sacrifiais sans peine à mon devoir, qui était d'aller rejoindre mon camarade au rendez-vous que je lui avais donné, et d'empêcher, si je pouvais, qu'il ne tombât au pouvoir des ennemis.

Je mis à la voile avec les trois vaisseaux du roi qui s'en allaient à Brest ; et les ayant quittés sur Pen'March, je fus droit à mon rendez-vous. J'y croisai pendant quinze jours sans trouver le vaisseau l'*Auguste*, ce qui me parut d'un sinistre augure pour lui ; mais je rencontrai à son défaut le flessinguois l'*Amazone*, que j'avais pris la campagne précédente, et qu'un de mes amis avait armé dans le dessein de me venir joindre.

(a) Au-dessus de la ligne de flottaison.

Nous prîmes ensemble deux bons vaisseaux hollandais venant de Curaçao ; il en conduisit un à Saint-Malo, et je me rendis avec l'autre dans le port de Brest. En y arrivant, j'appris la nouvelle de la prise du vaisseau l'*Auguste*, dont voici la plupart des circonstances :

J'ai marqué ci-dessus que ce vaisseau, après avoir exécuté le signal que je lui avais fait de tenir un peu plus le vent, avait été poursuivi par six vaisseaux détachés de l'escadre anglaise. L'un d'eux le joignit, et lui livra combat à peu près dans le temps que je fus attaqué par le vaisseau le *Honster*. Le chevalier de Nesmond se défendit à ma vue fort vigoureusement, et le vent ayant cessé, il se servit de ses avirons qu'il avait heureusement conservés (car nous en avions chacun trente), pour s'éloigner des ennemis. Il fut en cela favorisé du calme qui dura toute la nuit ; et, à la pointe du jour, il se trouva éloigné de cinq lieues des vaisseaux qui le chassaient. Cependant le vent s'étant levé, ils le rejoignirent vers les cinq heures du soir, le combattirent l'un après l'autre, le démâtèrent, et finalement s'en rendirent les maîtres le lendemain.

La frégate la *Valeur* eut la même destinée. Elle était sortie de Brest quelques jours après nous, sous le commandement de M. de Saint-Auban, qui avait été mon capitaine en second, et qui

avait ordre de me venir joindre à un rendez-vous que je lui avais laissé ; mais il eut le malheur de rencontrer le vaisseau le *Honster*, qui l'atteignit après une longue chasse, le désempara et s'en rendit maître.

Par la prise de ces deux vaisseaux, il ne me restait que le *Jason* ; tous les autres du port étaient employés ailleurs pour le service du roi. Ainsi je remis en mer avec ce seul vaisseau, et j'allai croiser sur les côtes d'Espagne et de Portugal. Je fis d'abord une prise anglaise à l'entrée de la rivière de Lisbonne ; de là, m'étant rendu à l'ouvert du détroit de Gibraltar, je trouvai deux frégates anglaises, l'une de 30 canons, en guerre, l'autre de 26, en marchandises (a). Elles me résistèrent trois quarts d'heure, et baissèrent leur pavillon sitôt qu'elles me virent à portée de les aborder.

Chemin faisant pour aller les escorter dans le port de Brest, je pris, à la hauteur de Lisbonne, un autre vaisseau anglais de cinq cents tonneaux chargé de poudres pour l'armée navale ennemie, et finalement un cinquième vaisseau que je trouvai sur le cap de Finistère. Je conduisis toutes ces prises dans le port de Brest.

(a) C'est-à-dire un bâtiment de commerce armé.

ANNÉE 1706.

J'armai, l'année suivante, le vaisseau le *Jason* et le flessinguois le *Paon*, de 20 canons, qui fut monté par M. de La Jaille, qui avait servi avec moi d'enseigne, de lieutenant et de capitaine en second, toujours avec un zèle très distingué. Le vaisseau l'*Hercule*, de 50 canons, monté par M. Deruis, lieutenant de vaisseau, devait aussi, par ordre de la Cour, venir me joindre dans la rade de Brest. J'y reçus une lettre du roi, avant de mettre à la voile, par laquelle il m'était ordonné d'aller me jeter dans Cadix, qui était menacée d'un siège, et d'y servir avec ces trois vaisseaux et leurs équipages, sous les ordres du marquis de Valdecagnas, capitaine-général et gouverneur de la place. Sa Majesté avait eu la bonté de me faire capitaine de vaisseau à la dernière promotion de 1705, et c'était pour moi un nouveau motif de redoubler de zèle pour son service. Cependant le vaisseau l'*Hercule* tardant trop à se rendre à Brest, je mis à la voile pour l'aller chercher au Port-Louis, et je rencontrai en chemin le flessinguois le *Marlborough*, de 36 canons, qui se défendit passablement bien. Je m'en rendis maître, et le menai avec moi au Port-Louis. Nous y trouvâmes

le vaisseau l'*Hercule* mouillé sous l'île de Groix ; et après avoir fait entrer le *Marlborough* dans le Port-Louis, nous mîmes tous trois à la voile pour aller à notre destination.

Etant arrivés à la hauteur de Lisbonne, environ quinze lieues au large, nous eûmes connaissance d'une flotte de deux cents voiles venant du Brésil, escortée par six vaisseaux de guerre portugais, depuis 50 jusqu'à 80 canons. Cette flotte occupait un fort grand espace ; et ayant remarqué un peloton de vingt navires marchands, avec un des vaisseaux de guerre, qui étaient trois lieues au vent et séparés du corps de la flotte, je compris que nous pourrions fort bien accoster ce peloton sous pavillon anglais, et avoir le temps d'aborder le vaisseau de guerre, et peut-être aussi quelques-uns des marchands, avant qu'ils fussent secourus du reste de leur flotte.

La frégate le *Paon* était alors quatre lieues loin de nous, et le temps étant trop précieux pour l'attendre, je dis au capitaine du vaisseau l'*Hercule* qu'il fallait couper ce peloton, et que je me chargeais d'aborder le vaisseau de guerre qui était avec eux, tandis qu'il prendrait le plus de navires marchands qu'il pourrait. Cependant il ne fallait pas donner de la défiance aux ennemis, ni tarder plus longtemps. Nous arborâmes pavillon et flamme anglais, et je m'avançai sur le

vaisseau de guerre portugais, qui était en panne à l'encontre de nous. Sitôt que je fus à la portée du fusil, je fis carguer mes deux basses voiles, et faisant mettre mon pavillon blanc, je jugeai à propos de le ranger sous le vent, et de lui donner toute ma bordée. Ce vaisseau surpris ne me tira que cinq ou six coups de canon, et le feu de ma mousqueterie l'empêchant de mettre le vent dans ses voiles d'avant, pour arriver sur ses camarades, j'eus le temps de revirer de bord sur mes deux huniers, et de le prolonger pour exécuter mon abordage projeté. Déjà nos grappins étaient préparés à l'accrocher, quand le vaisseau l'*Hercule* vint passer à toutes voiles sous notre beaupré, et tirant sa bordée peu nécessaire, s'approcha si près de nous, que, pour éviter de nous briser tous trois dans ce triple abordage, je fus contraint de mettre mes huniers sur le mât, et même d'arriver. Cet accident m'ayant fait manquer mon abordage, et l'ennemi ne paraissant faire aucune résistance, je crus qu'il n'y avait aucun inconvénient de laisser au capitaine du vaisseau l'*Hercule* le soin de l'amariner, d'autant plus que mon vaisseau allait bien mieux que le sien, et pouvait aisément joindre quelques vaisseaux marchands avant qu'ils fussent secourus. Mais comme, dès les premiers coups que j'avais tirés, ils avaient tous arrivé vent

arrière sur leur flotte, et que, d'un autre côté, les vaisseaux de guerre ennemis venaient les secourir à toutes voiles, je me trouvai à portée de canon d'un ces derniers avant de pouvoir atteindre un seul vaisseau marchand. Pour comble de malheur, le capitaine du vaisseau l'*Hercule*, au lieu d'aborder le vaisseau de guerre portugais que je lui avais laissé, et de lui jeter promptement du monde en passant, crut bien faire de mettre sa chaloupe à la mer pour l'amariner ; mais l'équipage de ce vaisseau ennemi, étant un peu revenu de son premier trouble, tira des coups de fusil dessus cette chaloupe pour l'empêcher d'aborder. En effet, M. Deruis fut obligé de la faire revenir, et se mit à canonner le vaisseau ennemi si vivement, qu'il hacha en pièces sa mâture, de manière qu'après y avoir renvoyé sa chaloupe, le mât de misaine de ce vaisseau tomba.

Je ne pouvais faire autre chose, pendant tout ce temps-là, que d'amuser les vaisseaux de guerre ennemis, en leur tirant de loin, et les obligeant à me canonner de même. A la fin, jugeant qu'il s'était passé un temps plus que suffisant pour bien amariner le vaisseau pris, je revirai de bord sur lui, et préparai un cablot, pour le prendre sur le champ à la remorque. Ma surprise fut extrême quand j'appris de M. Deruis qu'il avait été

obligé de l'abandonner, parce qu'il allait incessamment couler bas, et que même il avait eu beaucoup de peine à retirer les gens qu'il avait envoyés pour l'amariner. Lorsqu'il me tint ce discours, le jour était près de finir, et les autres vaisseaux de guerre portugais n'étaient plus qu'à portée de fusil de nous ; ainsi le mal étant sans remède, je ne pus me dispenser d'ajouter foi à tout ce qu'il me disait.

Cependant je conservai toute la nuit cette flotte, et sitôt que le jour parut, je vis encore le vaisseau pris, qui, bien loin d'avoir coulé bas, s'était remâté avec des mâts de hune, et placé en ligne avec les autres. Cela m'engagea à faire venir à mon bord le capitaine du vaisseau l'*Hercule*, avec deux de ses principaux officiers, pour savoir d'eux si, en retirant ses gens du vaisseau portugais, ils ne s'étaient pas fait amener le capitaine, ou quelqu'un des officiers. M. Deruis répondit qu'il avait été si pressé de sauver son équipage, par rapport à l'approche des autres vaisseaux de guerre, et à l'impatience qu'il avait de se rallier à moi pour me seconder, qu'il n'avait pas pensé à retirer des prisonniers, d'autant plus qu'on lui avait fortement assuré que ce vaisseau allait couler bas dans un instant. Je compris à son discours que la cause de ce malheur venait uniquement du pillage que ses matelots avaient

fait sur cette prise, et que ces coquins, la voyant démâtée d'une part, et de l'autre que ses camarades venaient à son secours, avaient eu peur de tomber au pouvoir des Portugais avec leur pillage, et, pour s'en garantir, avaient fait courir le bruit que ce vaisseau allait couler bas, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre si on voulait les sauver. Au reste, M. Deruis m'ayant paru dans la bonne foi, et que ce n'était pas faute de bonne volonté de sa part, je voulus lui procurer l'occasion de réparer authentiquement ce malentendu par une action éclatante ; et, dans cette vue, je lui donnai ordre de se préparer à aller attaquer le commandant portugais, voulant bien me charger du soin de le couvrir du feu de tous les autres vaisseaux, tandis qu'il exécuterait son abordage ; que pour y bien réussir, il convenait qu'il fît mettre ventre à terre à tout son équipage, et qu'il ne fît pas tirer un seul coup que ses grappins ne fussent accrochés de l'avant et de l'arrière, lui recommandant de choisir et de nommer, pour sauter à bord, la moitié de ses officiers, le tiers de ses soldats, le tiers de ses manœuvriers, avec deux hommes de chaque canon, afin que ses postes fussent toujours passablement garnis ; que d'ailleurs j'allais donner ordre à M. de La Jaille, capitaine de la frégate le *Paon*, de venir aborder le vaisseau l'*Hercule* dès qu'il le verrait

accroché au commandant portugais, et de lui jeter tout son équipage, afin de remplacer ceux qui auraient sauté à bord, et de le mettre, par ce renfort, en état de combattre comme auparavant ; que moyennant ces précautions, j'étais moralement sûr qu'il enlèverait ce gros vaisseau, dont l'équipage, composé de différentes nations, était mal aguerri, et dont l'entrepont était fort embarrassé de marchandises.

Je fis encore comprendre à M. Deruis que si je ne me chargeais pas de cet abordage, c'est parce que je savais que la manœuvre que j'aurais à faire pour le couvrir était la plus dangereuse, quoique la moins brillante ; mais que, après qu'il aurait enlevé ce vaisseau, je comptais qu'il me rendrait le même service, et me couvrirait à son tour quand j'irais en aborder quelque autre.

Ces précautions étant prises et tous les ordres donnés, nous arrivâmes de front sur les vaisseaux de guerre portugais, qui nous attendaient en ligne, au vent de leur flotte. Nous essuyâmes, sans coup tirer, leurs premières bordées, et M. Deruis aborda le commandant, de 80 canons, avec toute l'audace et la valeur possibles ; il jeta ses grappins dedans, et lui lâcha ensuite dans le ventre toute sa bordée de canon chargée à double charge, de mousqueterie et de grenades, qui jetèrent la mort et la terreur dans ce gros vaisseau.

Il est hors de doute qu'il aurait été enlevé d'emblée, si M. Deruis avait pu observer autant d'attention pour sa manœuvre qu'il avait marqué d'intrépidité ; mais le commandant portugais avait fait servir ses voiles d'avant, apparcillé sa misaine et sa civadière, et pousser son gouvernail à arriver vent arrière. Un moment avant d'être abordé ainsi, ces deux vaisseaux, liés ensemble, prirent lof pour lof (a) en l'autre bord de manière que le vent prit sur toutes les voiles du portugais, et se conserva dans celles de l'*Hercule*, par le peu d'attention que l'on eut à les brasser (b). Conséquemment les voiles de l'un étant à courir de l'avant, et celles de l'autre à caler, il n'est pas étonnant si les grappins rompirent, et si les deux vaisseaux se séparèrent avant que l'on eût eu le temps de sauter à l'abordage. J'étais à portée de pistolet sous le vent, et leur criais de toutes mes forces de brasser leurs voiles ; mais, dans le désordre d'un abordage, je n'étais pas entendu, et d'ailleurs j'étais assez occupé à combattre les deux matelots du commandant (c), qui ne m'épargnaient pas. Cependant voyant l'abordage du vaisseau l'*Hercule* manqué, et que le commandant ennemi était si en désordre

(a) Lof est le côté du navire frappé par le vent.
(b) A les mouvoir pour en changer la direction.
(c) Vaisseaux chargés de le couvrir.

qu'il ne tirait plus, je fis ce que je pus pour l'aborder avec mon vaisseau, et il ne me fut pas possible d'y réussir, parce que j'étais un peu trop sous le vent.

M. de La Jaille s'était présenté avec sa frégate pour jeter son équipage dans le vaisseau l'*Hercule*, et voyant qu'il avait débordé, il retint le vent et se démêla comme il put de tous ces vaisseaux ennemis, au moindre desquels il n'était pas capable de prêter le côté.

Le vaisseau l'*Hercule* se trouvant désemparé fut obligé de s'éloigner de moi pour se rétablir, et, faisant de la voile, passa par le travers de deux vaisseaux de guerre, qui le maltraitèrent plus que n'avait fait l'abordage du commandant. Dans cette situation, je restai au milieu des ennemis. Mes manœuvres et mes voiles étaient toutes hachées, et, le vent ayant cessé, mon vaisseau pouvait à peine gouverner. Heureusement les Portugais avaient encore moins de facilité à se remuer, par rapport à leur pesanteur. L'un d'eux n'avait pu revirer comme les autres sur son commandant, et était demeuré en panne assez éloigné de ses camarades ; je trouvai le moyen de revirer sur lui à l'aide de mes avirons, dans l'espérance de pouvoir le doubler au vent, et, en ce cas, de l'aborder. Mais toutes mes manœuvres d'avant étant coupées, il me fut impossible de le ranger

plus près que la portée de fusil sous le vent ; et comme j'avais beaucoup de gens hors de combat, et que mon vaisseau était fort maltraité, je me contentai de lui envoyer toute ma bordée en passant, et je continuai ma route pour me tirer hors de la portée des autres vaisseaux, qui me suivaient et me canonnaient sans discontinuation. En étant débarrassé, je fis signal aux vaisseaux l'*Hercule* et le *Paon* de venir me rejoindre ; ils obéirent, et M. Deruis me représenta les raisons d'incommodité qui l'avaient obligé de se mettre un peu au large, après son abordage manqué, ajoutant qu'il avait beaucoup de gens hors de combat, et qu'il n'était pas en état de recommencer. Je répondis qu'il fallait faire encore un dernier effort, et que les ennemis étant plus maltraités que nous, j'étais bien résolu de les poursuivre jusqu'à la dernière extrémité. En effet, je ne tardai pas à arriver sur eux, et les vaisseaux l'*Hercule* et le *Paon* me suivirent sans balancer.

Nous commencions à découvrir les côtes du Portugal, et, le vent ayant augmenté, toute la flotte s'efforçait d'entrer avant la nuit dans la rivière de Lisbonne. La vitesse de mon vaisseau me fit gagner deux lieues de l'avant de mes camarades, et joindre vers la fin du jour les vaisseaux de guerre portugais, qui étaient restés un peu

de l'arrière pour couvrir leur flotte. Ils étaient cependant si rebutés du combat et tellement incommodés, qu'ils m'abandonnèrent le vaisseau de guerre qui avait été démâté et pris le jour d'avant. Je mis ma chaloupe dehors, toute prête à l'amariner, comme la nuit se formait. J'étais même sur le point de le prolonger avec mon vaisseau, quand je découvris les brisants des écueils nommés Arcathopes, à portée de fusil sous le vent à nous. Le vaisscau démâté, près duquel j'étais, toucha sur ces brisants, et fut s'échouer entre les forteresses de Cascaïs et de S.-Julien. A peine eus-je le temps de revirer tout d'un coup en l'autre bord, et d'empêcher que mon vaisseau ne fît naufrage dessus.

C'est ainsi que, par une infinité de circonstances des plus malheureuses et des moins attendues, je perdis une des plus belles occasions de ma vie. La Providence, qui me destinait à d'autres travaux, ne voulut pas m'enrichir par la prise de ce vaisseau, qui était d'une valeur immense ; elle permit d'abord qu'il fût abandonné légèrement et ensuite qu'il s'échouât sur les brisants, dans le moment que j'étais sur le point de m'en rendre maître une seconde fois. Il semble que la volonté de l'Être Supême se fût manifestée au milieu même du combat. Trois boulets consécutifs me passèrent entre les jambes ; mon chapeau et

mon habit furent percés de mitraille et de plusieurs balles de fusil ; je fus légèrement blessé de quelques éclats, et partout où je portais mes pas, les boulets venaient m'y chercher. J'avoue que leur répétition importune me força d'y faire quelque attention, et que je me dis, dans ce temps-là, à moi-même :

— Tous tes efforts sont inutiles ; le danger qui semble te suivre avec opiniâtreté doit te faire sentir l'inutilité de se raidir contre les décrets de la Providence.

Mais comme les esprits forts trouvent qu'il y a de la faiblesse d'ajouter foi à de pareilles imaginations, cette considération ne m'empêcha pas, comme on l'a vu, de poursuivre les ennemis avec autant d'activité que si j'avais été sûr du succès.

Après ce malheureux événement, je rejoignis les vaisseaux l'*Hercule* et le *Paon*, et nous fîmes route pour nous rendre à Cadix, conformément à l'ordre que j'avais reçu du roi. Le marquis de Valdecagnas parut fort aise de notre arrivée ; il me chargea du soin de garder les Puntalès, et de disposer les canonniers et matelots nécessaires à servir l'artillerie des deux forts de l'entrée, et celle de la batterie de S.-Louis.

Pour cet effet, je fis entrer mes trois vaisseaux en dedans des Puntalès, destinai partie de nos

équipages sur les forts, et fis travailler le reste à mettre en bon état la batterie de S.-Louis, qui n'était pas achevée. J'ajoutai à ces précautions celle d'avoir des chaloupes armées de soldats, toutes prêtes à m'en servir en cas de besoin, et je fis armer sur mon crédit (le gouverneur ne voulant point me donner de fonds) un navire que je fis équiper en brûlot par mes canonniers, à dessein de le placer avec un va-et-vient (a) dans le milieu de la passe des Puntalès la plus aisée à forcer. En un mot, je n'omis rien de ce qui pouvait assurer les postes qui m'étaient confiés. J'assistais aussi à tous les conseils de guerre que tenait le marquis de Valdecagnas.

Cependant j'appris qu'il n'y avait pas pour quinze jours de vivres dans Cadix, quoique le gouverneur eût, sous ce prétexte, exigé de fortes contributions de tous les négociants sans distinction ; et je crus qu'il était de mon devoir de lui représenter, avec fermeté et respect, la nécessité d'y pourvoir incessamment, pour n'être pas exposés, faute de vivres, à rendre la place à l'armée navale ennemie, que l'on savait arrivée sur les côtes de Portugal. Mes représentations réitérées là-dessus lui déplurent très fort ; aussi

(a) Cordage établi de manière à faciliter d'un navire à terre ou à un autre navire, l'aller et retour des embarcations.

profita-t-il de la première occasion qui se présenta de me mortifier ; il le fit contre la règle et le respect qu'il devait au roi. Il sera aisé d'en juger par le récit que j'en ferai incessamment.

Dans ce temps à peu près, on reçut, à Cadix, des nouvelles de Lisbonne touchant mon dernier combat avec la flotte portugaise. Elles disaient que le marquis de Santa-Cruz, qui commandait cette flotte, avait été tué, et la plus grande partie de ses officiers et équipages mis hors de combat ; que cinq des vaisseaux de guerre étaient entrés à Lisbonne fort délabrés, et que le sixième avait échoué entre les forts de Cascaïs et de S.-Julien, après avoir touché sur les Arcathopes ; mais qu'on en avait sauvé partie des effets. On ajoutait que ce dernier vaisseau, revenant de Goa, avait passé au Brésil et s'était joint à la flotte ; qu'il était riche de plus de deux millions de piastres, et que le pillage fait par l'équipage du vaisseau l'*Hercule* était estimé à deux cent mille écus ; que même il était resté quatorze matelots français dans le navire portugais, lesquels on n'avait pas retirés, par trop de précipitation, et qui avaient été mis dans des cachots en arrivant à Lisbonne. On apprit aussi, par la même voie, que l'armée navale ennemie s'était retirée de dessus les côtes, et qu'il n'y avait pas d'apparence qu'elle entreprît désormais le siège de Cadix.

Sur ces nouvelles je pris l'agrément du marquis de Valdecagnas pour faire sortir nos vaisseaux des Puntalès ; et ayant appris qu'il y avait dans le port de Gibraltar soixante navires chargés de vivres et de munitions pour l'armée navale ennemie, je m'offris d'aller les brûler avec mon vaisseau le *Jason* et le brûlot que j'avais fait équiper à mes dépens. Je l'aurais exécuté d'autant plus aisément que ces navires n'étaient soutenus d'aucun vaisseau de guerre ; mais le gouverneur de Cadix, à qui le roi m'avait ordonné d'obéir, ne voulut jamais me le permettre, malgré mes prières et toutes mes instances réitérées.

Nos vaisseaux étant mouillés dans la rade de Cadix, j'avais ordonné, pour éviter toute discussion avec les Espagnols, que nos chaloupes allant à terre ne seraient point armées, et qu'il y aurait seulement un officier pour en contenir l'équipage. Il arriva cependant que les barques espagnoles de la douane, abusant de ma bonne volonté, insultèrent nos chaloupes à diverses reprises, et les visitèrent contre le droit de la nation française. J'en fis faire mes plaintes au gouverneur par le canal de M. Renaut, lieutenant-général des armées du roi d'Espagne, alors résidant à Cadix, le priant instamment d'en faire punir les auteurs et d'y mettre ordre pour l'avenir, puisque je ne pouvais et ne devais souffrir

qu'on donnât atteinte aux prérogatives de la nation, et qu'on insultât, sans aucun fondement, des vaisseaux du roi, employés par son ordre au service des Espagnols.

Le gouverneur négligea d'y apporter remède, puisque, deux jours après, une barque de la douane insulta derechef la chaloupe du vaisseau l'*Hercule*, et en maltraita l'officier qui voulut s'opposer à la visite. M. Deruis, capitaine de ce vaisseau, vint à huit heures du soir m'en porter ses plaintes, et me représenter vivement qu'ayant l'honneur de commander dans la rade de Cadix pour le service des deux rois, il était de mon devoir d'envoyer sur-le-champ arrêter cette barque, et d'en demander hautement justice au gouverneur. J'eus la précaution de me faire rendre compte, par l'officier insulté et par les gens de sa chaloupe, des circonstances de cette insulte, et les ayant trouvées très graves, je crus ne devoir pas tolérer une offense qui blessait également les droits de la nation française et le respect qu'on devait au roi.

Sur ce principe, je détachai deux chaloupes sous le commandement de M. de La Jaille, pour aller arrêter cette barque, qui était connaissable par un lion blanc, recommandant très expressément à cet officier de ne point tirer, et de n'user d'aucune violence qu'à la dernière

extrémité. Cette barque se mêla parmi d'autres, et il eut de la peine à la démêler ; à la fin il la trouva, et s'étant avancé pour l'arrêter, elle prit chasse, et tira la première des coups de pierrier et de fusil sur nos chaloupes. Deux de nos soldats furent tués et deux autres blessés. M. de La Jaille eut aussi le devant de son habit emporté d'un coup de pierrier. Cependant il voulut exécuter mes ordres, aborda cette barque, s'en rendit maître, et la conduisit à bord de mon vaisseau. Cet abordage ne se put exécuter sans effusion de sang ; les Espagnols tirant à toute outrance sur nos gens, ceux-ci ne purent être retenus, et leur tuèrent trois hommes, et deux autres blessés que je fis panser par nos chirurgiens.

Le lendemain matin, je descendis à terre avec MM. Deruis et de La Jaille, pour rendre compte moi-même de cet accident au gouverneur, et lui demander justice. Bien loin de vouloir m'entendre, il me fit arrêter dans son antichambre par le major de la place, et conduire, par deux compagnies d'infanterie et une de cavalerie, en prison à la tour de Sainte-Catherine. M. Renaut, averti d'un procédé aussi étonnant, courut lui en représenter toutes les conséquences ; et, le trouvant assez mal intentionné, dépêcha un exprès au marquis de Villadaria, gouverneur de l'Andalousie, pour le prier de venir en arrêter

les suites fâcheuses. En effet, il se rendit le lendemain à Cadix ; et, dans un conseil qu'il assembla à ce sujet, il fut décidé que l'armée navale des ennemis s'étant retirée, et Cadix n'ayant plus besoin du secours de nos vaisseaux, on me ferait sortir de prison, et que je pourrais mettre à la voile quand bon me semblerait. Cela fut exécuté, et l'on me conduisit de la tour de Sainte-Catherine à bord de mon vaisseau.

J'avoue qu'après tous les soins et les mouvements que je m'étais donnés pour remplir mes devoirs avec autant de zèle que si j'avais été personnellement chargé de conserver la place, j'eus le cœur outré de l'indigne et irrégulier procédé du gouverneur de Cadix ; mais j'étais un peu consolé dans l'espérance que le roi en tirerait une satisfaction authentique, quand il en serait bien informé. En effet, Sa Majesté, s'étant fait rendre compte de ma conduite pleine de zèle, exigea du roi d'Espagne qu'il ôterait le gouvernement de Cadix au marquis de Valdecagnas, et même celui de l'Andalousie au marquis de Villadaria, son beau-père, pour s'être donné la liberté d'écrire là-dessus en des termes peu respectueux pour Sa Majesté.

L'impatience que j'avais de quitter cette terre ingrate fit que je mis à la voile dès le lendemain avec mes trois vaisseaux, et chemin faisant

pour nous en retourner à Brest, nous trouvâmes une petite flotte de quinze vaisseaux anglais, escortée par la frégate de guerre le *Gaspard*, de 36 canons. Je fis le signal à mes camarades de donner dans la flotte, et je fus aborder le vaisseau de guerre. Celui qui le commandait se défendit très valeureusement, et soutint l'abordage autant qu'il lui était possible. M. de Fossières, officier plein d'ardeur, qui était mon capitaine en second, y fut tué, et un autre officier blessé. Nous prîmes en même temps douze autres vaisseaux de cette flotte, et les conduisîmes à Brest où nous désarmâmes.

ANNÉE 1707.

Le roi ayant bien voulu me nommer chevalier de Saint-Louis, je me rendis à Versailles pour avoir l'honneur de lui faire ma cour, et celui de recevoir l'accolade de la main de ce grand prince. Il parut fort satisfait de mes services, et m'accorda ses vaisseaux le *Lys*, de 74 canons ; l'*Achille*, de 66 ; le *Jason*, de 54 ; la *Gloire*, de 40 ; l'*Amazone*, de 36 ; et l'*Astrée*, de 22 canons, pour aller faire la guerre à ses ennemis et troubler leur commerce.

Je pris congé du roi, et m'étant rendu à Brest, je choisis, pour commander ces vaisseaux sous mes

ordres, MM. le chevalier de Beauharnais, le chevalier de Courserac, le chevalier de Nesmond, de La Jaille, et de Kerguelen. Nous mîmes à la voile et fûmes croiser à la hauteur de Lisbonne, dans l'espérance de trouver la flotte du Brésil qu'on y attendait. Je ne fus pas assez heureux pour en avoir des nouvelles, mais je pris un vaisseau anglais et un autre hollandais, venant du détroit, richement chargés. De là, nous étant portés à l'entrée de la Manche, nous y prîmes quatre vaisseaux anglais chargés de sucre et de tabac, avec lesquels nous retournâmes caréner à Brest.

Nos vaisseaux étant carénés, nous remîmes en mer, en compagnie d'une autre escadre de six vaisseaux de guerre, commandés par M. le chevalier de Forbin, chef d'escadre. J'en avais aussi pareil nombre sous mes ordres, parce que le vaisseau le *Maure*, de 54 canons, monté par M. de La Moinerie-Miniac, de Saint-Malo, s'était joint à mon escadre au défaut de la frégate l'*Astrée*, qui resta dans le port.

Étant tous arrivés à l'ouvert de la Manche, j'allais me séparer d'avec M. le chevalier de Forbin, et déjà je m'en étais éloigné de quatre lieues, quand je m'aperçus qu'il changeait de route et de manœuvre. Je compris qu'il avait fait quelque découverte, et fis de la voile pour le rejoindre.

J'eus en peu connaissance d'une flotte de deux cents voiles qu'il suivait, et continuant de m'approcher de lui pour prendre ses ordres, je vis qu'il avait mis pavillon de chasse. Je devançai d'une lieue l'escadre de M. de Forbin, et n'étais plus qu'à une bonne portée de canon des vaisseaux de guerre qui escortaient cette nombreuse flotte, lorsque ce général s'avisa, au grand étonnement de tous, de venir en travers, et de prendre un ris dans ses huniers (a) d'un temps où l'on aurait pu porter perroquets sur perroquets. Un esprit de subordination me fit malgré moi imiter cette manœuvre hors de saison, qui seule était capable de nous empêcher de détruire cette importante flotte, qui était toute chargée de troupes et de munitions pour le Portugal.

Cinq gros vaisseaux de guerre, qui l'escortaient, étaient en panne, rangés sur une ligne au vent de cette flotte qui s'était rassemblée dans un peloton. Le vaisseau le *Cumberland*, de 82 canons, commandant, était au milieu ; le *Devonshire*, de 90, à la tête ; le *Royal-Oak*, de 76, à la queue ; et le *Chester* et le *Ruby*, de 56 et 54 canons, étaient matelots de l'avant et de l'arrière du *Cumberland*. Ils nous prenaient d'abord, à ce qu'ils nous ont avoué eux-mêmes, pour une troupe

(a) Pour ralentir sa marche.

de corsaires rassemblés, dont ils ne faisaient pas grand cas. Mais sitôt que nous eûmes mis en travers, ils virent que nous étions de bons vaisseaux de guerre, et l'affaire leur paraissant très sérieuse, le vaisseau le *Cumberland* fit signal à sa flotte de se sauver chacun de son côté.

J'étais dans une inquiétude et dans une impatience inexprimables de voir que M. de Forbin ne se pressait pas d'arriver sur la flotte, et, las d'attendre [voyant qu'il était près de midi], je fis signal à tous les vaisseaux de mon escadre de venir me parler les uns après les autres ; et mettant le vent dans mes voiles, j'ordonnai au chevalier de Beauharnais d'attaquer le vaisseau le *Royal-Oak*, au chevalier de Courserac d'aborder le *Chester*, à La Moinerie-Miniac d'aborder le *Ruby*, et, dans mon particulier, je comptais aborder le vaisseau le *Cumberland*, donnant ordre à M. de La Jaille de venir avec la *Gloire*, qu'il commandait, me jeter une partie de son équipage, sitôt qu'il me verrait accroché au commandant anglais, afin de me mettre, par ce renfort, en état de combattre comme auparavant, et de recevoir les vaisseaux qui oseraient attaquer le *Devonshire*. A l'égard du chevalier de Nesmond, qui montait la frégate l'*Amazone*, comme elle était la meilleure de mon escadre, et qu'il ne fallait pas tout à fait négliger l'intérêt de mes armateurs,

je lui recommandai de donner dans le milieu de la flotte, à moins qu'il ne vît quelqu'un de nos vaisseaux dans le cas d'avoir besoin de secours.

Ces ordres étant donnés, j'arrivai sur les ennemis sans tarder davantage. J'essuyai, sans coup tirer, la bordée du vaisseau le *Chester*, matelot de l'arrière du *Cumberland* ; ensuite celle du *Cumberland* lui-même, que j'eus le bonheur d'aborder très avantageusement. Je lui mis adroitement son mât de beaupré dans mes grands haubans ; dans cette situation, toute mon artillerie et ma mousqueterie le labouraient de l'avant à l'arrière, sans qu'il pût me tirer un seul coup de canon ; ses ponts et ses gaillards furent en très peu de temps jonchés de corps morts les uns sur les autres. Sur ces entrefaites, M. de La Jaille, mon fidèle compagnon d'armes, s'avança avec la *Gloire* pour m'aborder, suivant l'ordre que je lui avais donné ; et ne le pouvant faire que difficilement à cause de la situation de mon abordage, il eut l'audace de s'accrocher au *Cumberland* même, qu'il aborda de long en long. Il est vrai qu'il rompit son beaupré sur la poupe de mon vaisseau, tandis que l'ennemi rompait le sien dans mes grands haubans. Ceux de mes gens que j'avais nommés pour l'abordage s'efforcèrent alors de pénétrer à son bord, par-dessus son beau-

pré rompu, non sans danger et grande difficulté ; mais les sieurs de Blois, de La Calandre et Dumenaye, officiers sur la frégate la *Gloire*, entrèrent dedans les premiers, à la tête de quelques vaillants hommes ; et m'ayant fait signe avec un mouchoir blanc de ne plus tirer, le pavillon anglais fut amené, et je fis cesser le feu de ma mousqueterie, empêchant qu'il ne sautât davantage de mes gens à bord, et faisant pousser au large au plus vite, pour aller secourir ceux qui en auraient besoin.

Le chevalier de Beauharnais aborda de son côté le vaisseau le *Royal-Oak*, avec le vaisseau l'*Achille* qu'il montait, et son équipage s'étant présenté pour sauter à bord, il était près de s'en rendre maître, si un malheureux accident n'eût pas mis le feu à des gargousses de poudre qui firent sauter ses ponts et ses gaillards, et firent périr plus de quatre-vingts hommes. Ce malheur le força de pousser au large, afin d'éteindre cet embrasement et de réparer ce désordre. Il quitta le *Royal-Oak*, dont le beaupré était rompu, et qui s'enfuit en fort mauvais état.

Le chevalier de Courserac, avec le *Jason*, aborda en même temps le vaisseau le *Chester* ; mais ses grappins ayant rompu, cet abordage ne tint pas, et le chevalier de Nesmond s'en étant aperçu, se présenta avec sa frégate l'*Amazone*

pour le remplaeer et ne put aussi tenir à bord du vaisseau le *Chester* qu'il dépassa ; alors le ehevalier de Courserae revint dessus, et enleva ee vaisseau à ee dernier abordage.

De La Moinerie-Miniac, avee son vaisseau le *Maure*, se rendit maître du vaisseau le *Ruby* ; et dans le temps qu'il y était accroché, M. le ehevalier de Forbin vint à toutes voiles donner de son beaupré sur la poupe de l'ennemi, et prétendit que ee vaisseau s'était rendu à lui, quoiqu'il n'eût pas jeté un seul homme à son bord. Cette prétention ne lui fit pas grand honneur.

La frégate l'*Amazone*, après avoir tenté l'abordage du vaisseau le *Chester*, donna dans le corps de la flotte suivant l'ordre que je lui en avais donné, et en prit plusieurs vaisseaux.

Sitôt que j'eus poussé au large du vaisseau le *Cumberland*, j'examinai la faee du combat, et balançai si j'irais sur le *Royal-Oak*, qui s'enfuyait à toutes voiles avee son beaupré rompu, et que j'aurais enlevé avee facilité ; mais d'un autre eôté je voyais le ehevalier de Tourouvre qui, avec son vaisseau le *Blackwall*, de 50 eanons, osait attaquer le *Devonshire*, de 90, et soutenu du vaisseau le *Salisbury*, commandé par M. Bart, s'était avancé pour l'aborder, avee une intrépidité téméraire. Il avait même déjà brisé son beaupré sur la poupe dc ce gros vaisseau, dont le feu,

de beaucoup supérieur, et l'artillerie formidable, hachait en pièees ees deux petits vaisseaux, et les aurait fait indubitablement périr. Cet exemple de valeur me toucha sensiblement, et me détermina de voler au secours de ce brave chevalier. Je m'avançai à toutes voiles, dans la résolution d'aborder le vaisseau le *Devonshire* ; et comme j'étais sur le point de le prolonger, il sortit de sa poupe une fumée si épaisse, que la erainte de brûler avec lui me fit le eombattre du canon et de la mousqueterie, en attendant qu'il eût éteint eet embrasement. Dans eette attente, j'en essuyai pendant trois quarts d'heure un feu si terrible de canon et de mousqueterie, qu'il me mit près de trois eents hommes sur le earreau. Enfin, voyant périr tout mon équipage l'un après l'autre, je me résolus à tout événement de l'aborder, et je fis en même temps pousser mon gouvernail à bord. Déjà nos vergues eommençaient à se eroiser, quand le sieur de Brugnon, l'un de mes lieutenants, aceourut et me fit voir que le feu de la poupe de l'ennemi se communiquait à ses haubans et voiles de l'arrière, et que nous ne pouvions éviter de brûler avee lui. Frappé de ee danger évident, je fis à l'instant changer la barre de mon gouvernail, et appareiller ee qui me restait de voiles ; je détaehai en même temps des officiers mariniers, pour aller sur le

bout de nos vergues couper avec des haches les manœuvres qui s'embarrasaient avec celles de l'ennemi ; et je fus assez heureux pour me tirer de ce mauvais pas, non sans peine et sans un péril affreux, car nous ne fûmes pas éloignés de la portée du pistolet que le feu se prit de l'arrière à l'avant de ce vaisseau avec tant de violence, qu'en moins d'un quart d'heure il fut consumé, et tout son équipage périt au milieu des flammes. Chose hideuse à voir, et dont la seule idée fait frémir ! Trois de ses matelots seulement se trouvèrent dans mon vaisseau après le combat, sans que j'aie pu savoir comment ils y étaient entrés. Ils me rapportèrent que, dans le vaisseau le *Devonshire*, il avait péri près de neuf cents hommes, y ayant, outre son équipage, deux cent cinquante soldats ou passagers de considération, de l'un et l'autre sexe.

Après ce sanglant combat, mon vaisseau resta en si pitoyable état, que je fus deux jours sans pouvoir mettre un morceau de voile au vent. Le corps du vaisseau, les mâts, les voiles, les manœuvres, tout était haché ; mon gouvernail était aussi coupé en deux endroits, par deux balles barrées de 36 livres chaque. Je demeurai dans cette situation, ne sachant ce que tous les autres vaisseaux étaient devenus. Chacun d'eux avait pris le parti de se rallier, ou de poursuivre

les débris de cette flotte ; je savais seulement que le vaisseau le *Royal-Oak* s'était sauvé, M. le chevalier de Forbin n'ayant pas jugé cette conquête digne de son attention.

Avant de terminer la relation de ce combat, je ne dois pas oublier l'action d'un de mes contremaîtres, qui sauta le premier à bord du vaisseau le *Cumberland*, par-dessus son beaupré rompu, et qui pénétra jusqu'à son bâton de pavillon de poupe pour le baisser. Il était occupé à en couper la drisse, quand il vit tout d'un coup quatre soldats anglais qui s'étaient tenus ventre à terre, et qu'il n'avait pas aperçus plus tôt, lesquels s'avancèrent sur lui le sabre haut pour l'exterminer. Il conserva assez de jugement, dans ce danger imprévu, pour jeter d'abord le pavillon anglais à la mer, et pour s'y jeter ensuite lui-même. Il eut même la présence d'esprit de ramasser le pavillon anglais qu'il avait jeté, et comme il savait parfaitement nager, il gagna facilement à la nage une chaloupe que le *Cumberland* avait à la remorque, et coupant le cablot qui la tenait, il arriva vent arrière par le moyen d'une voile qu'il trouva dedans. Dans cet équipage, il se rendit à bord du vaisseau l'*Achille*, qui était resté en travers sous le vent, pour travailler à se remettre du désordre où son abordage l'avait mis.

Le pavillon anglais dont je parle ici fut porté, avec ceux des autres vaisseaux de guerre pris, dans l'église de Notre-Dame de Paris ; et sur le compte que je rendis au roi de l'action de cet officier marinier, Sa Majesté voulut la récompenser d'une médaille d'or, et faire maître entretenu d'équipage ce vaillant homme qui n'était que contremaître auparavant, afin d'entretenir l'émulation, et de faire connaître publiquement que le grand roi ne laissait jamais une action de valeur, dans le moindre de ses sujets, sans la reconnaître par quelque bienfait. [Ce contremaître s'appelait Henri Tosean, et navigua dans la suite en qualité de maître avec M. le chevalier de Fougeray-Garnier vers l'an 1712, qu'il fut pris par le *Saussy-Castle*, de 16 canons. Les Anglais, pleins de ressentiment de sa belle action au sujet du *Cumberland*, lui firent lâchement essuyer mille outrages et cruautés après qu'ils l'eurent en leur disposition, et après l'avoir reconnu.]

Tous les vaisseaux de mon escadre et de celle de M. le chevalier de Forbin arrivèrent deux jours avant moi dans la rade de Brest, avec les vaisseaux de guerre anglais le *Cumberland*, le *Chester* et le *Ruby*. Plusieurs autres navires marchands de cette flotte furent pris par la frégate l'*Amazone*, ou par quelques autres corsaires particuliers qui se trouvèrent à portée de profiter

de cette déroute, et furent conduits en différents ports de Bretagne. M. le chevalier de Forbin dépêcha, à son arrivée, M. le chevalier de Tourouvre pour en porter la nouvelle au roi. J'appris dans la suite que ce valeureux officier m'avait rendu, auprès de Sa Majesté, toute la justice que je pouvais espérer d'un caractère aussi généreux que le sien ; je la lui rendis aussi tout entière, quand j'eus l'honneur d'entretenir le roi à mon tour sur toutes les circonstances de cette action.

Cependant, M. de Pontchartrain m'écrivit de la part du roi, pour me marquer la satisfaction que Sa Majesté avait de mes services, en considération desquels elle voulait bien m'accorder une pension de mille livres sur le trésor royal. J'eus l'honneur de l'en remercier très humblement ; mais je lui demandai en même temps en grâce de faire tomber cette pension sur M. de Saint-Auban, mon capitaine en second, qui avait eu la cuisse emportée à l'abordage du vaisseau le *Cumberland*, et qui en avait plus grand besoin que moi. J'ajoutai que je me trouverais très heureux et très bien récompensé, si, par mes très humbles prières, je pouvais contribuer à l'avancement des braves officiers qui m'avaient si bien secondé ; mais que si le roi me jugeait digne de quelque grâce particulière, j'espérais de sa bonté

qu'il voudrait bien m'accorder, et à mon frère aîné, des lettres de noblesse, puisque c'était à ses soins et à son secours que je devais tout ce que j'avais pu faire d'estimable, et l'honneur que j'avais d'être connu de Sa Majesté. M. de Pontchartrain trouva d'abord quelque difficulté à m'obtenir cette grâce par rapport à mon frère; apparemment qu'il voulait me la réserver pour quelque autre action à venir, et qu'il crut que cet objet me rendrait encore plus ardent à en chercher les occasions ; mais je n'avais certainement pas besoin d'être aiguillonné pour cela ; le désir que j'avais de mériter l'estime et les bontés du roi était seul plus capable de m'enflammer que toutes les récompenses du monde. Aussi n'était-ce qu'en faveur de mon frère ; à qui j'avais des obligations infinies, que je m'étais porté à demander cette grâce sur laquelle je n'insistai pas davantage, et je me rendis auprès du roi, dans la seule vue de lui représenter de vive voix les services des officiers qui s'étaient distingués sous mes ordres. En effet, Sa Majesté eut la bonté d'en avancer plusieurs, entr'autres MM. le chevalier de Beauharnais, le chevalier de Courserac, de La Jaille, de Saint-Auban, et autres.

Ce fut alors qu'ayant eu l'honneur de faire ma cour au roi, et ce grand prince daignant me questionner sur le détail de mon dernier combat,

je profitai avec plaisir et empressement de cette occasion pour lui faire connaître le rare mérite et la valeur guerrière de M. le chevalier de Tourouvre. Je lui fis une peinture si vive de l'intrépidité de cet officier, que Sa Majesté, se tournant vers M. de Buseas, lui demanda si son ami feu M. de Ruyter en avait jamais fait autant. Il répondit qu'on ne pouvait rien ajouter au portrait que je venais de faire du zèle et de la bravoure de M. le chevalier de Tourouvre (1), et qu'il n'en était pas surpris, ayant connu deux de ses frères dans les armées de terre de Sa Majesté, qui n'étaient pas moins braves que celui-ci. M. le maréchal de Villars, qui se trouvait présent, ajouta sur cela des particularités de leurs services des plus avantageuses, et qui faisaient aisément connaître que la probité et la valeur étaient naturelles et héréditaires dans la maison de Tourouvre. On pourrait encore y joindre la modestie, car je n'ai de ma vie connu un guerrier plus intrépide, et en même temps plus modeste, que le chevalier de Tourouvre. Je suis bien aise de rapporter ces circonstances, afin de faire connaître au public que l'émulation, entre gens d'honneur, ne les empêche jamais de se rendre réciproquement justice, avec une joie et une satisfaction intérieure que les faux braves ne connaissent certainement pas.

ANNÉE 1708.

L'impatienee où j'étais de me rendre de plus en plus digne de la confiance dont le roi avait la bonté de m'honorer, me fit bientôt quitter le plaisir que je ressentais à lui faire ma eour, pour aller faire la guerre à ses ennemis ; et dans cette vue, j'obtins de Sa Majesté un plus grand nombre de ses vaisseaux, que je destinais à une expédition dont je ne fis confidenee à personne, parce que le sueeès dépendait en quelque façon du secret. C'était d'aller attendre sur les îles des Açores, la riche et nombreuse flotte du Brésil. J'avais des avis sûrs que les ennemis avaient fait partir sept vaisseaux de guerre pour aller l'attendre sur ces mêmes îles, savoir : trois portugais, trois anglais, et un hollandais. Cette flotte paraissait immanquable à eet atterrage, puisqu'elle devait nécessairement y passer pour s'y rafraîchir et y prendre escorte. La seule ehose qui paraissait à eraindre, était de n'être pas armé assez à temps pour me rendre aux îles des Açores avant qu'elle y fût arrivée.

Dans cette vue, je pris congé du roi, et me rendis en poste à Brest, où je fis équiper diligemment les vaisseaux le *Lys* et le *Saint-Michel*, de 74 canons ehaque ; l'*Achille*, de 66 ; le *Jason*, de 54 ;

la *Dauphine*, de 56 ; la *Gloire*, de 40 ; l'*Amazone*, de 36 ; et l'*Astrée*, de 22 canons. Ces vaisseaux furent commandés par MM. de Géraldin, le chevalier de Courserac, le chevalier de Nesmond, de Goyon, Miniac, de La Jaille, de Courserac l'aîné, et de Kerguelen, tous officiers connus, dont la plupart avaient déjà servi avec distinction sous mes ordre. Je fis joindre à cette escadre une corvette de 8 canons de fabrique anglaise, que je confiai à un jeune homme de mes parents, et j'engageai une autre frégate de Saint-Malo de 30 canons, nommée le *Desmarets*, à venir me joindre à Brest.

Nous mîmes tous ensemble à la voile, et fûmes nous placer d'abord à la hauteur de Lisbonne. Un vaisseau suédois qui en sortait nous confirma qu'on y attendait incessamment la flotte du Brésil, et qu'on avait envoyé sept vaisseaux de guerre au-devant, qui devaient l'attendre sur les îles des Açores. Nous cinglâmes aussitôt de ce côté-là, et passâmes hors de vue de ces îles, pour aller nous placer quinze lieues à l'ouest d'elles, sur le passage de la flotte, afin que les vaisseaux de guerre ennemis, et les habitants des îles, n'eussent aucune connaissance de nous, et ne pussent envoyer au-devant de la flotte quelque vaisseau d'avis pour le détourner de sa route. Je détachai en même temps la corvette pour aller faire le

tour des îles et reconnaître les sept vaisseaux de guerre, avec ordre de venir me rendre compte de leurs forces et des parages où ils croisaient. Elle les trouva à l'ouvert du port de la Tercère, qui couraient bord à terre et bord à la mer, et revint m'en faire son rapport.

Nous demeurâmes constamment près de trois mois sur cette croisière, fort étonnés de ne pas voir paraître la flotte, et renvoyant de quinze jours en quinze jours la corvette sur les îles, qui me rapportait toujours avoir vu les sept vaisseaux de guerre.

Cependant nous découvrîmes, d'un temps embrumé, un vaisseau venant du large qui faisait route pour se rendre aux îles ; nous le chassâmes, et nous ne pûmes le joindre, à cause du brouillard et de la nuit qui survint. J'en eus d'autant plus d'inquiétude, que je ne doutais pas qu'il ne donnât avis aux sept vaisseaux de guerre de notre croisière, et que ceux-ci ne se déterminassent, premièrement, à dépêcher un vaisseau d'avis au-devant de la flotte, et, en second lieu, qu'ils ne s'éloignassent eux-mêmes des îles, pour n'être pas exposés à notre insulte. D'ailleurs l'eau commençait à manquer dans tous les vaisseaux de l'escadre, et nous ne pouvions, par rapport à cela, rester plus de quinze jours à croiser sur ces parages.

Toutes ces considérations me portèrent à assembler un conseil de tous les capitaines, auxquels je fis connaître que nous devions, sans balancer davantage, aller attaquer les vaisseaux de guerre ennemis, dans lesquels nous trouverions indubitablement de l'eau et des vivres plus que suffisamment pour prolonger notre croisière jusqu'à l'arrivée de la flotte ; que d'ailleurs ces vaisseaux suffiraient seuls à payer avec usure notre armement, les trois portugais ayant beaucoup de canons de fonte ; que même il ne fallait pas douter qu'ils n'eussent été informés de notre croisière et de nos forces, par le vaisseau que nous avions depuis peu rencontré faisant route pour les îles, lequel nous n'avions malheureusement pu joindre ; en sorte que si nous tardions davantage à les aller chercher, j'étais assuré que nous ne les trouverions plus, et que nous tomberions dans le cas de perdre notre armement en entier, et de nous voir forcés, par la disette d'eau, à retourner en France sans avoir rien fait.

Ce raisonnement était assez naturel ; mais quelque démon, envieux de mon bonheur, empêcha tous les capitaines, sans exception, de déférer à mes avis. Ils se laissèrent aller à ceux de M. de Géraldin, qui étaient d'attendre constamment la flotte sur ces arages ; qu'elle ne pouvait

manquer d'arriver incessamment, le vent étant bon pour l'amener ; que d'ailleurs les sept vaisseaux de guerre ennemis étant aussi forts que nous, ils nous attendraient sans doute de pied ferme, et qu'au pis aller nous serions toujours à temps de les attaquer ; qu'au surplus le sort des armes étant incertain, nous ne pourrions nous en rendre maîtres que plusieurs de nos vaisseaux ne demeurassent désemparés, et hors d'état peut-être de tenir la mer. Ils ajoutèrent à toutes ces raisons que mes armateurs auraient lieu de me reprocher que, dans cette occasion, j'aurais préféré ma gloire particulière à leurs intérêts. Enfin ils me tournèrent la cervelle de façon que, pour ne pas paraître trop entier et présomptueux dans mes sentiments, je crus devoir leur accorder quelques jours. Mais cette condescendance ne m'empêchait pas de sentir, d'une manière très marquée, que je m'exposais par leur conseil à un malheur sans remède. Je dirai, par parenthèse, que c'est le premier conseil de guerre que j'aie tenu de ma vie pour aller ou non combattre les ennemis, et que ce sera certainement le dernier.

Cependant, j'eus la précaution de laisser à chaque capitaine un ordre de combat, pour m'en servir quand je le jugerais à propos, dans lequel étaient spécifiés les vaisseaux ennemis

que chaque capitaine devait aborder, leur recommandant de se tenir bien prêts au combat, et de me suivre au premier signal que je leur en ferais.

Cependant chaque jour que je différais d'aller trouver les ennemis me durant une année, et mon funeste pressentiment ne me laissant aucun repos, je mis au bout de quinze jours le signal de combat, et fis route en même temps sur les îles. Aussitôt M. de Géraldin me dépêcha un officier, pour me demander encore trois jours en grâce ; et les officiers les plus affidés de mon vaisseau, séduits par l'attente de la riche flotte du Brésil, et par l'espoir d'un butin immense, y joignirent aussi des prières si pressantes, que j'eus encore la faiblesse d'y consentir.

Ces trois jours étant expirés, je fis route enfin pour aller combattre les ennemis, et je ne les trouvai plus, ainsi que je l'avais prévu. Mon embarras devint extrême : je ne pouvais deviner si la flotte n'avait pas passé à la faveur de la nuit, et si, ayant joint les vaisseaux de guerre ennemis, elle n'aurait pas continué sa route avec eux vers Lisbonne, sans s'arrêter aux îles. Pour m'en éclaircir, je résolus de faire une descente à quelqu'une de ces îles, où nous pourrions faire en même temps l'eau dont nous avions besoin. Dans cette vue, je m'engageai entre les îles de

Fayal, de Pico et de Saint-Georges, et, en rangeant de près cette dernière, je remarquai un petit port au fond duquel il paraissait une assez jolie ville, et quelques forts qui donnaient sur la marine. Cet endroit me paraissant assez propre à mon dessein, j'ordonnai un détachement de toutes les chaloupes de l'escadre, chargées de six à sept cents soldats tirés de nos vaisseaux, et j'en donnai le commandement au comte d'Arquein, mon capitaine en second, avec ordre d'aller y faire descente, et de se rendre maître de la ville. Mais avant de faire partir toutes ces chaloupes, je jugeai à propos d'envoyer tous les canots de l'escadre par un autre endroit de l'île, pour y faire une fausse attaque, et attirer une partie des forces des ennemis. Cependant la véritable descente se fit, et les ennemis qui se présentèrent pour s'y opposer furent mis en fuite, et poursuivis si chaudement, que nos troupes entrèrent en même temps qu'eux dans la ville. Elle se trouva abandonnée de presque tous les habitants, jusqu'aux religieuses, qui avaient gagné précipitamment la montagne. Cette expédition ne fut pas plus tôt achevée, que je fis porter à terre beaucoup de futailles pour les remplir d'eau, et nous fournir en même temps de quantité de grains et de vins, dont les magasins de cette ville étaient remplis.

Les prisonniers portugais, étant interrogés, rapportèrent que les sept vaisseaux de guerre ayant eu avis, par ce vaisseau que nous avions manqué, de notre croisière et de la force de notre escadre, avaient pris le parti de quitter ces parages depuis trois jours, et de s'en retourner à Lisbonne ; mais que la flotte du Brésil n'avait pas encore paru, et qu'on ne savait ce qui pouvait la retenir un si long temps. Ce rapport me laissa une lueur d'espérance qui s'évanouit bientôt. Nos vaisseaux furent pris entre ces îles d'une tempête qui en mit plusieurs en danger d'y périr, et tous dans la nécessité de se mettre au large. Cette tempête continua si longtemps, que j'eus toutes les peines du monde à retirer nos troupes de la ville prise ; je fus même forcé d'y laisser nos futailles, et de faire route vers les côtes d'Espagne.

L'unique espoir qui nous restait consistait à pouvoir gagner le port de Vigo assez à temps pour y faire de l'eau, et revenir attendre la flotte du Brésil à la hauteur de Lisbonne. Ainsi j'y donnai rendez-vous à tous les vaisseaux de l'escadre, en cas de séparation ; mais nous fûmes tellement contrariés par les vents et pressés de la soif, que chaque vaisseau chercha à gagner le port qui lui parut le plus à sa portée. Le vaisseau la *Dauphine*, le frégate de Saint-Malo et la cor-

vette, furent les premiers à se séparer du reste de l'escadre, et se rendirent dans le port de Brest. Les vaisseaux le *Saint-Michel*, le *Jason*, la *Gloire* et l'*Amazone* furent à Cadix, et j'arrivai dans le port de Vigo avec les seuls vaisseaux le *Lys* et l'*Achille*. A l'égard de la flotte du Brésil, elle atterra aux îles des Açores huit jours après que je fus obligé d'en partir.

Il est étonnant que mon escadre, composée de vaisseaux fins de voiles, avec huit jours d'avance sur une flotte qui n'allait pas bien, n'ait pu, malgré tous nos efforts, arriver devant elle sur les côtes d'Espagne et de Portugal. En effet, la plus grande partie de cette flotte portugaise entra dans la rivière de Lisbonne, ou dans port en port, dans le temps à peu près que j'entrais dans le port de Vigo. J'étais occupé à y faire de l'eau pour mettre promptement à la voile, quand un vaisseau de cette flotte, poussé par la tempête, vint s'échouer à quatre lieues de nous dans la rivière de Pontenedro, et fut pris par les Espagnols. Je sortis de Vigo le plus vite qu'il me fut possible, et fis encore deux petites prises de cette même flotte ; tout le reste était entré dans les ports de Portugal. Ainsi mon armement fut perdu en entier, et tous mes vivres étant consommés, je revins désarmer à Brest avec les vaisseaux le *Lys* et l'*Achille*.

M. de Géraldin, qui, par notre séparation, se trouva commandant des vaisseaux le *Saint-Michel*, le *Jason*, la *Gloire* et l'*Amazone*, gagna Cadix, et, s'y étant muni d'eau et de vivres, remit à la voile pour se rendre à Brest, et chemin faisant prit trois petits vaisseaux marchands anglais, dont le produit ne fut pas suffisant pour payer la dépense de sa relâche à Cadix. Il mena ces trois prises à Brest, où il vint désarmer.

La perte entière de cet armement, dans lequel nous avions risqué, mon frère et moi, la meilleure partie de notre médiocre fortune, ne nous permit pas de continuer des armements aussi considérables.

ANNÉE 1709.

Cependant je remis en mer avec le vaisseau l'*Achille*, et les frégates la *Gloire*, l'*Amazone* et l'*Astrée*, montées par MM. le chevalier de Courserac, de La Jaille et de Kerguelen. J'avais reçu avis qu'une flotte de soixante voiles devait incessamment sortir du port de Kinsale (a), sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre anglais de 70, 60 et 54 canons, pour se rendre en différents ports d'Angleterre. J'allai me placer sur

(a) En Irlande.

son passage, et j'en eus connaissance à la vue du cap Lizard. Par malheur pour nous, la mer était trop agitée et le vent trop fort pour hasarder de les aborder ; d'un autre côté aussi, les trois vaisseaux de guerre ennemis nous étaient trop supérieurs en artillerie pour espérer de les réduire au canon. Mais après avoir bien balancé, je considérai que ces sortes d'occasions ne se trouvaient pas souvent, qu'il fallait les saisir quand elles se présentaient, que la fortune aidait souvent la valeur un peu téméraire, et qu'enfin le vent pourrait se calmer dans le temps de l'action.

Ces réflexions étant faites, je fis signal à la frégate l'*Astrée* de donner au milieu de la flotte, et je m'avançai avec l'*Achille*, l'*Amazone* et la *Gloire*, pour livrer combat aux trois vaisseaux de guerre qui m'attendaient en ligne au vent de leur flotte. Je donnai, en passant, ma bordée de canon et de mousqueterie au vaisseau de l'arrière du commandant, et, poussant ma pointe, j'abordai ce dernier de long en long. Comme la mer était beaucoup agitée, il me fut impossible de jeter un seul homme dans son bord ; et même nos deux vaisseaux abordés se séparèrent, malgré mes précautions. Je revins jusques à trois fois tenter l'abordage de ce commandant, sans pouvoir y tenir ni faire sauter personne de mon équipage dedans ; mais le feu de mon canon, de ma mous-

queterie, et d'un très grand nombre de grenades, fut exécuté si vivement, que ses ponts et ses gaillards furent couverts de morts, et même abandonnés, ses vergues de misaine et de petit hunier furent coupées ; en un mot, je le mis hors d'état de manœuvrer et de se défendre.

Dans cet intervalle, les frégates la *Gloire* et l'*Amazone* combattaient de leur côté avec les deux autres vaisseaux de guerre anglais ; mais, à moins de vouloir périr, elles étaient trop faibles de bois pour hasarder de les aborder d'un aussi vilain temps. Ce combat d'ailleurs était fort désavantageux pour elles au canon : aussi furent-elles très maltraitées, et l'auraient été bien davantage, si je n'avais pas eu l'attention de les soutenir par intervalles, et de partager de temps en temps mon feu sur les vaisseaux qui les combattaient.

Cependant la frégate la *Gloire* demeura tout à fait désemparée avec beaucoup de ses gens hors de combat. M. de La Jaille, qui la commandait, vint me passer à poupe et me prier de le couvrir, afin qu'il pût travailler à se rétablir. J'étais aussi dans mon particulier assez maltraité, ayant reçu entr'autres un boulet qui traversait ma soute à poudres, et qui m'inquiétait infiniment. Cet accident ne m'empêcha pas de lui répondre qu'il eût à se placer une portée de fusil de l'avant et sous le vent de mon vaisseau, et

qu'il pouvait travailler sans crainte à se remettre en état.

En effet, les trois vaisseaux ennemis étaient battus et délabrés de manière à n'en devoir rien appréhender, et la frégate l'*Amazone* me paraissant en assez bon état, je fis signal au chevalier de Courserac, qui la montait, de donner dans la flotte. Il exécuta cet ordre, et amarina cinq bons vaisseaux chargés de tabac, sans que les ennemis osassent s'y opposer. Je m'étais tenu à demi-portée de canon d'eux, avec la frégate la *Gloire*, tous deux prêts à redonner dessus s'ils avaient fait le moindre mouvement. J'eus même l'audace de faire amener les voiles à quatorze vaisseaux marchands de la flotte, que je plaçai entre la *Gloire* et moi, à dessein de les amariner sitôt que nous aurions pu raccommoder nos chaloupes, qui étaient toutes criblées de coups de canon. Mais il survint tout d'un coup un orage si impétueux, que la frégate la *Gloire* en fut démâtée de son grand mât de hune, et que mon vaisseau aurait abîmé, si les écoutes de mes deux huniers n'avaient rompu au milieu de cet orage. Les quatorze vaisseaux marchands qui étaient à ma disposition firent vent arrière sur la côte d'Angleterre, et passèrent sous notre beaupré, sans que nous pussions les en empêcher. Les trois vaisseaux de guerre anglais firent la

même manœuvre ; et ce qu'il y eut encore de plus malheureux, c'est que la frégate l'*Astrée*, qui la première avait donné dans la flotte, avait brisé sa chaloupe, et n'avait pu, à cause du vilain temps, hasarder d'aborder une seule prise de plusieurs qu'elle avait arrêtées, lesquelles, n'étant point amarinées, profitèrent de l'orage et se sauvèrent comme les autres.

A la suite de tout ceci, la tempête devint affreuse, et nous mit en grand danger de périr sur la côte d'Angleterre ; elle nous sépara tous les uns des autres. Deux de nos prises arrivèrent à Saint-Malo avec les frégates l'*Amazone* et l'*Astrée* ; une autre se sauva dans le port de Calais, et deux firent naufrage sur la côte d'Angleterre. J'eus beaucoup de peine à me relever de dessus, et à me rendre à Brest avec la frégate la *Gloire*, tous deux en fort mauvais état.

Nous y fûmes raccommoder nos deux vaisseaux, et retournâmes croiser à l'entrée de la Manche. Nous y découvrîmes un gros vaisseau, comme le jour allait finir, qui faisait route vers les côtes d'Espagne. J'observai sa manœuvre, et, réglant la mienne dessus, je le joignis vers les onze heures du soir, et mis un feu à poupe, afin que la frégate la *Gloire*, qui n'allait pas si bien que moi, ne me perdît pas de vue. Dès que le jour parut, je m'avançai sur le vaisseau ennemi à dessein de l'aborder.

Il avait mis d'abord son pavillon anglais, et avait établi six canons en batterie à l'arrière de sa poupe, dont j'essuyai plusieurs décharges qui tuèrent quantité de mes gens et incommodèrent fort ma mâture et mes voiles. Sitôt qu'il me vit sur le point de le prolonger, il brassa tout d'un coup ses voiles de l'arrière, borda son artimon, et poussa son gouvernail à venir au vent, pour mettre mon beaupré dans ses grands haubans (a). Attentif à sa manœuvre et à son gouvernail, je fis orienter mes voiles avec la même vitesse, et venant aussi tout d'un coup au vent, j'évitai cet abordage désavantageux, et je l'abordai de long en long.

Nous nous tirâmes nos bordées mutuelles de canon, de mousqueterie et de grenades, et ce vaisseau fut enlevé en demi-heure de temps ; mais, par le mouvement qu'il avait fait pour mettre mon beaupré dans ses grands haubans, et par celui que j'avais aussi fait pour l'éviter, en venant tout d'un coup au vent, il était arrivé que mon vaisseau, en présentant le côté plus au vent, avait plié davantage ; et comme, en abordant, il est nécessaire de tirer promptement les canons de la première batterie, afin que les mantelets des sabords ne soient pas brisés et emportés

(a) Il cherche à prendre Du Guay-Trouin en enfilade.

par le choc de l'abordage, mes canonniers n'eurent pas le temps de laisser tomber la culasse de leurs canons, de manière qu'étant alors pointés à couler bas, leurs coups donnèrent presque tous dans la carène du vaisseau ennemi. Sitôt qu'il fut rendu, je fis pousser au large ; mais un instant après il vint me passer à poupe, et me crier qu'il allait couler bas si je ne lui envoyais pas un prompt secours. Je fis mettre sans perte de temps ma chaloupe à la mer, avec des charpentiers, des calfats et de bons officiers, pour tâcher de sauver ce vaisseau, qui était de 60 canons, tout neuf, et s'appelait le *Bristol*. Dans cet intervalle, la frégate la *Gloire* me joignit, et se mit en devoir d'y envoyer aussi sa chaloupe ; mais au milieu de cette occupation, il parut tout d'un coup une escadre de quatorze vaisseaux de guerre anglais, à trois lieues au vent de nous, qui fondirent sur nous avec tant de promptitude, que je n'eus pas le temps de retirer mes gens du vaisseau pris. Il fut bientôt entouré d'ennemis, et coula bas au milieu d'eux. La moitié des Français et des Anglais qui se trouvèrent dedans fut noyée ; le reste fut sauvé par les chaloupes des Anglais. M. de Sabrevois, officier de mérite, fut du nombre des malheureux ; et les sieurs de Cussy et de Noilles se sauvèrent à la nage. Outre la perte que je fis de ces braves gens,

j'eus dans cette action soixante-dix hommes hors de combat. M. de Bets de La Harteloire, fils du lieutenant-général de ce nom, qui était mon capitaine en second, jeune homme plein de valeur, y fut tué, et un autre officier blessé.

Au moment que j'eus connaissance de cette escadre, j'arrivai vent arrière, et je pris chasse avec la frégate la *Gloire*. Cependant mes mâts et mes voiles étaient endommagés, mes deux vergues de civadière rompues, et mon grand mât de hune percé de deux boulets ; je fus même forcé de changer mes deux basses voiles en présence des ennemis, tant elles étaient hachées. Ils nous joignirent à portée de canon, mon camarade et moi. M. de La Jaille, qui connaissait la situation qui convenait le mieux à sa frégate, prit le parti d'arriver vent arrière et de prendre chasse entre deux écoutes. La connaissance que j'avais de mon vaisseau me fit au contraire tenir un peu plus le vent. Notre sort fut bien différent : tout délabré que j'étais, j'eus le bonheur d'échapper aux ennemis ; mais la frégate la *Gloire* fut jointe, et M. de La Jaille, après leur avoir résisté jusqu'à l'extrémité, et avoir rempli ses devoirs en homme de courage, se vit contraint de céder à des forces supérieures.

Le lendemain de ce combat et de cette chasse, je pris une frégate anglaise que je conduisis

dans le port de Brest, où je désarmai mon vaisseau.

Dans ce temps à peu près, le roi, satisfait de la continuation de mon zèle, se porta lui-même à m'accorder, et à mon frère, des lettres de noblesse des plus distinguées. Les services de mon frère et une partie de mes actions y étaient, par son ordre, insérées. Je ne tardai pas à me rendre auprès de Sa Majesté pour lui en rendre très humbles grâces, et lui faire en même temps ma cour. Cela ne m'empêcha pas de faire armer les vaisseaux le *Jason*, l'*Amazone* et l'*Astrée* sous le commandement de M. le chevalier de Courserac, qui s'en acquitta dignement, fit diverses prises, et revint désarmer dans le port de Brest.

ANNÉE 1710.

Mon séjour à Versailles ne fut pas long. J'étais persuadé qu'en cherchant les ennemis du roi, je lui faisais infiniment mieux ma cour qu'en faisant le personnage de courtisan, auquel je n'étais pas propre. Ainsi je pris congé de Sa Majesté, et revins dans le port de Brest faire l'armement des vaisseaux le *Lys*, l'*Achille*, la *Dauphine*, le *Jason* et l'*Amazone*, qui furent commandés par M. le comte d'Arquein, le che-

valier de Courserac, Courserac l'aîné, et de Kerguelen. J'établis ma croisière vers les côtes d'Irlande, sur l'avis que j'avais reçu que cinq vaisseaux anglais, venant des Indes orientales, devaient y aborder sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre de 70 canons. La richesse immense de ces cinq vaisseaux avait engagé l'Amiral d'Angleterre à en dépêcher deux autres de 66 canons, pour aller au-devant sur les mêmes parages que j'avais choisis. Je rencontrai l'un d'eux, nommé le *Glocester*, que je joignis avec mon vaisseau le *Lys*, et dont je me rendis maître après une heure de combat, et avant qu'aucun vaisseau de notre escadre pût arriver à notre portée. Ce vaisseau, qui était tout neuf et allait fort bien, me parut propre à croiser avec nous, et je choisis, pour le commander, M. de Nogent, mon capitaine en second, officier de valeur et de mérite, s'il en est un. Je le fis armer d'un nombre d'officiers, de soldats et de matelots, tirés de tous les vaisseaux de l'escadre, suffisants pour le mettre en état de combattre avec nous en cas de besoin. Je trouvai aussi dans ce vaisseau les instructions de l'Amiral d'Angleterre sur sa destination. Peu de jours après, j'eus connaissance de son camarade, qui s'échappa à la faveur de la nuit. Toutes ces circonstances me donnaient lieu d'espérer que ces riches vaisseaux des Indes

ne m'échapperaient pas. Cependant, j'eus le malheur de tomber malade d'un flux de sang dyssentérique, qui me réduisit à l'extrémité. Pour surcroît d'infortune, nous essuyâmes pendant quinze jours un brouillard si épais, que tous les vaisseaux de l'escadre, ne se voyant plus, furent obligés de se conserver par des signaux de canon, de fusil, de cloches et de tambour. Les vaisseaux anglais des Indes eurent le bonheur de passer justement dans ce temps-là, sans que nous en eussions connaissance. J'eus un pressentiment qui me tourmentait encore plus que ma maladie. J'arrivai précisément à la vue du cap Clare, le même jour que les vaisseaux des Indes atterraient à cette côte, et nous les vîmes, du haut des mâts, qui entraient dans les ports de Cork et de Kinsale. Il était même resté de l'arrière d'eux un vaisseau de guerre de 56 canons, qui fut joint par le vaisseau le *Jason*, lequel le combattit et le poursuivit jusques dans les brisants d'un port, dans le fond duquel il se réfugia.

Tous ces fâcheux événements nous ayant fait manquer une si belle occasion, le reste de la campagne ne fut pas plus heureux. Je fis seulement une prise chargée de tabac, et ayant consommé les restes de mes vivres, je revins désarmer à Brest. On m'y débarqua mourant, et je fus plus de six mois avant de pouvoir reprendre des

forces. A la fin, la nature surmonta le mal, et me mit en état de retourner à Versailles faire ma cour au roi.

ANNÉE 1711.

Ce fut là que je commençai à former une entreprise sur la ville et la colonie de Rio-de-Janeiro, l'une des plus riches et des plus puissantes de tout le Brésil. M. Du Clerc, capitaine de vaisseau, avait déjà tenté cette expédition avec cinq vaisseaux du roi, et environ mille soldats de débarquement ; mais ces forces n'étant pas, à beaucoup près, suffisantes pour s'emparer d'une colonie aussi considérable, il y était demeuré prisonnier avec six à sept cents de ses soldats, le reste ayant été tué dans l'assaut qu'il donna à la ville et aux forteresses de Rio-de-Janeiro.

Depuis ce temps, le roi de Portugal en avait fait augmenter les fortifications, et y avait nouvellement envoyé quatre vaisseaux, et deux frégates de guerre, chargées de cinq régiments de troupes aguerries, afin de mettre cette importante place tout à fait hors d'insulte. Les nouvelles par lesquelles on avait appris la défaite de M. Du Clerc et de ses troupes, disaient que les Portugais, insolents vainqueurs, exerçaient envers ces prisonniers toutes sortes de cruautés, qu'ils les

faisaient mourir de faim et de misère dans des cachots, et que M. Du Clerc avait été par eux assassiné, quoiqu'il se fût rendu à composition.

Toutes ces circonstances jointes à un butin immense, et surtout à l'honneur qu'on pouvait acquérir dans une entreprise aussi difficile, me firent naître l'envie d'aller porter les armes du roi dans ces climats éloignés, et d'aller punir l'inhumanité des Portugais par la destruction de cette colonie florissante. Je m'adressai pour cela à trois de mes intimes amis, qui, de tous les temps, m'avaient aidé de leur bourse et de leur crédit dans toutes mes expéditions. C'était M. de Coulanges, aujourd'hui contrôleur-général de la Maison du Roi, et MM. de Beauvais et de La Sandre-Le-Fer, de Saint-Malo, gens fort estimés et fort accrédités. Je leur fis confidence de mon projet, et les engageai à se rendre directeurs de mon armement. Mais l'importance de cette expédition exigeant des fonds très considérables, nous fûmes obligés de nous confier et de nous joindre à trois autres riches négociants de Saint-Malo ; ce qui faisait, y compris mon frère, le nombre de sept directeurs. Je leur communiquai un état des vaisseaux, des officiers, des troupes, des équipages, des vivres et de toutes les munitions nécessaires, suivant lequel la mise-

hors [a] de cet armement était estimé à 1.200.000 livres. M. de Coulanges, l'un des principaux directeurs, vint me joindre à Versailles, afin d'arrêter un traité en forme, et d'obtenir du ministre de la Marine les conditions essentiellement nécessaires au succès de cette entreprise. Il eut besoin d'une patience et d'une dextérité infinies, pour lever toutes les difficultés qui s'y opposaient. A la fin il y réussit, et S. A. S. Monseigneur l'Amiral ne dédaigna pas d'y prendre un fort intérêt, de manière que, sur le compte que ce prince et M. de Pontchartrain en rendirent au roi, Sa Majesté l'approuva, et voulut bien me confier ses vaisseaux et ses troupes, pour aller porter ses armes dans un nouveau monde.

Cette résolution étant prise, je me rendis à Brest avec mon frère, pour y armer les vaisseaux le *Lys* et le *Magnanime*, de 74 canons chaque ; le *Brillant*, l'*Achille* et le *Glorieux*, tous trois de 66 ; les frégates l'*Argonaute*, de 44 canons ; l'*Amazone* et le *Bellone*, de 36 chaque, mais cette dernière équipée en galiote, avec deux gros mortiers ; l'*Astrée*, de 22 canons, et la *Concorde*, de 20. Cette dernière était de quatre cents tonneaux, et devait servir de vivandier à la suite de

(a) Les frais, les débours.

l'eseadre, chargée surtout de futailles remplies d'eau. Je choisis, pour commander ces vaisseaux, MM. le chevalier de Goyon, le chevalier de Courserac, le chevalier de Beauve, de La Jaille, le chevalier Du Bois de La Mothe, et de Kerguelen. Les trois autres frégates furent montées par MM. des Chesnais-Le-Fer, de Rogon, et de Pradel-Daniel, tous trois de Saint-Malo.

Dans ce même temps, je fis armer à Roehefort le vaisseau le *Fidèle*, de 60 canons, sous le commandement de M. de La Moinerie-Miniac, de Saint-Malo ; et sous prétexte d'aller faire la course comme il avait de coutume, la frégate l'*Aigle*, de 40 canons, y fut aussi équipée et montée par le sieur de La Marc-Decans, comme devant aller aux îles de l'Amérique. Je fis préparer en même temps sous main deux traversiers de La Rochelle, équipés en galiote, avec chacun deux mortiers.

Le vaisseau le *Mars*, de 56 canons, fut également armé à Dunkerque, et monté par M. de La Cité-Danican, sous prétexte d'aller en course dans les mers du Nord, me servant, pour tous ces différents armements, d'armateurs particuliers que je faisais sourdement agir. J'eus soin de choisir, autant qu'il fut en mon pouvoir, un nombre de bons officiers suffisants pour se mettre à la tête des troupes, et pour bien armer tous les

vaisseaux. M. de Saint-Germain, aujourd'hui major de la Marine à Toulon, fut nommé de la Cour pour servir de major sur l'escadre, et me fut d'un grand secours. Je donnai toute mon attention à faire préparer de bonne heure les vivres, les munitions, les tentes, les outils, et tout l'attirail nécessaire aux campements, et à former un siège ; le tout avec autant de précaution et de secret qu'il fut possible. Tous ces différents vaisseaux furent équipés en temps et avec la même diligence. Les soins et les mouvements que nous nous donnâmes, mon frère et moi, pour accélérer l'expédition de cet armement, furent si vifs et si bien ménagés, que malgré la disette où se trouvaient alors tous les magasins des arsenaux, tous les vaisseaux de Brest et de Dunkerque se trouvèrent prêts à mettre à la voile sous deux mois, à compter du jour de mon arrivée à Brest. J'y avais reçu avis qu'on travaillait en Angleterre à une forte escadre ; et ne doutant pas que ce ne fût à dessein de venir me barrer la sortie de Brest, je compris la nécessité de sortir brusquement de cette rade, et d'aller joindre aux rades de La Rochelle les vaisseaux le *Fidèle*, l'*Aigle*, et les deux traversiers à bombes, au lieu de les attendre, comme j'en avais eu le dessein. Je devais aussi y trouver deux autres frégates de Saint-Malo, que j'avais engagées à se

joindre à mon armement, sans leur avoir communiqué l'objet de mon entreprise.

L'inquiétude et le pressentiment que j'avais de demeurer bloqué par l'escadre anglaise, fit que, sans donner le temps à mes vaisseaux de se débarrasser, je mis précipitamment à la voile le 3e de juin, et, le 5 du même mois, on découvrit une escadre de vingt vaisseaux de guerre anglais, dont quelques-uns s'avancèrent jusqu'à l'ouvert de la rade de Brest ; ils prirent même deux bateaux pêcheurs qui les informèrent de mon départ ; sur quoi l'on peut avancer que la diligence surprenante qui fut apportée à cet armement empêcha cette entreprise d'échouer.

J'arrivai le 6e de juin aux rades de La Rochelle, où je trouvai le vaisseau le *Fidèle*, les deux traversiers à bombes, et les deux frégates de Saint-Malo prêtes à me suivre.

Le 9e du même mois, je mis à la voile avec tous ces vaisseaux rassemblés, à l'exception de la frégate l'*Aigle*, que je fus obligé d'y laisser, parce qu'elle avait besoin d'un soufflage (a) pour tenir la mer. Je lui donnai rendez-vous à l'une des îles du cap Vert, où je devais, suivant les mémoires qu'on m'en avait donnés, faire aisément du bois, et trouver des rafraîchissements.

(a) Application d'un revêtement de planches sur la carène, pour ajouter à la stabilité.

Le 21e, je fis une petite prise anglaise sortant de Lisbonne à vide, que je jugeai propre à servir à la suite de l'escadre.

Le 2e juillet, j'arrivai à l'île de Saint-Vincent, où la frégate l'*Aigle* vint me rejoindre. J'y trouvai beaucoup de difficulté à faire de l'eau, et peu d'apparence d'y avoir des rafraîchissements. Ainsi, je remis à la voile le 6e de ce mois, avec le seul avantage d'avoir mis toutes les troupes à terre, pour leur faire connaître l'ordre et le rang qu'elles devaient observer à la descente.

Le 11e du mois d'août, je passai la ligne, après avoir essuyé plus d'un mois de vent contraire si frais, que tous les vaisseaux de l'escadre démâtèrent de leurs mâts de hune les uns après les autres.

Le 19e, j'eus connaissance de l'île d'Ascension, et le 27, me trouvant à la hauteur de la baie de Tous-les-Saints, je tins un conseil dans lequel je proposai d'aller, en passant, y prendre ou brûler les vaisseaux qui pouvaient s'y trouver. Pour cet effet, je me fis rendre compte de l'état des équipages, et de l'eau qui restait en chaque vaisseau ; mais il s'en trouva si peu, qu'à peine suffisait-elle pour nous rendre à Rio-de-Janeiro, et il fut décidé que sans nous amuser nous continuerions notre route, pour aller en droiture à notre principale destination.

Le 11e du mois de septembre, on trouva fond. Je fis mes remarques là-dessus et sur la hauteur observée ; après quoi, profitant d'un vent frais qui se leva à l'entrée de la nuit, je fis forcer de voile à tous les vaisseaux de l'eseadre, malgré la brume et le mauvais temps, afin d'arriver (comme je fis précisément), à la pointe du jour, à l'ouvert de la baie de Rio-de-Janeiro. Il était évident que le succès de cette expédition dépendait de la diligenee, et qu'il ne convenait pas de donner aux ennemis le temps de se reconnaître. Sur ee principe, je ne m'arrêtai point à envoyer à bord de tous les vaisseaux les ordres que chaeun devait observer en entrant, et j'ordonnai à M. le chevalier de Courserac, qui connaissait un peu l'entrée, de se mettre à la tête de l'escadre ; à MM. le chevalier de Goyon et le ehevalier de Beauve, de marcher immédiatement après ; et je les suivis moi-même, me trouvant alors dans la situation la plus eonvenable pour observer ee qui se passait de la tête à la queue, et pour y donner ordre. Je fis en même temps signal à MM. de La Jaille, de La Moinerie-Miniac, et ensuite à tous les capitaines de l'escadre, de s'avancer les uns après les autres, suivant le rang et la foree de leurs vaisseaux. Ils l'exécutèrent avec tant de régularité, que je ne peux élever assez leur valeur et leur bonne conduite.

Je n'en exempte pas les maîtres des deux traversiers et de la prise anglaise, qui, sans changer de route, essuyèrent le feu continuel de toutes les batteries ; tant il est vrai qu'un bon exemple produit des effets extraordinaires.

M. le chevalier de Courserac s'acquit une gloire distinguée, dans cette action, par sa bonne manœuvre et par la fierté avec laquelle il nous fraya le chemin, étant exposé au premier feu de toutes les batteries.

Ce fut dans cet ordre que nous forçâmes l'entrée de ce port, défendu par une prodigieuse quantité d'artillerie, et par quatre vaisseaux et deux frégates de guerre que le roi de Portugal avait envoyés pour la défense de cette place. Ils s'étaient entraversés pour défendre l'entrée ; mais voyant que le feu de leur artillerie, ni celle de tous leurs forts n'était pas capable de nous arrêter, et que nous allions bientôt être en situation de les aborder et de nous en rendre maîtres, ils coupèrent leurs câbles, et allèrent s'échouer sous les batteries de la ville. Nous eûmes, dans cette action, environ trois cents hommes hors de combat ; et pour juger sainement du mérite de cette entrée, il est bon d'ajouter ici un état de la ville, de ses forteresses et de la situation.

La baie de Rio-de-Janeiro est fermée par un goulet, d'un quart plus étroit que celui de

Brest. Du côté de tribord, en entrant, elle est défendue par le fort de Sainte-Croix, garni de 48 pièces de gros canons, depuis 48 livres de balle jusques à 18 livres, et d'une autre batterie de huit pièces qui est en dehors de ce fort. Du côté de babord, est le fort Saint-Jean, et deux autres batteries où il y a 48 pièces de gros canon, qui font face au fort de Sainte-Croix, et qui croisent l'entrée, au milieu de laquelle est un gros rocher d'environ cent brasses de longueur, qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à portée de fusil de l'un ou de l'autre de ces forts.

En dedans de l'entrée, du côté de tribord, est le fort de Notre-Dame-du-Bon-Voyage, situé sur une presqu'île inaccessible, garni de 16 pièces de canon de 24 et 18 livres de balle.

Le fort de Villegaignon, où il y a 20 pièces du même calibre, est vis-à-vis, du côté de babord.

En avant de ce dernier fort, est celui de Saint-Théodore, muni de 16 pièces de canon, qui bat la plage où les Portugais ont bâti une espèce de demi-lune.

Quand on a passé tous ces forts, on trouve l'île des Chèvres, à portée de fusil de la ville, sur laquelle est un fort à quatre bastions, garni de dix pièces de canon ; et sur un plateau au bas de l'île, une batterie de quatre autres pièces.

Le fort de la Miséricorde, muni de 18 pièces

de canon, fait face à l'île des Chèvres, et s'avance dans la mer à une des extrémités de la ville. Il y a encore d'autres batteries de l'autre côté de la rade, les Portugais ayant placé des canons en batterie dans tous les endroits où ils ont soupçonné qu'on pouvait faire une descente.

La ville est bâtie sur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, et qui sont garnies de forts et de batteries. La plus proche, en entrant, est occupée par les Jésuites ; celle à l'opposite, par les Bénédictins ; et la troisième, nommée Conception, par l'évêque du lieu.

Sur celle des Jésuites est le fort de Saint-Sébastien, de 14 pièces de canon et plusieurs pierriers ; un autre, nommé Saint-Jacques, de 12 pièces ; un troisième, Sainte-Aloysie, de 8, et une batterie de 12 pièces de canon.

La montagne des Bénédictins est fortifiée de retranchements et de plusieurs batteries qui battent de tous côtés.

Celle de la Conception est retranchée par une haie vive, et du canon de distance en distance qui en occupe tout le front.

La ville est fortifiée par des redans et des batteries dont les feux se croisent. Du côté de la plaine, elle est défendue par un camp retranché, et par un bon fossé plein d'eau, en dedans duquel

il y a deux places d'armes à pouvoir contenir 1.500 hommes en bataille, plusieurs pièces de canon et des maisons crénelées de tous les côtés. C'était où les ennemis tenaient le fort de leurs troupes, qui consistait en douze ou treize mille hommes, tout au moins, compris cinq régiments de troupes nouvellement arrivées, sans compter un grand nombre de nègres.

Surpris de trouver cette place en si bon état, j'appris que la reine d'Angleterre avait dépêché un paquebot à Lisbonne, pour donner avis de la destination de mon armement ; et que ne s'y étant trouvé aucun autre vaisseau pour en porter la nouvelle, le roi de Portugal avait fait partir ce même paquebot pour Rio-de-Janeiro, où il était arrivé quinze jours avant nous ; et c'est sur cet avis que le gouverneur avait fait de si grands préparatifs.

Toute la journée s'étant passée à forcer l'entrée de ce port, je fis avancer pendant la nuit la galiote à bombes et les deux traversiers pour commencer à bombarder, et je détachai le lendemain 13e, à la pointe du jour, M. le chevalier de Goyon avec cinq cents soldats d'élite, pour s'emparer de l'île des Chèvres. Il l'exécuta dans le moment, et en chassa les Portugais si brusquement, qu'à peine eurent-ils le temps d'enclouer leurs canons. En se retirant, ils coulèrent à fond deux de leurs

plus gros navires marchands entre les batteries des Bénédictins et l'île aux Chèvres, et firent sauter en l'air deux de leurs vaisseaux de guerre, échoués sous le fort de la Miséricorde. Mais voulant en faire autant d'un troisième, qui était échoué à la pointe de l'île des Chèvres, le chevalier de Goyon y envoya deux chaloupes armées, commandées par MM. le chevalier de Vauréal et de Saint-Osman, qui, malgré tout le canon de la place, s'en rendirent les maîtres, et ne purent le remettre à flot, parce qu'il se trouva plein d'eau par les coups de canon dont il fut percé.

M. le chevalier de Goyon m'ayant rendu compte de la situation avantageuse de l'île des Chèvres, j'allai visiter ce poste, et le trouvant tel qu'il l'avait marqué, j'ordonnai à MM. de La Tuffinière, de Kerguelen et Esliot, officiers d'artillerie, d'y établir des canons et des mortiers en batterie. M. le marquis de Saint-Simon fut chargé de soutenir les travailleurs, avec un corps de troupes que je lui laissai. Les uns et les autres servirent avec toute l'activité possible, étant exposés à un feu continuel de canon et de mousqueterie.

Cependant nos vaisseaux manquant d'eau, il était nécessaire de s'assurer d'une aiguade, et de faire descente à terre pour couper, s'il

était possible, la retraite aux ennemis, et les empêcher d'emporter leurs richesses dans les montagnes. J'ordonnai pour cet effet à M. le chevalier de Beauves de faire embarquer la meilleure partie de nos troupes dans les frégates l'*Amazone*, l'*Aigle*, l'*Astrée* et la *Concorde*, et d'aller s'emparer de quatre vaisseaux marchands, mouillés près de l'endroit où je comptais faire ma descente, afin d'y loger toutes les troupes embarquées. Cet ordre fut exécuté avec tant de régularité et de conduite, que le lendemain matin notre débarquement se fit sans danger et sans confusion. Il est vrai que j'en avais ôté la connaissance aux ennemis par des mouvements et de fausses attaques de nuit qui m'attirèrent toute leur attention.

Le 14 septembre (a), je fis débarquer toutes nos troupes, au nombre de deux mille deux cents soldats, et six à sept cents matelots armés et exercés ; ce qui formait un corps d'environ trois mille deux cents hommes, y compris les officiers, gardes de la Marine et volontaires. On débarqua en même temps près de cinq cents soldats scorbutiques, qui, dans quatre à cinq jours, se remirent sur pied, et en état de s'incorporer avec le reste des troupes. De tout cela

(a) Le ms. de la bibl. communale de Saint-Malo porte à tort : le 15.

joint ensemble, je composai trois brigades de trois bataillons chaque. Celle qui servait d'avant-garde était commandée par M. le chevalier de Goyon ; celle de l'arrière-garde par M. le chevalier de Courserac ; et je me plaçai au centre, dont je donnai le détail et le commandement sous mes ordres à M. le chevalier de Beauve. Je formai en même temps une compagnie de soixante caporaux choisis dans toutes les troupes, avec un certain nombre d'aides-de-camp, de gardes de la Marine et de volontaires, pour me suivre dans l'action, et me porter avec eux dans tous les endroits où ma présence serait nécessaire.

Je fis aussi débarquer quatre petits mortiers portatifs, et vingt gros pierriers de fonte, afin d'en former une espèce d'artillerie. M. le chevalier de Beauve inventa à cet effet des chandeliers de bois à six pattes ferrées, qui se fichaient en terre, et sur lesquels les pierriers se plaçaient assez solidement. Cette artillerie marchait dans le centre au milieu du plus gros bataillon, qui s'ouvrait et se refermait suivant que la nécessité le demandait.

Toutes nos troupes et munitions étant débarquées, je fis avancer MM. le chevalier de Goyon et de Courserac à la tête de leurs brigades, pour s'emparer de deux hauteurs d'où l'on découvrait

toute la campagne, et une partie des mouvements qui se faisaient dans la ville. Le sieur d'Auberville, capitaine de grenadiers de la brigade de ce premier, chassa quelques partis des ennemis d'un bois où ils s'étaient embusqués pour nous observer ; après quoi nos troupes se campèrent dans cet ordre : la brigade commandée par M. le chevalier de Goyon occupa la hauteur qui regardait la ville ; celle de M. le chevalier de Courserac occupa la montagne qui était à l'opposite ; et la brigade du centre, où j'étais, fut placée au milieu, et à portée de se soutenir les uns les autres.

Par cette situation, nous étions les maîtres du bord de la mer, où nos chaloupes faisaient de l'eau, et apportaient de nos vaisseaux toutes les munitions de guerre ou de bouche dont nous avions besoin. M. de Ricouart, intendant de l'escadre, avait soin de nous les envoyer, et de faire fournir des matériaux à nos batteries.

Le 15e, désirant couper la retraite aux ennemis, et leur faire voir que nous étions maîtres de la campagne, je fis mettre toutes nos troupes sous les armes, et les fis avancer dans la plaine, détachant des partis jusques à portée de fusil de la ville, qui tuèrent des bestiaux, pillèrent des maisons et en brûlèrent sans opposition, et sans que les ennemis tirassent un seul coup de canon

ou de fusil sur nous. Ils avaient apparemment en vue de nous attirer dans leurs retranchements, comme ils avaient fait à M. Du Clerc, où notre défaite eût été certaine. Je pénétrai leur objet, et voyant qu'ils ne branlaient point, je fis retirer nos troupes en bon ordre, et donnai toute mon attention à bien reconnaître le terrain. Je le trouvai très impraticable, et quand j'aurais eu quinze mille hommes, je n'aurais pu couper la retraite aux ennemis, ni les empêcher de sauver toutes leurs richesses dans les bois et les montagnes.

J'en fus encore plus convaincu lorsqu'ayant remarqué un parti d'ennemis au pied d'une montagne, et ayant fait couler deux bataillons à droite et à gauche pour le couper, ils trouvèrent un marais et des hasiers (a) qui les arrêtèrent et les forcèrent à revenir sur leurs pas.

Le 16e, un de nos détachements s'étant avancé, les ennemis firent jouer un fourneau si précipitamment, qu'il ne fit aucun mal. Ce même jour, je chargeai MM. le chevalier de Beauve et de Blois d'établir une batterie de dix pièces de canon sur une presqu'île qui prenait les batteries des Bénédictins à revers.

Le 17e, les ennemis brûlèrent des magasins

(a) Broussailles.

pleins de caisses de suere, d'agrès et de munitions, situés sur le bord de la mer, et firent sauter en l'air le dernier de leurs vaisseaux de guerre échoué contre les batteries des Bénédietins ; ils brûlèrent en même temps deux frégates du roi de Portugal.

Dans l'intervalle de ees mouvements, quelques partis des ennemis, eonnaissant les routes du pays, se coulaient le long des défilés et des bois qui bordaient notre eamp, et, après avoir tenté quelques attaques de jour, surprirent dans la nuit trois ou quatre de nos sentinelles avancées, qu'ils enlevèrent sans bruit. Nous eûmes aussi quelques maraudeurs qui tombèrent entre leurs mains ; cela donna lieu à un assez plaisant stratagème que je vais expliquer. Un nommé Duboeage, natif de Normandie, qui, dans les préeédentes guerres, avait commandé un ou deux eorsaires français, s'étant engagé depuis ee temps-là au serviee du Portugal, et s'étant fait naturaliser à Lisbonne, était parvenu à commander des vaisseaux de guerre portugais. Il montait alors le seeond de ceux que nous avions trouvés au Rio-de-Janeiro, et l'ayant fait sauter en l'air, s'était ehargé de garder les retranchements et batteries des Bénédictins. Il s'en aequitta si bien, et fit servir ses canons si juste, que nos deux traversiers à bombes et plusieurs de nos cha-

loupes en avaient été fort incommodés. Ce Dubocage désirant se distinguer, et s'attirer la confiance des ennemis, auxquels comme Français, il était suspect, imagina de se déguiser en matelot, avec un bonnet, un pourpoint et des culottes goudronnées. Dans cet équipage, il se fit conduire par quatre soldats dans la prison où nos maraudeurs et nos sentinelles enlevés étaient renfermés. Il se fit mettre aux fers avec eux, disant qu'il était matelot d'une des frégates de Saint-Malo ; et que, s'étant écarté de notre camp, il avait été surpris par un parti embusqué. Il fit si bien son personnage, que sous ce déguisement il tira des prisonniers toutes les lumières qui pouvaient lui faire bien connaître le fort et le faible de nos troupes ; et cette connaissance fit prendre aux ennemis la résolution d'attaquer notre camp.

Pour cet effet, ils firent sortir, avant jour, de leurs retranchements quinze cents hommes de leurs meilleures troupes, qui, sans être découverts, s'avancèrent jusqu'au pied de la montagne occupée par M. le chevalier de Goyon. Ces troupes furent suivies par un corps de milices, qui se posta, couvert d'un bois, à moitié chemin de notre camp, et à portée de les soutenir.

Le poste avancé qu'ils voulaient attaquer était situé sur une éminence à mi-côte, où il y avait une maison crénelée qui nous servait de

corps-de-garde ; et quarante pas au-dessous régnait une haie vive, fermée par une barrière qui bordait le grand chemin. Les ennemis, à la petite pointe du jour, firent passer devant plusieurs bestiaux ; et un de nos sergents, avec quatre soldats avides, les ayant vus, s'avancèrent pour s'en saisir, sans en avertir l'officier. Ils n'eurent pas plutôt ouvert la barrière, que les ennemis embusqués firent feu sur eux, tuèrent le sergent et deux soldats, et, passant outre, montèrent vers le corps-de-garde. Le sieur de Liesta, qui gardait ce poste avec cinquante hommes, quoique surpris et attaqué vivement, tint ferme, et donna le temps au chevalier de Goyon d'y envoyer aussitôt le sieur de Bourville, aide-major de sa brigade, avec les compagnies des sieurs Droualein et d'Auberville. Il me dépêcha en même temps un aide-de-camp pour m'en donner avis, et fit mettre toute sa brigade sous les armes, prête à marcher. Je fis partir à l'instant deux cents grenadiers par un chemin creux, avec ordre de prendre les ennemis en flanc ; et faisant mettre toutes les troupes en mouvement, je courus vers le lieu du combat avec ma compagnie de caporaux. J'y arrivai assez à temps pour être témoin de la valeur avec laquelle les sieurs de Liesta, Droualein et d'Auberville soutenaient de pied ferme les efforts des

ennemis. A l'approche des troupes qui me suivaient, ils se retirèrent précipitamment, laissant sur le champ de bataille beaucoup de leurs soldats tués ou blessés. J'interrogeai ces derniers, et apprenant d'eux les circonstances que je rapporte ici, je ne jugeai pas à propos de m'engager parmi ces bois et ces défilés. Ainsi je fis faire halte aux grenadiers et à tout le reste des troupes, sans quoi j'allais donner dans l'embuscade, où le corps de milices était posté. Le sieur de Pontlo de Coëtlogon, aide-de-camp de M. le chevalier de Goyon, fut blessé en cette action, avec trente soldats hors de combat. Ce même jour, 18e, la batterie de MM. de Beauve et de Blois commença à tirer sur les batteries des Bénédictins.

Le 19e, M. de La Rufinière, commandant l'artillerie, me fit savoir qu'il avait sur l'île des Chèvres cinq mortiers et dix-huit pièces de 24 livres en batterie, prêtes à battre en brèche.

Dans cette situation, je crus qu'il était temps d'envoyer sommer le gouverneur (1) de se rendre, par un tambour qui lui porta cette lettre :

« MONSIEUR,

« Le Roi mon maître voulant tirer raison de la « cruauté exercée envers ses officiers et ses troupes « que vous fîtes prisonniers l'année passée, « et Sa Majesté étant informée qu'après avoir fait

« massacrer les chirurgiens, auxquels vous aviez « permis de descendre à terre pour panser les « blessés, vous avez encore laissé périr de faim « et de misère ce qui restait de ses soldats, les « retenant en captivité contre le cartel d'échange « passé entre les deux couronnes de France « et de Portugal, Elle m'a ordonné d'employer « ses vaisseaux et ses troupes pour vous con- « traindre à vous remettre à sa discrétion, à me « rendre tous les prisonniers français, et à faire « payer à tous les habitants de cette colonie « une contribution suffisante pour les punir de « leur inhumanité, et de dédommager Sa Ma- « jesté de la dépense d'un armement aussi consi- « dérable.

« Je n'ai point voulu vous sommer de vous « rendre que je ne me sois vu en état de vous « forcer, et de réduire votre ville et votre pays « en cendres, si vous ne vous rendez à la discré- « tion du Roi, qui m'a commandé d'épargner « ceux qui se soumettront de bonne grâce, et qui « se repentiront de l'avoir offensé dans la per- « sonne de ses officiers et de ses troupes. Cepen- « dant j'apprends que l'on a fait assassiner « M. Du Clerc, qui les commandait ; je n'ai « point encore voulu user de représailles sur les « Portugais qui sont tombés en mon pouvoir, « l'intention de Sa Majesté n'étant pas de faire la

« guerre d'une manière indigne d'un roi très « chrétien ; je veux croire même que vous avez « trop d'honneur pour avoir participé à ce hon- « teux massacre. Mais ce n'est pas assez. Elle « veut que vous m'en nommiez les auteurs, « pour en faire un châtiment exemplaire. En sorte « que si vous différez d'obéir à sa volonté, tous « vos canons, vos barricades et votre nombreuse « multitude n'empêcheront pas que je n'exécute « ses ordres, et que je ne porte le fer et le feu « dans toute l'étendue de ce pays. J'attends « votre réponse ; faites-la moi prompte et déci- « sive, autrement vous connaîtrez que si jusqu'ici « je vous ai épargné, c'était pour m'épargner « à moi-même l'horreur d'envelopper les inno- « cents avec les coupables. Je suis, *et cætera*. »

Le gouverneur me renvoya le lendemain mon tambour avec cette réponse :

« MONSIEUR,

« J'ai vu les motifs qui vous ont engagé à venir « de France en ce pays. Quant au traitement des « prisonniers français, il a été suivant l'usage de « la guerre ; ne leur ayant manqué ni pain « munition, ni les autres secours, quoiqu'ils « ne le méritaient pas, à cause de la manière « dont ils ont attaqué ce pays du Roi mon maître, « sans en avoir commission du roi très chrétien,

« mais faisant seulement la course. Cependant « je leur ai accordé la vie au nombre de six cents, « comme ils le peuvent certifier eux-mêmes, « les ayant garantis de la fureur des Noirs, qui « les voulaient tous passer au fil de l'épée ; « enfin je n'ai manqué en rien sur tout ce qui les « regardait, les ayant traités suivant les intentions « du Roi mon maître.

« A l'égard de la mort de M. Du Clere, je l'ai « mis dans la meilleure maison de la ville, à sa « sollicitation, où il a été tué. Qui est celui qui « l'a tué ? C'est ce qu'on n'a pu vérifier, quelque « diligence que l'on ait fait, tant de mon côté « que de celui de la justice ; et je vous assure que « si l'assassin se trouve, il sera châtié comme il le « mérite. En tout ceci, il ne s'est rien passé qui « ne soit dans la pure vérité, telle que je l'expose. « Quant à vous remettre ma place, quelques « menaces que vous me fassiez, le Roi mon « maître me l'ayant confiée, je n'ai point d'autre « réponse à faire, sinon que je suis prêt de la « défendre jusqu'à la dernière goutte de mon « sang ; et j'espère que le Dieu des armées ne « m'abandonnera pas dans une cause aussi juste « que l'est celle de la défense de cette place, « dont vous voulez vous emparer sous des « prétextes frivoles. Dieu conserve Votre Sei- « gneurie ! Je suis, Monsieur, *et cætera.* »

Sur cette réponse, je résolus d'attaquer vivement la place, et fus avec M. le chevalier de Beauve tout le long de la côte, depuis notre camp jusqu'à l'île des Chèvres, reconnaître les endroits par où nous pourrions plus aisément forcer les ennemis. Nous remarquâmes cinq vaisseaux qui étaient mouillés à demi-portée de fusil des retranchements des Bénédictins. Ils me parurent propres à servir d'entrepôt aux troupes destinées à l'attaque de ce poste ; et afin de les soutenir, j'ordonnai que l'on fît avancer le vaisseau le *Mars* entre ces vaisseaux et nos deux batteries.

Le 20e, je donnai ordre que l'on fît aussi avancer le vaisseau le *Brillant* auprès du *Mars*, et je fis faire de ces vaisseaux et de toutes nos batteries un feu continuel, qui rasa une partie des retranchements, donnant par ailleurs tous les ordres nécessaires pour donner l'assaut le lendemain, à la pointe du jour.

La nuit du 20 au 21, je fis embarquer dans des chaloupes les troupes qui devaient attaquer les retranchements des Bénédictins, avec ordre de se loger sans bruit dans les cinq vaisseaux que j'avais remarqués. Elles se mirent en devoir de l'exécuter ; mais les ennemis les ayant aperçues à la lueur des éclairs, du tonnerre qui se succédaient les uns aux autres, firent sur nos chaloupes un grand feu de mousqueterie. Comme je m'en

étais douté, j'avais ordonné d'avance que l'on pointât, avant la nuit, toute l'artillerie de nos batteries et de nos vaisseaux sur les retranchements des ennemis, et de se tenir prêts à faire feu sitôt que je ferais partir pour signal un coup de canon de la batterie où je m'étais placé. Ainsi, dès le moment que je vis les ennemis tirer sur nos chaloupes, je mis moi-même le feu au canon qui devait servir de signal ; ce qui fut suivi d'un feu continuel de nos batteries et de nos vaisseaux, qui, joint au tonnerre et aux éclairs redoublés, rendait cette nuit des plus affreuses, et jeta dans la ville une consternation générale. Tous les habitants crurent que nous allions donner l'assaut au milieu même de la nuit, et tout y était en confusion.

Le 21e, à la pointe du jour, je m'avançai à la tête des troupes pour commencer l'attaque du côté de la Conception, ordonnant à M. le chevalier de Goyon de filer le long de la côte, pour attaquer par un autre endroit, et envoyant ordre aux troupes placées dans les cinq vaisseaux de donner en même temps assaut aux retranchements des Bénédictins.

Sur ces entrefaites, le sieur de La Salle, aide-de-camp de feu M. Du Clerc, s'étant échappé des ennemis, vint se rendre à nous pour me donner avis que la populace et les milices, effrayées du

grand feu de toutes nos batteries, et persuadées que nous allions donner l'assaut pendant la nuit, en avaient été tellement frappées de terreur, qu'ils avaient commencé dès ce temps-là d'abandonner la ville avec une confusion étonnante, et que cette terreur s'étant communiquée aux troupes réglées, elles avaient été entraînées par le torrent ; mais qu'en se retirant elles avaient mis le feu à leurs magasins les plus riches, et laissé des mines sous les forts des Jésuites et des Bénédictins, à dessein de faire périr au moins une partie de nos troupes ; que voyant cela, il s'était hasardé à tout pour venir nous en avertir à temps. Toutes ces circonstances, qui d'abord parurent incroyables, et qui se trouvèrent cependant vraies, me firent presser notre marche. Je me rendis maître sans résistance, mais avec précaution, des retranchements de la Conception et de ceux des Bénédictins ; je descendis ensuite, à la tête des grenadiers, dans la place, et m'emparai de tous les forts qui méritaient quelque attention, donnant ordre d'éventer les mines ; après quoi, j'établis M. le chevalier de Courserac avec sa brigade sur la montagne des Jésuites, pour en garder tous les forts.

En entrant dans cette ville abandonnée, nous trouvâmes ce qui restait de prisonniers de la défaite de M. Du Clerc, qui avaient brisé les

portes de leur prison, et s'étaient déjà répandus pour piller les maisons qu'ils connaissaient les plus riches, et nous les en vîmes sortir chargés comme des mulets. Cet objet, excitant l'avidité de nos soldats, les porta d'abord à se débander ; j'en fis faire, sur-le-champ même, une punition sévère qui les arrêta, et j'ordonnai que tous ces prisonniers fussent conduits et consignés sur la montagne des Bénédictins.

Ces ordres étant donnés, j'allai rejoindre MM. le chevalier de Goyon et de Beauve, à qui j'avais laissé le commandement du reste des troupes, voulant conférer avec eux sur les moyens d'empêcher le pillage dans une ville ouverte, pour ainsi dire, de tous côtés. En attendant, je fis mettre des sentinelles, poser des corps de garde dans tous les endroits nécessaires, et j'ordonnai qu'on fît nuit et jour des patrouilles, avec défense, sous peine de la vie, aux soldats ou matelots d'entrer dans la place, sous quelque prétexte que ce fût. En un mot, je ne négligeai aucune des précautions praticables ; mais l'espoir du pillage l'emporta sur la crainte des châtiments.

Les corps-de-garde même et les patrouilles furent les premiers à augmenter le désordre pendant la nuit ; en sorte que, le lendemain matin, les trois quarts des maisons ou des maga-

sins se trouvèrent enfoncés, les vins répandus, les marchandises, les vivres et les meubles épars au milieu des rues ; tout enfin se trouva dans une confusion affreuse.

Je fis casser la tête à la plupart de ceux qui se trouvèrent dans le cas du ban publié. Cependant les châtiments réitérés n'étant pas capables d'arrêter cette fureur, je pris le parti, pour sauver quelque chose, de faire travailler tous les jours la meilleure partie des troupes à porter ce qu'on put ramasser d'effets, dans des magasins que j'établis à différents endroits, où M. de Ricouart plaça des écrivains du roi (a) de confiance.

Le 23, j'envoyai sommer le fort de Sainte-Croix, qui se rendit à capitulation. M. de Beauville, aide-major général, fut en prendre possession, ainsi que des forts de Saint-Jean, Villegagnon, et autres, lui donnant ordre de faire enclouer tous les canons des différentes batteries qui ne se trouveraient pas fermées.

Sur ces entrefaites, j'appris par différents noirs, qui se rendirent à nous, que le gouverneur de la place et le général de la flotte, ayant rassemblé leurs troupes dispersées, s'étaient retranchés à une lieue de la ville, et attendaient un

(a) Les écrivains remplissaient à bord les fonctions de commis ou commissaires de la Marine, et le rôle d'économes.

puissant secours des mines qu'Antoine d'Albuquerque, général fort estimé parmi eux, conduisait. Ainsi il était bon de s'assurer contre les entreprises des ennemis. J'établis pour cela M. le chevalier de Goyon, avec sa brigade, à la garde des retranchements qui regardaient la plaine, et je me plaçai avec la brigade du centre sur les hauteurs de la Conception et des Bénédictins, à portée de secourir ceux qui en auraient besoin. A l'égard de la brigade de M. le chevalier de Courserac, elle était déjà postée sur la montagne des Jésuites.

Ayant l'esprit tranquille de ce côté-là, je donnai mon attention aux intérêts du roi et à ceux de mes armateurs. Les ennemis avaient sauvé leur or, brûlé ou coulé leurs meilleurs vaisseaux, et mis le feu à leurs magasins les plus riches ; tout le reste était en proie à la fureur du pillage, que rien ne pouvait arrêter. D'ailleurs il était impossible de conserver cette place, par rapport au peu de vivres qui s'y étaient trouvés, et à la difficulté de pénétrer dans le pays.

Tout cela bien examiné, je fis dire au gouverneur que s'il tardait à racheter sa ville par une bonne contribution, j'allais la mettre en cendres, et en saper jusques aux fondements. Afin même de lui rendre cette mesure plus sensible, je détachai deux compagnies de grenadiers, avec ordre

d'aller brûler toutes les maisons de campagne à demi-lieue à la ronde. Ils l'exécutèrent ; mais ayant tombé dans un corps d'ennemis fort supérieurs, elles auraient été taillées en pièces, si je n'avais eu la précaution de les faire soutenir par deux autres compagnies de grenadiers, commandées par les sieurs de Brugnon et de Chéridan, lesquels, suivis de ma compagnie de caporaux, enfoncèrent les ennemis, en tuèrent plusieurs, et mirent le reste en fuite. Leur commandant, nommé Amara, homme de réputation parmi eux, demeura sur la place. Le sieur de Brugnon me présenta ses armes, et son cheval, qui était l'un des plus beaux que j'aie vus. Les sieurs de Brugnon et de Chéridan se distinguèrent dans cette action. Le premier perça, la baïonnette au bout du fusil, à la tête de sa compagnie, dont étaient officiers les sieurs du Bodon et de Martonne ; mais comme cette affaire était de nature à devenir sérieuse par le voisinage des ennemis, je fis avancer M. le chevalier de Beauve, avec deux bataillons, qui pénétra plus avant, brûla la maison qui avait servi de retraite à ce commandant, et se retira.

Après cet échec, le gouverneur m'envoya le président de la Chambre de Justice, avec un maître de camp, pour traiter avec moi du rachat de sa ville. Ils me représentèrent que le peuple

les ayant abandonnés, et transporté tout leur or dans les montagnes, il leur était impossible de trouver plus de six cent mille cruzades ; encore demandaient-ils un long terme pour faire revenir l'or appartenant au roi de Portugal, qu'on avait transporté bien avant dans les terres. Je rejetai cette proposition, et congédiai ces députés, après leur avoir montré que je ferais miner tout les lieux que le feu ne pouvait entièrement détruire. Depuis leur départ, je n'entendis plus parler du gouverneur. J'appris au contraire par différents noirs transfuges, qu'Antoine d'Albuquerque devait le joindre incessamment, et qu'il lui avait dépêché un courrier pour l'en avertir. Je vis alors que pour en tirer parti, il fallait de toute nécessité faire un effort avant cette jonction ; et j'ordonnai à l'instant que toutes nos troupes se missent en marche, et décampassent la nuit sans tambour et à la sourdine. Cet ordre fut exécuté, malgré la difficulté des chemins, avec tant d'ardeur et de régularité, que je me trouvai de bon matin en présence des ennemis.

L'avant-garde, commandée par M. de Goyon, ne fit halte qu'à demi-portée de fusil de la hauteur qu'ils occupaient, et sur laquelle leurs troupes parurent en bataille. Elles avaient été fortifiées par douze cents hommes arrivés depuis peu de l'Ile-Grande ; et j'avais aussi fortifié les miennes

d'environ cinq cents soldats, qui avaient resté de la défaite de M. Du Clerc. Je fis ranger tous nos bataillons en front de bandière, autant que le terrain le put permettre, prêts à leur livrer combat ; et j'eus soin de faire occuper les hauteurs et les défilés, détachant divers petits corps pour aller faire un assez grand tour, avec ordre de prendre les ennemis en flanc sitôt que l'action serait engagée.

Le gouverneur surpris envoya un jésuite, homme d'esprit, avec deux de ses principaux officiers, pour me représenter qu'il avait offert tout l'or dont il pouvait disposer pour le rachat de la ville ; qu'il lui était impossible d'en trouver davantage ; que tout ce qu'il pouvait ajouter de sa propre bourse était dix mille cruzades, 500 caisses de sucre, et tous les bœufs dont j'aurais besoin pour la subsistance de mes troupes ; et qu'après cette déclaration, j'étais le maître de le combattre, de détruire sa colonie, et de prendre tel parti que je voudrais.

J'assemblai conseil là-dessus, et par une infinité de considérations, fus obligé de recevoir la proposition, plutôt que de tout perdre, comme j'aurais fait quand je lui aurais passé sur le ventre. En conséquence de cette résolution, je me fis donner, sur le-champ même, douze de leurs principaux officiers et le président de la Chambre

pour otages, avec soumission de payer le tout sous quinze jours, et de me fournir les bestiaux dont j'aurais besoin. J'arrêtai en même temps qu'il serait permis aux habitants de venir traiter avec nous des vaisseaux et des effets qu'ils voudraient racheter, en payant comptant, et leur donnant sûreté pour aller et revenir à bord de nos vaisseaux et dans la ville.

Le lendemain, 11e octobre, Antoine d'Albuquerque arriva au camp des ennemis avec trois mille hommes de troupes, moitié cavalerie, moitié infanterie, et plus de six mille noirs armés. J'en redoublai mes attentions, et me tins sur mes gardes ; d'autant plus que les noirs qui venaient se rendre à nous assuraient tous que les ennemis, malgré les otages donnés, se préparaient à venir nous attaquer et nous surprendre pendant la nuit. Cela n'empêchait pas que l'on ne travaillât à porter dans nos vaisseaux toutes les caisses de sucre, et à remplir les magasins des marchandises qu'on pouvait ramasser.

La plupart n'étaient propres que pour les mers du Sud, et auraient tombé en pure perte, si on les avait portées en France. Mais ce qui restait de vaisseaux portugais, étant dénué d'agrès et de munitions, ne pouvaient entreprendre un si long voyage. Il ne s'en trouva qu'un seul de six cents tonneaux, qui ne pouvait contenir qu'une

partie des marchandises ; de manière que, pour sauver le reste, nous jugeâmes à propos, M. de Ricouart et moi, d'y joindre la frégate la *Concorde*, et l'on travailla à charger ces deux vaisseaux. Il restait encore quatre cents caissés de sucre, qui furent embarquées dans la moins mauvaise de toutes nos autres prises, dont M. de La Rufinière prit le commandement, et que chaque vaisseau aida à équiper. Toutes les autres prises furent vendues aux Portugais, ainsi que les marchandises gâtées dont on tira le meilleur parti que l'on put.

Le 4 novembre, les ennemis ayant achevé leur dernier paiement, je leur remis la ville, et fis embarquer les troupes, gardant seulement les forts de l'île des Chèvres, de Villegagnon et ceux de l'entrée, afin d'assurer notre départ.

Le 13e, je fis mettre le feu au vaisseau de guerre portugais échoué à la pointe de l'île des Chèvres, que l'on n'avait pu relever, et à un autre vaisseau marchand que l'on n'avait pas trouvé à vendre.

J'avais fait ramasser avec très grand soin tous les vases sacrés, l'argenterie et les ornements des églises, que j'avais fait mettre dans plusieurs grands coffres. Avant de partir, je confiai ce dépôt aux Pères Jésuites, comme aux seuls ecclésiastiques qui, dans ce pays-là, m'aient paru vivre moralement bien, les chargeant de

les remcttre à l'évêque du lieu. Ces habiles politiques n'avaient pas peu contribué à sauver cette colonie florissante, en portant le gouverneur à racheter sa ville ; sans quoi je l'aurais rasée dc fond en comble, et cette perte aurait été irréparable pour le roi et tout l'État de Portugal, et n'aurait été d'aucune utilité pour mon armement.

Avant de parler de notrc retour, il est bicn juste de témoigner que le succès de cette expédition est dû à la valeur de la plupart des officiers en général, et à celle des capitaines en particulier ; mais surtout à la fermeté ct bonnc conduite de MM. le chevalier de Goyon, le chevalier de Courserac, le chevalier de Beauve et de Saint-Germain, major de l'escadre. Ces quatre officiers m'ont été d'une ressource infinic dans tout le cours de cette expédition, ct j'avouc avec plaisir que c'est par leur activité, par leur courage élevé et par leurs bons conseils, que j'ai surmonté une infinité d'obstacles qui paraissaient beaucoup au-dessus de nos forces.

Le 13e, toute l'escadre mit à la voile pour retourner en France ; et lc même jour les deux vaisseaux destinés pour les mers du Sud partirent aussi pour s'y rendre, bien équipés de tout. Je ramenais avec moi un officier, quatre gardes dc la Marine, et près de cinq cents soldats qui

restaient de la défaite de M. Du Clerc ; tous les autres officiers avaient été envoyés à la baie de Tous-les-Saints. J'étais résolu d'aller les y délivrer, et comptais même tirer de cette colonie une nouvelle contribution. En effet, je l'aurais certainement exécuté, si je n'avais pas eu le malheur d'être traversé par les vents contraires pendant plus de quarante jours ; en sorte qu'il nous restait à peine des vivres suffisants pour nous mener en France. Dans cette situation, il y aurait eu de la folie à s'exposer témérairement aux plus grandes extrémités.

Ce défaut de vivres me fit assembler un conseil pour délibérer si nous relâcherions aux îles de l'Amérique ; mais l'incertitude d'y en trouver assez pour toute l'escadre nous empêcha de prendre ce parti. Je fus même obligé de laisser à l'arrière la prise que M. de La Rufinière montait, parce qu'elle nous faisait perdre trop de chemin, et que, dans l'état où nous étions, le moindre retardement nous exposait. La frégate l'*Aigle* eut ordre d'escorter cette prise jusqu'en France.

Après avoir essuyé beaucoup de vents contraires, nous passâmes enfin la ligne le 26 décembre ; et le 19 du mois suivant, nous arrivâmes à la hauteur des Açores. Jusque-là toute l'escadre s'était conservée ; mais nous fûmes pris

sur ces parages de trois coups de vent consécutifs si violents, que nous fûmes forcés de plier au gré de l'orage qui nous sépara les uns des autres. Tous les gros vaisseaux se trouvèrent dans un danger évident de périr. Celui que je montais, quoiqu'un des meilleurs, ne pouvant gouverner par la force du vent, je fus obligé de rester en personne au gouvernail pendant six heures et d'être attentif à prévenir tous les coups de mer qui pouvaient faire venir mon vaisseau en travers. Toutes mes chaînes des haubans manquèrent les unes après les autres, mes voiles furent emportées, et mon grand mât rompit entre les deux ponts. D'ailleurs le vaisseau faisait de l'eau à trois pompes, et ma situation devint si pressante, que je fis des signaux d'incommodité par des coups de canon et des feux à mes haubans. Mais tous les autres vaisseaux étant au moins aussi embarrassés que moi, ils ne purent me conserver, et je me trouvai le lendemain avec la seule frégate l'*Argonaute*, montée par le chevalier Du Bois de La Mothe, qui, dans cette occasion, s'exposa à périr pour se conserver à portée de me donner secours.

Cette tempête continua douze jours très violemment. Je fus même sur le point d'en être abîmé, en faisant un effort pour joindre trois vaisseaux de mon escadre, que je voyais sous le

vent ; car étant arrivé dans cette intention avec les fonds de misaine (a) seulement, une grosse vague fit élever la poupe de mon vaisseau, et son avant se trouvant alors plongé, il en vint une encore plus grosse, qui passa par-dessus mon mât de beaupré et ma hune de misaine, et qui engloutit tout l'avant du vaisseau jusqu'au grand mât. L'effort que le vaisseau fit pour déplacer cette épouvantable colonne d'eau dont il était chargé nous fit dresser les cheveux, et envisager une mort certaine au fond des abîmes. La secousse des mâts et de tout le corps du vaisseau fut des plus effrayantes, et je ne conçois pas comment il n'en fut pas accablé. Cependant je joignis, peu de temps après, les vaisseaux le *Brillant*, l'*Argonaute*, l'*Amazone*, la *Bellone* et l'*Astrée* ; et ayant mis plusieurs fois en travers pour attendre le reste de l'escadre, et n'en ayant aucune connaissance, je fis route avec ces cinq vaisseaux, et j'arrivai dans la rade de Brest le 6 de février.

Les vaisseaux l'*Achille* et le *Glorieux* s'y rendirent deux jours après nous. Le vaisseau le *Mars* fut démâté de tous ses mâts par la tempête, et se trouva en très grand danger de périr faute de vivres ; mais après avoir beaucoup souffert,

(a) Le milieu de la voile.

il gagna avec bien de la peine le port de La Corogne et de là se rendit au Port-Louis.

Le vaisseau l'*Aigle* fut obligé de relâcher à l'île de Cayenne, avec la prise chargée de sucre ; il y périt à l'ancre, et son équipage se rembarqua dans la prise pour passer en France.

On n'a eu depuis aucune nouvelle des vaisseaux le *Magnanime* et le *Fidèle* ; ils auront sans doute péri dans cette tempête épouvantable, qui nous sépara les uns des autres. Ces deux vaisseaux avaient près de douze cents hommes d'équipage, et quantité d'officiers ou gardes de la Marine, gens de mérite et de naissance, que je regrette infiniment ; entr'autres mon fidèle compagnon d'armes, M. le chevalier de Courserac, qui m'a secondé dans toutes mes expéditions avec une valeur peu commune, et qui, dans la dernière, s'était acquis une gloire très distinguée. La tendre estime qui nous unissait depuis longtemps, et qui n'a jamais été traversée d'un moment de froideur, m'a fait ressentir sa perte aussi vivement que celle de mes frères. J'avais une si grande confiance en lui, que je fis charger sur son vaisseau plus de six cent mille livres en or et argent, outre les marchandises dont il était rempli. Il est vrai que c'était le plus grand de l'escadre et le plus capable de résister aux efforts des ennemis et à ceux de la tempête. Ainsi

toutes nos richesses étaient partagées sur ce vaisseau et sur celui que je montais.

Le produit du chargement des deux vaisseaux que j'avais envoyés dans la mer du Sud, joint à l'or et aux autres effets apportés de Rio-de-Janeiro, payèrent la dépense de mon armement, et donnèrent encore quatre-vingt-douze pour cent de profit à mes armateurs.

Il est, outre cela, resté plus de cent mille pisatres de mauvais crédits à la mer du Sud, par la friponnerie de ceux auxquels on a été forcé de se confier. Cette perte, jointe à celle des vaisseaux le *Magnanime*, le *Fidèle* et l'*Aigle*, font perdre près de cent autres pour cent de profit. Ce sont de ces événements malheureux que toute la prudence ne saurait parer.

Les avantages que le succès de cette entreprise procura à un assez grand nombre de particuliers qui s'y trouvèrent intéressés, ainsi qu'à ceux qui composaient les équipages de tous ces vaisseaux, paraîtront petits en comparaison du dommage que les Portugais en souffrirent, non seulement par la contribution à laquelle je les forçai, mais encore par la perte de quatre vaisseaux et de deux frégates de guerre, et de plus de 60 vaisseaux marchands ; sans compter une quantité prodigieuse de marchandises qui furent brûlées, pillées ou embarquées dans nos vais-

seaux. D'ailleurs le seul bruit de cet armement causa une grande diversion et beaucoup de dépense aux Anglais et Hollandais. Ces premiers mirent d'abord en mer une escadre de 20 vaisseaux de guerre, à dessein de venir me bloquer dans la rade de Brest ; et les uns et les autres dépêchèrent nombre de vaisseaux d'avis et de vaisseaux de guerre pour leurs principales colonies. Les Anglais surtout, craignant que cet armement ne fût destiné à porter le Prétendant en Angleterre, y firent revenir de Flandre six mille hommes de leurs troupes, et donnèrent tous les ordres nécessaires pour empêcher la descente sur leurs côtes, non sans frais et sans inquiétude.

Deux mois après mon arrivée à Brest, je me rendis à Versailles pour faire ma cour au roi. Il eut la bonté de me témoigner une grande satisfaction de ma conduite, et une grande disposition à m'en procurer la récompense. Monseigneur l'Amiral et M. de Pontchartrain parurent dans les mêmes sentiments. Mais comme il y avait alors un grand nombre d'anciens capitaines fort distingués par leurs services et leur naissance, Sa Majesté ne jugea à propos de me faire chef d'escadre que la seconde promotion d'officiers généraux, qui se fit deux ans après ; et, en attendant, Elle voulut bien me gratifier d'une pension

de deux mille livres sur l'ordre de Saint-Louis.

J'étais à Versailles quand le roi eut la bonté de m'honorer de la cornette (a) et j'y étais encore (août 1715) quand il fut frappé de cette maladie mortelle qui nous l'a enlevé. La douleur que j'en ressentis ne se peut exprimer. Dès ma plus tendre jeunesse, j'avais eu pour sa personne et pour ses vertus des sentiments pleins d'amour et d'admiration ; les bontés et la confiance dont il m'avait honoré m'auraient fait sacrifier mille fois ma vie pour la conservation de ses jours. Je ne pus soutenir un spectacle si touchant ; et le moment d'après que cet auguste monarque eut rendu le dernier soupir, je partis aussitôt pour aller m'enfermer dans un coin de ma province, et donner un libre cours à mes regrets.

[La paix nécessaire que cet auguste monarque a laissée en mourant à ses peuples et que S. A. R. Mgr le duc d'Orléans a trouvé le secret d'entretenir par sa prudence, a suspendu, faute d'occasion, l'activité de mon zèle ; mais sitôt que le bien de l'État me donnera lieu de le faire éclater, je ferai de nouveaux efforts, et je convaincrai s'il est possible le Roi, petit-fils d'un si grand monarque, qu'il n'a pas un sujet plus fidèle et qui désire plus ardemment de le bien servir.

(a) Pavillon de chef d'escadre.

Je dois ajouter cependant que depuis la perte que j'ai faite d'un maître qui m'était aussi cher, et dont le souvenir sera toujours précieux à mon cœur, mes services, dans la paix même, n'ont pas été entièrement inutiles au bien de l'État, et il est certain que dans tout le temps où j'ai séjourné dans les ports où j'ai eu souvent l'honneur de commander la Marine, je me suis donné tous les soins qui dépendaient de moi pour perfectionner la construction de nos vaisseaux, et pour rétablir l'ordre et la discipline dans nos troupes par l'attention que j'avais à les bien faire exercer, et à m'opposer aux mariages de soldats qui les abâtardissent. S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans et feu M. le cardinal Dubois, premier ministre, ont fait assez connaître l'estime dont ils voulaient bien m'honorer et le cas qu'ils faisaient de mon zèle, puisque, étant venu à Paris pour me faire guérir d'une incommodité très grave causée en partie par mes continuelles fatigues, ils ont, sans me consulter, jugé à propos de m'employer dans le Conseil des Indes à la tête de quelques officiers de Marine qu'ils y ont compris, et dans tous les cas qui pouvaient avoir rapport à la navigation, il est certain que feu M. le cardinal, chef du Conseil, m'écoutait avec une confiance, et j'ose même dire une amitié distinguée. La considération de ma santé et

de l'usage des remèdes qui m'étaient nécessaires me fit d'abord le supplier très humblement et très instamment de me dispenser de cet emploi, et le lecteur ne sera peut-être pas fâché que je joigne ici la copie de la lettre que je lui écrivis là-dessus, et celle de la réponse qu'il me fit l'honneur de me faire. J'en ai conservé même plusieurs autres de lui assez bien écrites et assez curieuses pour les ajouter ici. Elles feraient connaître quel était le caractère de ce premier ministre, et l'opinion avantageuse qu'il avait de mon zèle pour le service du roi. Quoi qu'il en soit, je lui écrivis en ces propres termes :

« MONSEIGNEUR,

« Je dois à Votre Éminence mille remercie-
« ments très humbles des marques d'estime dont
« elle m'honore en me faisant choisir pour
« membre du Conseil des Indes. J'ai tant de
« fois sacrifié ma santé, et je me suis livré à tant
« de périls pour le service du Roi que je ne ba-
« lancerai jamais sur l'obéissance que je dois à ses
« ordres. Ainsi vous êtes, Monseigneur, le
« maître de disposer de moi en tout ce qui
« regarde son service et le bien de l'État ; cepen-
« dant, je me trouve dans la dure nécessité
« de représenter à Votre Éminence que depuis
« longtemps je suis attaqué d'une maladie très

Je dois ajouter cependant que depuis la perte que j'ai faite d'un maître qui m'était aussi cher, et dont le souvenir sera toujours précieux à mon cœur, mes services, dans la paix même, n'ont pas été entièrement inutiles au bien de l'État, et il est certain que dans tout le temps où j'ai séjourné dans les ports où j'ai eu souvent l'honneur de commander la Marine, je me suis donné tous les soins qui dépendaient de moi pour perfectionner la construction de nos vaisseaux, et pour rétablir l'ordre et la discipline dans nos troupes par l'attention que j'avais à les bien faire exercer, et à m'opposer aux mariages de soldats qui les abâtardissent. S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans et feu M. le cardinal Dubois, premier ministre, ont fait assez connaître l'estime dont ils voulaient bien m'honorer et le cas qu'ils faisaient de mon zèle, puisque, étant venu à Paris pour me faire guérir d'une incommodité très grave causée en partie par mes continuelles fatigues, ils ont, sans me consulter, jugé à propos de m'employer dans le Conseil des Indes à la tête de quelques officiers de Marine qu'ils y ont compris, et dans tous les cas qui pouvaient avoir rapport à la navigation, il est certain que feu M. le cardinal, chef du Conseil, m'écoutait avec une confiance, et j'ose même dire une amitié distinguée. La considération de ma santé et

de l'usage des remèdes qui m'étaient nécessaires me fit d'abord le supplier très humblement et très instamment de me dispenser de cet emploi, et le lecteur ne sera peut-être pas fâché que je joigne ici la copie de la lettre que je lui écrivis là-dessus, et celle de la réponse qu'il me fit l'honneur de me faire. J'en ai conservé même plusieurs autres de lui assez bien écrites et assez curieuses pour les ajouter ici. Elles feraient connaître quel était le caractère de ce premier ministre, et l'opinion avantageuse qu'il avait de mon zèle pour le service du roi. Quoi qu'il en soit, je lui écrivis en ces propres termes :

« MONSEIGNEUR,

« Je dois à Votre Éminence mille remercie-
« ments très humbles des marques d'estime dont
« elle m'honore en me faisant choisir pour
« membre du Conseil des Indes. J'ai tant de
« fois sacrifié ma santé, et je me suis livré à tant
« de périls pour le service du Roi que je ne ba-
« lancerai jamais sur l'obéissance que je dois à ses
« ordres. Ainsi vous êtes, Monseigneur, le
« maître de disposer de moi en tout ce qui
« regarde son service et le bien de l'État ; cepen-
« dant, je me trouve dans la dure nécessité
« de représenter à Votre Éminence que depuis
« longtemps je suis attaqué d'une maladie très

« grave, laquelle m'a fait venir à Paris où je suis « dans les traitements, sans savoir quand je « pourrai en sortir. Sitôt qu'ils seront terminés, « je serai obligé, pour raffermir ma santé, de « prendre le lait d'ânesse à la campagne, et ensuite « les eaux minérales. D'ailleurs, tous mes meubles « et mes domestiques sont à Brest, et si, dans « l'état fâcheux où se trouve ma santé, il faut « encore les transplanter, ce sera pour moi un « surcroît d'embarras et de chagrins très sensible. « Après cela, Monseigneur, disposez de mon « sort, et si vous m'estimez assez pour croire « que le sacrifice de ma santé et du repos dont « j'ai si grand besoin soit nécessaire au bien de « l'État, ordonnez, et vous serez obéi avec toute « l'ardeur et le zèle dont je suis capable.

« Un accident qui m'est arrivé ce matin m'em- « pêche, Monseigneur, d'aller recevoir aujour- « d'hui vos ordres : aussitôt qu'il sera calmé, « j'aurai cet honneur.

« Je suis, avec le plus grand respect, etc... »

Le lendemain, il me fit l'honneur de me répondre en ces termes :

« Votre zèle, Monsieur, pour le service du Roi, « et votre politesse et votre complaisance pour « tout ce qu'on peut désirer de vous, sont aussi « connus que vos talents et vos actions. Je suis « sensiblement touché de la manière dont vous

« m'écrivez. Elle m'engage à vous répondre
« sur-le-champ qu'il faut préférer votre santé
« à tout, et je vous estime trop pour ne pas
« penser que votre guérison est un soin qui
« intéresse l'État. Ne pensez donc qu'au rétablis-
« sement de votre santé, auquel je voudrais
« pouvoir contribuer ; et pour cet effet, si les
« secours de M. Mareschal et de M. de La Péro-
« nie vous sont utiles, ils vous aideront de leurs
« conseils et de leurs soins. S'il vous convenait
« même de vous transporter à Versailles, ils
« seraient assidus auprès de vous, et vous auriez
« tous les jours leur secours, l'air de la campagne
« et le lait. Il suffira que jusques à ce que votre
« santé soit bien affermie et vos affaires arrangées,
« vous aidiez la Compagnie des Indes de vos
« conseils, ou ici, ou à Paris. Je n'ai pas voulu
« non seulement donner au public, mais même
« arrêter les règlements qui doivent fixer l'arran-
« gement du Conseil des Indes et ce qu'il con-
« vient mieux que chacun y fasse, sans avoir
« eu votre avis. Ainsi, je vous prie, aux heures
« que vos indispositions vous pourront donner,
« de me faire un petit mémoire de ce que vous
« croyez qu'on peut faire de mieux pour faire
« prospérer le commerce de la Compagnie
« qui est le principal du Royaume. Faites-moi
« part de vos réflexions sur ce sujet tout à votre

« aise, car encore une fois je préfère votre santé « à tout le reste, et je souhaite de faire connaître « par les attentions que j'aurai pour vous, Mon- « sieur, le cas que je veux faire du mérite dans tout « mon ministère.

« Le cardinal DUBOIS. »

« A Versailles, le 27 mars 1723. »

Il est aisé de juger par cette réponse que M. le Cardinal, par toutes ces honnêtetés et par l'intérêt qu'il voulait paraître prendre en ma santé, désirait cependant m'attacher au Conseil des Indes, et qu'à moins de vouloir me perdre dans son esprit, je n'avais d'autre parti à prendre que celui d'obéir et de chercher à mériter sa confiance. Ainsi, toute autre considération cessante, je surmontai la répugnance que j'avais à m'embarrasser dans la Compagnie des Indes, et je me rendis auprès de Son Éminence, qui me donna tant de marques de confiance et d'amitié que, sensible à la reconnaissance, je me livrai à tout ce qu'il voulut exiger de mon zèle. Il me fit connaître qu'il souhaitait que je fixasse ma demeure à Paris. Je me déterminai à y prendre maison, et à faire venir de Brest tous mes domestiques et une partie de mes meubles, non sans beaucoup de dépense et d'embarras. J'allais aussi toutes les semaines lui rendre compte de mes réflexions et recevoir ses ordres. Si tôt

que je paraissais dans son appartement, un valet de chambre m'annonçait, et j'étais dans le moment introduit dans son cabinet. Ce fut dans ces entretiens particuliers que je lui fis sentir combien cet appareil pompeux du Conseil des Indes était contraire aux véritables intérêts de la Compagnie, qu'il entraînait une dépense aussi inutile qu'exorbitante, et que c'était dans les ports que le commerce maritime se devait et se pouvait faire avec l'ordre et l'économie nécessaires, et non par des assemblées ou délibérations faites à Paris ; qu'il fallait choisir trois ou quatre négociants de probité connue et d'une expérience consommée dans les armements ainsi que dans le commerce, et les établir au port de Lorient qui est le centre du commerce de la Compagnie, en les laissant les maîtres de le gouverner en liberté, et de rendre compte au premier ministre des motifs, des arrangements et du succès de leurs opérations, pour en recevoir la protection dont ils pourraient avoir besoin. Je dressai un mémoire là-dessus assez étendu dont il parut très content. Mais il me fit entendre qu'il n'était ni possible, ni convenable d'apporter tout d'un coup un pareil changement, et de détruire aussitôt l'établissement du Conseil des Indes, que cependant il saurait avec le temps y faire les changements nécessaires, et qu'il me

savait bon gré de lui parler avec tant de franchise et de vérité.

Aussitôt qu'il fut informé des séditions arrivées à Saint-Domingue, dont les habitants avaient chassé les agents de la Compagnie des Indes, ne voulant absolument plus recevoir leurs vaisseaux et leurs marchandises, cet événement, qui dérangeait les opérations de leur commerce et qui pouvait causer la perte d'une colonie aussi nécessaire que celle de Saint-Domingue, lui donna de l'inquiétude et à Mgr. le duc d'Orléans. On demanda des mémoires là-dessus aux principaux membres du Conseil des Indes, et comme c'était une affaire intéressante pour l'État, je m'informai avec plus de soin qu'aucun autre des motifs et du détail de cette sédition, et, consultant là-dessus nombre d'officiers ou d'habitants qui avaient été à Saint-Domingue, entr'autres M. Miton qui en avait été intendant, homme d'esprit et de mérite, je tâchai de me mettre bien au fait de tous les expédients qui pouvaient y apporter un prompt remède, et, les ayant expliqués dans un mémoire, je le portai à M. le Cardinal qui, l'ayant goûté, le communiqua à S. A. R. qui l'approuva. Avant de donner ce mémoire, M. le Cardinal m'avait paru très irrité contre les séditieux ; il me fit même l'honneur de me dire qu'il fallait aller à main armée punir

cette rébellion, et qu'on l'avait assuré que personne n'était plus capable que moi de bien remplir cette mission ; mais je lui fis connaître, et par mon mémoire, et dans la conversation, que c'était au contraire le moyen de perdre sans ressource cette colonie, et qu'il y avait dans la Marine nombre de généraux plus propres que je n'étais à s'acquitter parfaitement de cette expédition, entr'autres M. Des Nos Chammeslain, chef d'escadre, dont les actions distinguées et le mérite étaient particulièrement connus et vénérés dans les îles de l'Amérique, et que j'étais moralement sûr que par les voies de douceur et de négociations il rétablirait l'autorité du Roi, et calmerait tous ces troubles, pourvu qu'on le laissât le maître de punir et de récompenser, de révoquer et de rétablir avec une confiance entière en lui donnant seulement trois ou quatre vaisseaux de guerre avec un petit corps de troupes, plutôt pour faire honneur à la dignité de sa commission que pour les employer à répandre le sang des sujets du Roi, qui, dans cette occasion, me paraissaient plus aveugles que rebelles.

Je représentai en même temps que si ce choix tombait sur M. de Chammeslain, il n'était pas juste qu'il allât s'exposer à son âge à tous les dangers que la fureur des séditieux et l'intempérie du climat lui feraient essuyer, sans être

assuré d'en être récompensé par la lieutenance générale ; que ce grade qu'il méritait par ses services non seulement l'engagerait à redoubler son zèle, mais assurerait encore le succès de cette mission délicate. J'ajoutai à toutes ces raisons que si, malgré toutes les représentations que je faisais uniquement pour le bien du service, on voulait absolument me charger de cette expédition, j'étais prêt d'obéir avec tout le zèle dont j'étais capable, mais que je ne me flattais pas d'y réussir aussi aisément et avantageusement que M. de Chammeslain. Cette façon de parler trouva tant de [crédit ?] auprès de M. le Cardinal et de Mgr. le duc d'Orléans, que toutes mes propositions furent adoptées sans contradiction, et conséquemment les fonds nécessaires à cet armement furent réglés par M. le comte de Morville et accordés par S. A. R.

M. Robert, intendant à Brest, ayant eu ordre de se rendre à la Cour, j'eus grande attention à le consulter, d'autant plus qu'il avait été intendant aux îles de l'Amérique, et que je le connaissais pour homme très sensé, très capable de gouverner des peuples, et qui joignait à une grande probité une expérience consommée. Nous nous vîmes plusieurs fois, lui, M. Miton et moi, et comme nous agissions tous trois en vue du bien du service, nous fûmes d'un même avis.

Ils me firent ajouter à mon mémoire quelques circonstances, et nous fûmes ensemble rendre compte de nos réflexions à M. le Cardinal et à M. le comte de Morville, que nous accompagnâmes chez S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, lequel mit la dernière main à l'exécution de notre projet, et accorda sur nos représentations une somme pour mettre M. de Chammeslain en état de tenir table à Saint-Domingue et d'y faire une dépense convenable, afin de gagner plus aisément les cœurs des peuples.

Conséquemment les ordres furent expédiés pour armer trois vaisseaux et une frégate sous son commandement, avec un corps de troupes, et des pouvoirs tels à peu près que je les avais proposés. En effet, il mit à la voile dans la saison convenable, et je ne doutais point qu'il n'eût rempli comme il a fait, avec succès, tous les points d'une commission aussi délicate.

M. le Cardinal me témoigna jusqu'à la fin une bonté et une confiance sans réserve, me faisant l'honneur de m'appeler son ami, non seulement en particulier, mais encore en plein conseil. Souvent même, il daignait entrer avec moi dans des matières de politique fort au-dessus de ma portée, me traçant une image des différents intérêts des puissances de l'Europe, et des mesures qu'il prenait avec Mgr. le duc d'Orléans

pour demeurer toujours arbitre de la paix.

Ces sortes d'épanchements de cœur me faisaient connaître plus particulièrement l'étendue de son génie et l'amitié pleine de confiance dont il m'honorait, et cette connaissance m'avait attaché véritablement à lui. En effet, j'avais lieu d'en attendre de grandes marques de distinction, lorsque la mort vint l'enlever. S. A. R. ne dédaigna pas de lui succéder dans le ministère, et continua sur son exemple de me témoigner la même confiance, me faisant l'honneur de me consulter sur ce qui avait rapport à la Marine royale et au commerce. Et comme je me doutais bien que notre Conseil des Indes ne subsisterait pas longtemps, je lui demandai en grâce de ne plus me compromettre avec les affaires de la Compagnie, et de trouver bon que j'eusse l'honneur de lui dire en particulier mon sentiment, avec une entière liberté sur tout ce qu'il jugerait à propos, que pour cela j'aurais, s'il me le permettait, l'avantage de lui faire ma cour, et de l'entretenir une fois par semaine quand il viendrait à Paris, ma santé ne me permettant pas de le suivre à Versailles. En effet, j'étais très régulier à remplir ce devoir, et il avait la bonté de me donner les entrées libres dans son palais, et je l'y trouvais souvent seul avec les gens de sa Maison, occupé à faire ranger ses tableaux, et je saisissais

ces occasions pour lui faire sentir de quelle importance il était pour le bien de l'État de soutenir le corps de la Marine qui s'éteignait, et de faire à l'avance une forte provision de matériaux et de munitions pour être en état, en cas de rupture, de mettre tout d'un coup un grand nombre de vaisseaux sur les chantiers, afin de tenir en bride ceux de nos voisins qui voudraient nous livrer la guerre. J'avais aussi fait convenir ce génie supérieur de la nécessité de renouveler incessamment une partie des officiers, et je l'amenai au point qu'il parut convaincu que nous ne pouvions nous faire redouter ou considérer des Anglais, Espagnols, Portugais et Hollandais, qu'autant que nous nous trouverions en état de troubler leur commerce par une puissante marine.

La confiance et l'estime dont il paraissait que S. A. R. voulait bien m'honorer ne cédait en rien à celle de M. le Cardinal. J'étais de même en situation d'en espérer des grâces, quand la mort l'a subitement enlevé. Il est certain que par les dispositions dans lesquelles je l'ai vue, le corps de la Marine fait en lui une grande perte, et dans mon particulier, quoique je n'aie jamais reçu de ses bienfaits, je serais trop ingrat si je ne conservais pas la mémoire des distinctions et des bontés qu'il a eues pour moi.

La mort subite de Mgr. le duc d'Orléans donna lieu à Mgr. le Duc de prendre les rênes du gouvernement, et comme je ne me trouvai pas alors en état de pouvoir lui aller rendre mes devoirs, je me donnai l'honneur de lui écrire, et profitai de cette occasion pour lui envoyer des mémoires sur la marine royale, que j'avais dressés par ordre de feu Mgr. le duc d'Orléans, et qu'il avait fort goûtés.

Je crus aussi devoir lui représenter en même temps les promesses authentiques que S. A. R. avait faites de la part du Roi à M. de Chammeslain pour une lieutenance générale au retour de son expédition de Saint-Domingue, puisqu'il en avait calmé tous les troubles avec beaucoup de succès et de conduite. En effet, j'étais en quelque façon engagé d'honneur, puisque je lui avais fait confier cette commission délicate, dont il ne s'était chargé que dans cet espoir. Je fis même agir ce que j'avais de.]. (Ici s'arrête le 13e cahier du manuscrit des archives communales de Saint-Malo. Le 14e et dernier cahier devait se terminer par les *Maximes* que Du Guay-Trouin a inscrites à la fin du manuscrit de Chaumont et de celui de la bibliothèque communale de Saint-Malo, et dont voici le texte) :

MAXIMES

En terminant ces mémoires, j'ai cru devoir expliquer ici, en peu de mots, certaines maximes qui ont contribué au succès de mes différents combats et de mes expéditions militaires, afin que les bons sujets du roi, qui les liront, puissent en tirer quelques lumières et quelque avantage pour son service.

Je suis convaincu que mon désintéressement n'a pas peu servi à me gagner le cœur des officiers et des soldats. Bien loin de m'attacher, sur l'exemple de plusieurs autres, à piller les prises que je faisais, et à m'enrichir de ce qui ne m'était pas dû, j'ai souvent employé ce qui m'appartenait légitimement à gratifier les officiers et les soldats ou matelots, au sortir d'une action, quand ils s'y étaient distingués, ne leur ayant jamais promis récompense ou punition qui n'ait été suivie d'un prompt effet.

J'ai toujours été fort attentif à faire observer une très exacte discipline en tout ce qui touche la régularité du service, et n'ai jamais souffert qu'on se relachât sur ses devoirs, ou que l'on éludât, sous aucun prétexte, les ordres que j'avais une fois donnés.

Enfin par l'arrangement, le bon ordre et la

disposition que j'établissais avant le combat, j'ai toujours mis mes équipages dans le cas d'être braves par nécessité, et dans une espèce d'impossibilité d'abandonner leurs postes. Je prévoyais d'ailleurs tous les accidents qui pouvaient arriver dans une action, mettant toujours les choses au pis, et prenant des mesures d'avance autant qu'il était possible, afin d'y apporter remède.

J'avais d'ailleurs une attention continuelle à conserver mes équipages, et à ne jamais les exposer que dans la nécessité ; aussi en étaient-ils si bien persuadés, qu'ils ne manquaient presque jamais d'exécuter avec activité les ordres et les mouvements que je leur marquais, soit à la mer, soit à terre. Quand il était question d'éviter ou de joindre avec plus de promptitude les vaisseaux ennemis, quelque près qu'ils fussent de moi, je ne craignais pas de faire mettre tous mes gens à fond de cale pour aller plus vite, parce que j'étais sûr qu'à mon premier signal ils se remettraient aussitôt à leurs postes. Souvent même, au milieu d'un combat, je les ai fait mettre tout d'un coup ventre à terre, dans la vue de les épargner ; et j'ai remarqué qu'ils en combattaient après cela avec plus d'ardeur et de confiance.

Quoique ces différentes maximes soient d'elles-mêmes assez estimables, j'avoue, à ma honte,

qu'elles ont été chez moi ternies par une vivacité un peu trop outrée, dans les occasions où j'ai cru qu'on ne remplissait pas bien son devoir. Ce premier mouvement m'a souvent emporté à des procédés trop vifs, et à des termes peu convenables à la dignité d'un commandant, qui doit se posséder, et n'employer jamais son autorité qu'avec modération et de sang-froid. Mais comme ce défaut est dans le sang, tous mes efforts, joints à une longue expérience, n'ont pu que le modérer, et non le détruire entièrement.

Tous ceux qui liront ces mémoires et qui réfléchiront sur la multitude de combats, d'abordages et de dangers de toute espèce que j'ai essuyés, me regarderont peut-être comme un homme en qui la nature souffre moins à l'approche du péril que dans la plupart des autres. Je ne disconviendrai point que mon inclination ne soit toute portée à la guerre ; que le bruit des fifres, des tambours, celui du canon et du fusil, tout enfin ce qui en retrace l'image ne m'inspire une joie martiale ; mais je suis obligé d'avouer en même temps que, dans beaucoup d'occasions, la vue d'un danger pressant m'a souvent causé des révolutions étranges, quelquefois même des tremblements involontaires dans toutes les parties de mon corps. Cependant le dépit et l'honneur surmontant ces indignes mouvements, m'ont

bientôt fait recouvrer une nouvelle force de ma plus grande faiblesse ; et c'est alors que j'ai bravé avec plus de témérité et d'audace les plus grands dangers, voulant me punir en quelque façon moi-même de m'être laissé surprendre à une frayeur si honteuse. C'est après ce combat de l'honneur et de la nature que mes actions les plus vives ont été poussées au-delà de mes espérances. Je n'en parle ici que dans la vue de porter ceux auxquels pareil accident peut arriver, à faire de généreux efforts sur eux-mêmes, et à les redoubler à proportion de leur faiblesse.

NOTES

Page 52. — (1) Il était de tradition que les capitaines, se rencontrant en mer ou sortant de la rade, et ayant bonne opinion les uns des autres, fissent « compagnie ensemble », c'est-à-dire s'associassent pour un temps déterminé, qui pouvait varier d'un mois à six semaines. Tant que dure le pacte, si l'un ou l'autre, même séparé de vue, fait quelque prise, ils se la partagent au retour, suivant les conditions de leur accord. Le laps de temps fixé pour la durée de la société une fois écoulé, elle se dissout *ipso facto*. Les conditions du partage étaient basées sur le tonnage ou sur le nombre de canons ; elles subirent des variations ; instituées par la tradition, elles furent réglementées par l'autorité royale. Le roi voyait d'un bon œil les corsaires unir leurs forces ; ils pouvaient ainsi risquer des opérations qui leur eussent été interdites isolément. Ces sortes d'accord se pratiquèrent même entre armateurs particuliers, comme on appelait alors les corsaires, et vaisseaux du roi. Lorsqu'une escadre royale attaquait les vaisseaux d'escorte d'un convoi, il y avait toujours alentour des corsaires pour donner dans les navires marchands.

Page 59. — (1) Dès que le roi le peut, il prête ses vaisseaux aux particuliers. Un règlement fixe les conditions du prêt : les vaisseaux des quatre premiers rangs en sont exclus ; le roi n'accorde que ceux du cinquième rang, les frégates légères, les brûlots ou les barques-longues. Les armateurs les prennent dans l'état où ils se trouvent, avec leurs agrès, armes, canons de fer, poudres et munitions. En cas de nécessité, ils les radoubent à leurs frais, et se remboursent sur les prises, comme pour les agrès et apparaux de rechange. Ils fournissent les vivres, lèvent les équipages aux conditions ordinaires et sans pouvoir les prendre dans la classe de service, à moins d'un ordre exprès ; ils déterminent à leur gré le nombre des matelots et des soldats. A la liquidation des prises, les frais de justice et le dixième perçu par l'Amiral sont prélevés après les frais de radoub, de rechanges, de remise en état, et le remplacement des consommations ; le reste est réparti en trois tiers : l'un au roi pour son navire, le deuxième aux armateurs pour leurs frais d'armement, de vivres, et les avances à l'équipage, le troisième aux équipages. Le roi prête non seulement ses vaisseaux, mais aussi ses officiers, dont les armateurs paient la solde.

Page 60. — (1) La liquidation des prises s'opérait par le moyen des tribunaux d'amirauté ; un « écrivain », sorte de commissaire de la Marine, était embarqué à bord des navires pour poser

les scellés sur les marchandises de la cargaison des prises sitôt capturées, et veiller à la régularité des opérations. Mais il eût été vain de vouloir empêcher les hommes, au fort de l'action, de s'emparer des menus objets à leur convenance. On dut leur abandonner une part de butin, en plus de leurs parts de prises, que l'on appela le petit butin ou pluntrage. Il leur fut interdit de toucher aux armes et aux munitions, aux matières d'or et d'argent, aux caisses de la cargaison. Ils avaient droit aux effets des matelots pris, aux menus cordages, etc... Le petit butin se pratiquait à égalité de grade : c'est-à-dire que le capitaine, le chirurgien, l'aumônier capteurs, par exemple, avaient droit au coffre du capitaine, du chirurgien, de l'aumônier pris, et ainsi de suite. Il y avait des sanctions contre les pillards qui excédaient les limites permises, mais il n'était pas toujours facile de les appliquer. Les prises que fit Forbin pendant sa campagne des mers du Nord rapportèrent peu, parce qu'il n'empêcha pas suffisamment le pillage, qui fut considérable. L'autorité du chef était encore le meilleur frein à l'avidité des hommes. Cependant à Rio-de-Janeiro, Du Guay-Trouin lui-même dut faire une vingtaine d'exécutions pour ramener un peu d'ordre ; il est vrai que c'était ville prise, et que l'affaire se passait à terre et non plus en mer.

Page 75. — (1) Il est intéressant de comparer les

péripéties de l'évasion de Du Guay-Trouin avec celles de l'évasion de Jean Bart et de Forbin, emprisonnés également à Plymouth.

Page 81. — (1) Le marquis de Nesmond mourut à la Havane en 1702, lieutenant-général. Son fils, Brie, chevalier de Nesmond, nommé garde de la Marine le 1er janvier 1690, capitaine de vaisseau le 17 août 1727, chef d'escadre le 1er janvier 1745, mourut le 23 avril 1751.

Page 85. — (1) L'Amiral de France est alors le comte de Toulouse.

Page 85. — (2) Le ministre de la Marine est Louis Phélypeaux, comte de Pontchartrain : son fils Jérôme lui succéda en 1699, lorsqu'il fut nommé chancelier.

Page 121. — (1) Le comte de Roquefeuil, d'Avignon, garde de la Marine le 20 mars 1681, lieutenant de vaisseau le 1er janvier 1691, capitaine de vaisseau le 1er janvier 1703, chef d'escadre le 25 mars 1708, lieutenant-général le 1er mai 1741, mourut en mer à près de quatre-vingts ans, le 8 mars 1744. Il eut deux fils dont l'aîné mourut vice-amiral, et le second chef d'escadre.

Page 213. — (1) Ce gouverneur s'appelait don Francisco de Castro Morais.

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VÉLIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE